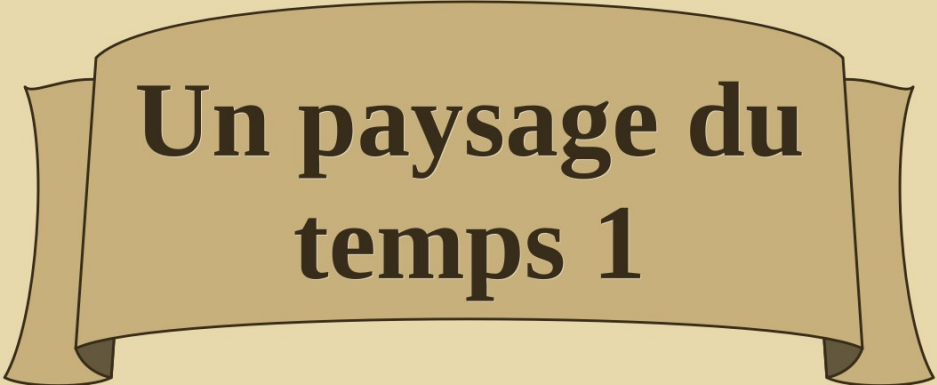




Un paysage du temps 1

Gregory Benford

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

présence du futur

gregory benford
**un paysage
du
temps 1**



denoël

N.D.E. *Ce roman est paru en un seul volume dans l'édition américaine. Il n'est publié en deux volumes dans l'édition française que pour des raisons techniques.*

GREGORY BENFORD

Un paysage du temps

Tome 1

Roman traduit de l'américain *par Michel Demuth*

DENOËL

Titre original :
TIMESCAPE
(Simon and Schuster, New York)

© 1980 by Gregory Benford and Hilary Benford et pour la traduction
française
© 1981 par les Éditions Denoël

Remerciement spécial

Je désire remercier tout particulièrement ma belle-sœur, Hilary Foister Benford, pour l'aide qu'elle m'a apportée. Ses qualités de compréhension des êtres m'ont été très précieuses pour ce livre et certains des personnages ont en partie été conçus par elle. Britannique de naissance et diplômée de l'université de Cambridge, elle m'a été d'un secours inappréciable dans le développement des scènes et des dialogues anglais. Sans elle, ce roman serait très différent de ce qu'il est.

GREGORY BENFORD
Cambridge
Août 1979

Remerciements

Je suis redevable de leur aide aux docteurs Riley Newman, David Book et Sidney Coleman pour toutes les discussions techniques.

De nombreux passages ont été améliorés par ma femme, Joan Abbe. Sa patience et ses encouragements, ainsi que ceux de mes enfants, Alyson et Mark, m'ont été infiniment précieux.

Pour le découpage et la rédaction finale de ce livre, je remercie Asenath Hammond. Ma reconnaissance va également à David et Marilee Samuelson, Charles Brown, Malcolm Edwards, Richard Curtis, Lawrence Littenberg et plus spécialement à David Hartwell pour leurs commentaires.

De nombreux éléments scientifiques de ce roman sont authentiques. D'autres sont spéculatifs et pourraient de ce fait se révéler erronés. Mon but était de mettre en lumière certains problèmes philosophiques évidents que pose la physique. Si le lecteur achève cet ouvrage avec la conviction que le Temps représente une énigme fondamentale de la physique contemporaine, ce livre aura servi son propos.

GREGORY BENFORD
Cambridge
Août 1979

À Richard Curtis, avec ma reconnaissance

Le temps absolu, authentique et mathématique, de lui-même et de par sa propre nature, s'écoule uniformément sans nulle relation extérieure.

NEWTON

Comment est-il possible d'expliquer la différence entre passé et avenir quand un examen des lois de la physique ne révèle que la symétrie du temps ?... La physique contemporaine ne prévoit pas un temps qui s'écoule, non plus qu'un moment présent mouvant.

P.C.W. DAVIES

La Physique de l'asymétrie du temps.

1974

CHAPITRE 1

Printemps 1998

John Renfrew, morose, se dit : *n'oublie pas de sourire le plus souvent possible*. Les gens avaient l'air d'aimer ça. Et jamais ils ne se demandaient pourquoi vous souriez, quel que fût le ton de la conversation. Il supposait que c'était considéré plutôt comme une marque de bonne volonté, un de ces trucs de société qu'il ne réussirait jamais vraiment à maîtriser.

« Papa, regarde !

— Bon sang ! Fais attention ! gronda Renfrew. Enlève ce journal de mon porridge, tu veux ? Marjorie, est-ce que je peux te demander pourquoi ces foutus chiens sont dans la cuisine pendant le petit déjeuner ? »

Trois êtres figés le regardaient. Marjorie, qui venait de se détourner de la cuisinière, une spatule à la main, Nicky, la cuiller levée vers sa bouche qui formait un O de surprise, et Johnny, à côté de lui, qui lui tendait le journal de l'école, le visage déjà malheureux. Renfrew savait ce que sa femme pensait en cet instant : *John n'est vraiment pas bien aujourd'hui. Il ne se met jamais en colère*.

Jamais, c'était vrai. Encore un luxe qu'il ne pouvait se permettre.

La photographie redevint un film. Marjorie se remit brusquement en mouvement et raccompagna les chiens à petits coups de pied jusqu'à la porte du jardin. Ils disparurent en glapissant. Nicky pencha attentivement la tête sur son bol de céréales. Enfin, Marjorie vint cueillir Johnny pour le ramener à sa place.

Renfrew inspira longuement, bruyamment, et mordit dans son toast.

« N'embête pas papa aujourd'hui, Johnny. Il a un rendez-vous très important ce matin. »

Petit hochement de tête tout triste. « Excuse-moi, papa. »

Papa. Ils l'appelaient tous papa. Et non p'pa, ainsi qu'il l'avait pratiqué avec son père à lui. Son père l'avait exigé. P'pa, c'était un nom fait pour les hommes aux mains calleuses, qui travaillaient avec une casquette.

Renfrew promena un regard vague sur la table. Quelquefois, il lui arrivait de ne pas se sentir chez lui, ici, dans sa propre cuisine. Mais c'était pourtant bien son fils qui était assis là, avec son blazer de l'école Perse et qui s'exprimait avec cette voix claire caractéristique de la classe dominante.

Renfrew se rappelait l'émotion confuse, faite de mépris et d'envie, qu'il avait ressentie à l'égard de ce genre de garçon quand il avait l'âge de Johnny. Parfois, en regardant distraitement son fils, le souvenir de cette période lui revenait.

Il se préparait alors à retrouver sur le visage de Johnny cette indifférence polie qui lui avait été si familière et, ému, il n'y lisait au contraire que de l'admiration.

« Fiston, dit-il, c'est moi qui m'excuse. Je ne voulais pas te rembarquer. Ta mère a raison : j'ai des soucis, aujourd'hui. Alors, ce journal que tu voulais me montrer ?... »

— C'est pour le concours du meilleur article, commença timidement Johnny. Comment les écoliers pourraient aider à nettoyer l'environnement tout en économisant de l'énergie... toutes ces choses. Je voulais que tu le voies avant que je le donne... »

Renfrew se mordit la lèvre.

« Je n'ai pas suffisamment de temps aujourd'hui, Johnny. Quand dois-tu le rendre ? Je vais essayer de le lire ce soir. D'accord ? »

— D'accord. Merci, papa. Je le laisse ici. Je sais que tu as un travail terrible. Le professeur d'anglais me l'a dit.

— Vraiment ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Éh bien... » Johnny hésitait. « En fait, il a dit que ce sont les scientifiques qui nous ont mis dans cette pagaille affreuse et que si jamais quelqu'un peut nous en sortir, c'est eux.

— Ça, il n'est pas le premier à le dire, Johnny. C'est un truisme.

— Un truisme ? Qu'est-ce que c'est, papa ?

— Ma prof principale dit exactement le contraire, fit brusquement Nicky. Elle dit que les savants ont déjà fait suffisamment de mal comme ça et que Dieu est le seul qui puisse nous tirer de là, mais que sans doute il ne le fera pas.

— Oh ! Seigneur ! encore un prophète de malheur. Bah, je pense que c'est encore moins grave que les "cavernos" avec leurs débilités sur le retour à l'âge de pierre. Si ce n'est que les prophètes du Jugement dernier sont partout et qu'ils nous démoralisent tous.

— Miss Crenshaw dit que les "cavernos" n'échapperont pas plus que les autres au Jugement de Dieu, même s'ils se cachent très loin, déclara Nicky sur un ton définitif.

— Marjorie, que se passe-t-il donc dans cette école ? Je ne veux pas qu'on farcisse la tête de Nicky avec ce genre d'idée. Cette bonne femme m'a l'air un peu déséquilibrée. Tu devrais en parler à la

principale.

— Je doute que cela améliore les choses, répondit Marjorie sur un ton égal. Les “Prophètes du Jugement dernier”, comme tu le dis, sont plus nombreux que n’importe qui, depuis quelque temps.

— Miss Crenshaw, reprit Nicky avec obstination, dit que nous devrions tous prier. Elle dit que c’est le Jugement et probablement la fin du monde.

— Mais c’est stupide, ma chérie ! intervint Marjorie. Qu’est-ce que cela changerait si nous nous asseyions tous pour prier ? Il faut affronter les choses. Et à ce propos, les enfants, vous feriez bien de partir, sinon vous allez être en retard. »

En quittant la cuisine, Nicky marmonna : « Miss Crenshaw dit : La vérité est dans chaque fleur des champs.

— Oui, et c’est moi la plus belle, grogna Renfrew en repoussant sa chaise. Seulement, il faut que j’aille au travail, une fois encore.

— Et Pénélope va se remettre à l’ouvrage ? dit Marjorie en souriant. C’est comme ça et pas autrement, n’est-ce pas ? Voilà ton déjeuner. Toujours pas de viande, cette semaine, mais j’ai eu un petit peu de fromage à la ferme et j’ai réussi à dénicher des carottes nouvelles. Je crois que cette année nous aurons des pommes de terre. Tu aimerais bien, non ? »

Elle se dressa sur la pointe des pieds pour l’embrasser et ajouta : « J’espère que l’entrevue se passera bien.

— Merci, chérie. »

La bonne angoisse familière était de retour. Il avait besoin de cette subvention. Il avait investi des monceaux de temps et d’idées dans ce projet. Il lui fallait cet équipement. Il fallait essayer, en tout cas.

Il enfourcha son vélo. Déjà, il quittait sa dépouille de père de famille et toutes ses pensées se concentraient sur le labo, les instructions de la journée aux techniciens, et l’entrevue avec Peterson.

Il quitta Grantchester et contourna Cambridge à grands coups de pédale.

Il avait plu durant la nuit et la brume flottait encore sur les champs labourés, laissant filtrer une lumière douce. Les premières feuilles étaient diaprées de gouttelettes. Dans les clairières, il découvrait des tapis de jacinthes scintillantes de rosée. Ici, la route longeait un petit ruisseau borné d’aulnes et d’orties. Même à cette distance, Renfrew distinguait à la surface de l’eau les rides dessinées par les pattes des gros scarabées d’eau dont le nom scientifique était notonecte.

Sur les berges, les boutons d’or formaient de longs tapis jaunes et, sur les saules, des chatons duveteux étaient apparus. C’était un frais matin d’avril, pareil à ceux de sa jeunesse dans le Yorkshire lorsque, sur la lande, il regardait la brume se dissiper lentement à la pâle clarté du soleil tandis que les lièvres détalait à son approche.

Le chemin qu'il suivait s'était profondément creusé avec les années et Renfrew avait la tête presque au niveau des racines des arbres. Une âcre senteur de fumée de charbon se mêlait au parfum de la terre détrempée.

Il passa devant un couple nonchalamment appuyé contre une palissade à demi effondrée. L'homme et la fille lui jetèrent un regard vide et il eut une grimace. Les squatters étaient de plus en plus nombreux dans le secteur. Ils pensaient sans doute que Cambridge restait encore une ville riche.

Sur la droite, il découvrait maintenant les ruines d'une ancienne ferme. Depuis la semaine dernière, les fenêtres béantes avaient été masquées par du papier journal, des cartons et des chiffons. Le plus surprenant était que les squatters eussent attendu aussi longtemps avant de la repérer.

La dernière partie de son trajet à bicyclette était la plus redoutable. Il lui fallait couper à travers les faubourgs de Cambridge. La circulation devenait difficile. Les voitures étaient dans tous les sens, pour la plupart abandonnées. Un programme national avait été voté afin de les recycler, mais Renfrew, jusqu'à présent, n'avait vu que d'interminables débats à la télévision.

Il se fraya un chemin entre les voitures. Pour lui, elles étaient comme autant de gros insectes aveugles et sans pattes. Peu à peu, elles avaient été pelées, vidées du moindre élément récupérable. Quelques étudiants avaient même élu domicile dans certaines carcasses et Renfrew surprit des visages ensommeillés derrière les pare-brise.

Il s'arrêta en face de Cavendish et rangea son vélo. Il remarqua la présence d'une voiture. Était-il possible que cet emmerdeur de Peterson soit arrivé aussi tôt ? Il n'était pas 8 heures et demie. Renfrew gravit l'escalier en courant et traversa le hall.

Il n'attachait aucune identité particulière au triple bâtiment de l'université. La véritable Cavendish, celle où Rutherford avait découvert le noyau atomique, une ancienne construction en brique au centre de la ville, avait été transformée en musée.

Quant à la nouvelle université... Depuis Madingley Road, à deux cents mètres de distance, on pouvait penser qu'il s'agissait d'une usine, du siège d'une compagnie d'assurances ou de n'importe quel centre administratif.

Lors de son inauguration, dans les années 70, la « Nouvelle Cav » était apparue comme immaculée, peinte de couleurs harmonieuses, d'épaisses moquettes dans les bibliothèques et des rayons bourrés d'ouvrages.

Aujourd'hui, les couloirs étaient vaguement éclairés et les labos déserts de plus en plus nombreux, vidés de leur équipement. Celui de Renfrew était situé dans le bâtiment Mott.

« Bonjour, docteur Renfrew.

— Oh ! salut, Jackson ! Quelqu'un est déjà arrivé ?

— George... Il est venu lancer les pompes de purge, mais...

— Non, non, je veux parler d'un visiteur. J'attends un type de Londres. Il s'appelle Peterson.

— Non, je n'ai vu personne de ce nom. Est-ce que je peux commencer ici ?

— Allez-y, Jackson. Comment se comporte l'équipement ?

— Plutôt bien. Le vide continue de descendre. On en est à dix microns, à présent. Nous avons reçu une nouvelle réserve d'azote liquide et tous les composants électroniques ont été testés. On dirait bien qu'un des amplis est sur le point de flancher. On a commencé les calibrations et tout sera fait d'ici à une heure.

— O.K. Dites-moi, Jackson : ce type, Peterson, il nous est envoyé par le Conseil mondial. Il est question d'augmenter notre subvention. On va le promener un peu partout et lui faire briller tout le matériel en quelques heures à peine. Il ne faut pas qu'il ait l'impression que nous dormons. Est-ce que vous pouvez donner un petit coup un peu partout ?

— Vu. Je m'en occupe. »

Renfrew descendit la coursive jusqu'au niveau du labo et s'insinua avec l'aisance de l'habitude dans le labyrinthe de fils et de câbles.

Les murs du laboratoire étaient en ciment nu, équipés de prises électriques anciennes. Les câblages emmêlés entre les appareils semblaient beaucoup plus récents. Renfrew dit bonjour à chacun des techniciens, les interrogea sur la marche des focalisateurs ioniques et donna ses instructions du jour.

Il connaissait par cœur son antre, maintenant. Il en avait péniblement rassemblé chaque élément et dessiné lui-même les schémas de montage.

L'azote liquide émit un *clic* avant de se mettre à bouillonner dans son ballon. Les composants sous tension bourdonnaient doucement autour des quelques points où il existait un infime déphasage de tension. Sur les façades vertes des oscilloscopes, les rides jaunes avaient repris leur danse.

Renfrew se sentait chez lui.

Il n'était pas sensible à l'austérité des murs, au manque d'espace. Tous ces éléments familiers rassemblés pour un même but constituaient à ses yeux un lieu harmonieux et confortable.

Tout ce qui était mécanique était désormais un sujet d'horreur, mode qu'il ne parvenait pas à comprendre. Il soupçonnait vaguement le public de ne voir qu'un côté des choses. L'autre n'étant fait que de respect et d'admiration. Mais l'une et l'autre attitudes étaient dépourvues de sens. On pouvait tout aussi bien éprouver les mêmes

émotions à l'égard d'un gratte-ciel, par exemple, alors même qu'il n'était pas plus grand qu'un homme, puisqu'il avait été construit par l'homme, et non le contraire.

L'univers des artefacts appartenait au champ humain.

Quand il circulait entre les piles de composants, Renfrew avait souvent le sentiment d'être un poisson parfaitement à l'aise dans les eaux tièdes de son océan privé. Dans son esprit, le schéma précis de l'expérience était comme un diagramme de niveaux qu'il opposait à cette réalité imparfaite qu'il devait affronter. Cette idée lui plaisait : chercher et corriger cette faille inconnue qui pouvait détruire l'effet recherché.

En pillant les autres unités de recherche de la Cav, il était parvenu à rassembler son matériel. La recherche avait toujours été considérée comme un luxe ostentatoire dont les subventions pouvaient être facilement supprimées. Durant les cinq dernières années, cela avait tourné au désastre. Quand la première unité avait été fermée, il avait récupéré tout ce qu'il avait pu. Il était venu à la résonance nucléaire comme spécialiste, en produisant des faisceaux d'ions à haute énergie. Ce qui avait été pour une bonne part dans la découverte d'une particule subatomique totalement nouvelle, le tachyon.

Le tachyon existait sur le plan théorique depuis des dizaines d'années. Renfrew s'était installé dans ce domaine. Il avait réussi à maintenir sa petite équipe à flot en employant habilement les subventions, tout en jouant sur le fait que les tachyons, nouveauté parmi les nouveautés, bénéficiaient d'une justification intellectuelle pour le moindre financement possible du Conseil de la recherche nationale. Mais le C.R.N. avait été dissous un an après.

Cette année, la recherche n'était plus qu'une marionnette dont le Conseil mondial lui-même tirait les fils. Dans un souci d'économie, les nations occidentales avaient décidé d'unir leurs efforts dans ce domaine. Le Conseil mondial était un animal politique. Il était apparu à Renfrew que les limitations du Conseil ne lui permettaient que de soutenir les travaux les plus évidents, et rien d'autre. Le programme de réacteur à fusion se taillait toujours la part du lion, même s'il n'avait pas fait le moindre progrès. Les meilleures unités de la Cav, comme celle de radio-astronomie, avaient été dissoutes un an auparavant, lorsque le Conseil avait décidé que l'astronomie, dans son ensemble, n'offrait aucun intérêt pratique à court terme et que ce type de recherche devait être suspendu « jusqu'à nouvel ordre ».

Jusqu'à quand, exactement, c'était là une question que le Conseil éludait sans vergogne. L'idée de base était que les nations occidentales, avec la montée de la crise, devaient mettre au rancart leurs recherches fastueuses pour s'atteler sérieusement aux impératifs écologiques et aux désastres qui occupaient la une des journaux. Mais

il fallait naviguer au vent, Renfrew ne l'ignorait pas, et il s'était arrangé pour donner une importance « pratique » aux tachyons. Ce simple changement de cap lui avait permis de se maintenir en surface jusque-là.

Il acheva rapidement la calibration de plusieurs éléments — ils ne cessaient pas de se détraquer, tous ces temps — et s'arrêta un instant pour prêter l'oreille au bourdonnement fiévreux du labo, tout autour de lui.

« Jason ! Je vais prendre un café. Je te confie tout ça, d'accord ? »

Il prit sa vieille veste de velours côtelé et s'étira.

Il avait déjà deux taches de transpiration sous les aisselles. C'est alors qu'il vit les deux hommes sur la plateforme. L'un de ses techniciens le désignait à un inconnu qui descendit vers le labo à l'instant où Renfrew baissait les bras.

Un souvenir de son séjour à Oxford resurgit brusquement. Il suivait un couloir et le sol dallé lui renvoyait le bruit creux de ses pas. C'était une magnifique matinée d'octobre et il vibrait d'impatience à l'idée de commencer cette nouvelle existence à laquelle il avait tant aspiré. Toutes ses longues années d'étude n'avaient tendu qu'à cet achèvement. Il savait que ses résultats avaient été brillants, et ici, à Oxford, parmi ses pairs, il saurait se faire une place.

Il était arrivé dans la nuit par le train d'York et il n'avait qu'une envie : sortir au grand soleil.

Ils étaient deux, ils venaient vers lui en bavardant à haute voix et leur démarche donnait à penser que l'université leur appartenait. Ils portaient la courte toge de l'académie, ce qui leur donnait l'allure de courtisans d'autrefois. En croisant Renfrew, ils le toisèrent comme s'il était irlandais et l'un d'eux lança d'un ton nonchalant et affecté : « Seigneur ! encore l'un de ces pauvres rustres qui se lancent dans les études ! »

Ce qui avait donné le ton à ses années oxfordiennes.

Certes, il avait obtenu une mention d'excellence et, depuis, il était devenu une notoriété du monde de la physique, mais il n'avait pas réussi à effacer le sentiment que jamais il ne jouirait de l'existence autant que ces deux garçons, même s'ils perdaient leur temps.

Ce souvenir cuisant s'imposait à lui tandis qu'il regardait approcher Peterson. Au fil des ans, il avait oublié le visage de ces deux étudiants snobs et il était probable qu'il n'y avait aucune ressemblance entre eux et Peterson. Pourtant, il émanait de sa personne la même aisance, la même assurance arrogante. Et puis, il y avait la façon dont il était habillé. Renfrew détestait remarquer l'élégance des autres. Peterson était grand, élancé, les cheveux noirs. De loin, il donnait l'impression d'un jeune dandy athlétique. Il avait la démarche souple et légère. Rien à voir avec le style joueur de rugby de Renfrew, dans sa jeunesse.

Peterson ne pouvait être qu'un tennisman, ou bien un cavalier de polo, un lanceur de javelot. D'un peu plus près, on pouvait supposer qu'il avait juste passé la quarantaine et qu'il avait l'expérience du pouvoir. Il était plutôt séduisant, mais dans le genre sévère. Pas la moindre trace de mépris dans son expression, se dit Renfrew avec amertume. Sans doute avait-il appris à ne pas le montrer.

Ressaisis-toi, John. C'est toi l'expert, pas lui. Et souris.

« Bonjour, docteur Renfrew. »

Comme il s'y était attendu, la voix était agréable.

« Bonjour, monsieur Peterson », marmonna-t-il en tendant sa grosse main. « Je suis heureux de vous rencontrer. »

Bon sang ! Pourquoi dire ça ? Il aurait pu tout aussi bien parler comme son père : « C'était plaisir d'avoir connu l'ancien ! »

Ma parole, il devenait paranoïaque. Sur le visage de Peterson, il ne lisait que la conscience grave de son travail.

« C'est ici que vous travaillez sur l'expérience ? »

L'expression de Peterson était détachée.

« Oui. Vous voulez commencer par jeter un coup d'oeil ? »

— Merci. »

Ils passèrent devant plusieurs vieilles armoires grises de fabrication anglaise, puis arrivèrent à l'équipement plus récent, installé dans des compartiments jaunes ou rouges, effroyablement criards, de chez Tektronics, Physics International et autres firmes américaines. Un cadeau de la petite appropriation du Conseil.

Renfrew précéda Peterson jusqu'à un dispositif complexe installé entre les pôles d'un gigantesque aimant.

« C'est un montage superconducteur, bien sûr, commença-t-il. Il nous faut un champ magnétique de haute intensité afin d'obtenir une belle ligne droite pendant l'émission. »

Le regard de Peterson explorait le labyrinthe de câblages et de cadrans.

Des coffres bourrés de composants se dressaient comme une muraille au-dessus d'eux. Peterson désigna un élément parmi les autres et demanda quelle était sa fonction.

« Oh ! je ne pensais pas que vous seriez intéressé par la technique, remarqua Renfrew.

— Essayons toujours.

— Éh bien, nous avons là un important échantillon d'antimoniure d'indium. Comme vous le voyez... » Renfrew montrait le caisson placé entre les pôles magnétiques. « Nous le bombardons d'ions à haute énergie. En frappant l'indium, les ions produisent des tachyons. C'est une réaction ion-nucléon très complexe, très délicate. »

Il jeta un coup d'oeil à Peterson et poursuivit : « Vous comprenez, les tachyons sont des particules qui vont plus vite que la lumière. Et

là-bas... »

Il montrait un point situé de l'autre côté de l'aimant et il entraîna Peterson jusqu'à un long réservoir bleu et cylindrique qui se dressait à une dizaine de mètres de là.

« Nous pompons les tachyons et nous les focalisons en faisceau. Ils ont une énergie et un spin précis afin d'entrer en résonance uniquement avec le noyau d'indium dans un champ magnétique ultra-puissant.

— Et quand ils rencontrent quelque chose sur leur trajectoire ?

— C'est *justement ça*, dit Renfrew d'un ton sec. Les tachyons doivent frapper le noyau d'indium avec une charge et un spin précis avant de perdre leur énergie. Ils traversent littéralement la matière ordinaire. C'est pour cela que nous pouvons les bombarder sur des années-lumière sans risque de dispersion. »

Peterson ne fit aucun commentaire. Les sourcils froncés, il examinait le matériel.

« Mais, reprit Renfrew, lorsqu'un de nos tachyons viendra frapper un noyau avec la charge adéquate — situation qui ne se présente naturellement pas très souvent — il sera absorbé. Ce qui a pour effet de basculer le spin du noyau d'indium. Essayez de vous représenter le noyau d'indium comme une petite flèche que l'on fait pivoter. Si toutes les petites flèches étaient pointées dans la même direction avant l'arrivée des tachyons, elles seront toutes dérangées. Ce sera perceptible et nous...

— Je vois, je vois », dit Peterson d'un ton hautain.

Et Renfrew se demanda s'il n'en avait pas encore trop fait avec son numéro sur les petites flèches. Peterson risquait de lui en vouloir à mort si jamais il le soupçonnait de lui parler comme à un enfant. Ce qui était exactement ce qu'il faisait.

« Je suppose, dit Peterson, qu'il s'agit de l'indium de quelqu'un d'autre. »

Renfrew retint son souffle. Le moment difficile était arrivé.

« Oui. Une expérience en cours en 1963.

— J'ai lu le rapport préliminaire, fit Peterson d'un ton froid. J'ai compris, bien que ces premiers rapports soient souvent trompeurs. Les responsables techniques m'assurent que ça tient debout, mais je ne parviens pas à admettre certaines choses que vous avez écrites. Cette histoire de transformation du passé...

— Écoutez, Markham sera bientôt là. C'est le genre de type qui saura vous expliquer ça clairement.

— Je le lui souhaite.

— Bien, écoutez. Quand on y pense, la raison pour laquelle personne n'a jamais essayé d'envoyer des messages dans le passé est évidente. Nous pouvons construire un émetteur mais il n'y a pas de

récepteur. Parce que personne n'en a jamais construit dans le passé.

— Ma foi, c'est évident... » commença Peterson en fronçant les sourcils.

Mais Renfrew insista avec fougue : « Bien sûr, *nous* en avons construit un, pour nos expériences préliminaires. Seulement, les gens de 1963 ne connaissaient rien des tachyons. L'astuce consiste donc à interférer avec une expérience en cours. Tout est là.

— Hmm...

— Nous essayons de concentrer des salves de tachyons en visant de telle façon que...

— Un instant. Il s'agit de viser *quoi*, au juste ? Et où *donc* se trouve 1963 ?

— Assez loin, à ce qu'il semble. Depuis 1963, la Terre a continué de tourner autour du Soleil, et le Soleil s'est lui-même déplacé autour du centre galactique, etc. Si vous comptez avec tous ces éléments, vous verrez que 1963 est très loin.

— Mais par rapport à quoi ?

— Éh bien, par rapport au centre de l'amas galactique régional. Remarquez bien que l'amas se déplace lui aussi, si on le compare au système de coordonnées fourni par le bruit de fond des ondes ultra-courtes et...

— Écoutez, laissez tomber ce jargon, voulez-vous ? Êtes-vous en train de me dire que 1963 est quelque part *dans le ciel* ?

— En quelque sorte. Nous essayons de l'atteindre avec le faisceau de tachyons. Pour cela, nous devons balayer tout le volume d'espace où se trouvait la Terre à cette époque précise.

— Ça paraît totalement impossible. »

Renfrew s'efforça de bien choisir ses mots.

« Je ne le crois pas. L'astuce consiste à créer des tachyons dont la vitesse est essentiellement infinie. »

Peterson eut un sourire las, sarcastique.

« Vraiment ? Essentiellement infinie. Très drôle comme définition technique.

— Je veux dire par là que leur vitesse échappe à toute mesure. Si la terminologie vous gêne, vous m'en voyez navré.

— Je veux seulement essayer de comprendre.

— Bon, bon. Désolé. J'ai dû aller plus vite que la musique. »

Renfrew marqua une pause. Il se préparait à une nouvelle attaque.

« Voyez-vous, l'essentiel est d'obtenir ces tachyons à haute vitesse. Parce que, si nous parvenons à atteindre ce point précis de l'espace, nous pourrions transmettre un message.

— Ces faisceaux de tachyons peuvent passer à travers une étoile ? »

Renfrew fronça les sourcils.

« En vérité, nous l'ignorons. Il est possible qu'il se produise d'autres

réactions très puissantes. Entre les tachyons et des noyaux autres que ceux d'indium. Nous ne disposons d'aucune donnée sur ces interactions. Mais, si elles existent, il ne fait pas de doute que nous aurons des ennuis si nous rencontrons une planète ou une étoile dans notre ligne de tir.

— Pourtant, vous avez procédé à des tests plus simples, non ? J'ai lu dans le rapport que...

— Oui, oui, c'est exact, et ils ont été très positifs.

— Pourtant... » Peterson eut un geste vague pour montrer l'entassement de matériel « il s'agit d'une expérience difficile et passionnante. Nous avons des raisons d'en être fiers mais... »

Il secoua la tête et reprit : « À vrai dire, je suis surpris que l'on vous ait octroyé des fonds pour ça. »

Le visage de Renfrew se figea.

« Certainement pas autant que vous le croyez. »

Peterson eut un soupir.

« Docteur Renfrew, je voudrais mettre les choses au point. Je serai franc avec vous. Si je suis ici, c'est pour fournir au Conseil un rapport d'évaluation, parce que quelques types assez importants ont décidé que votre projet pouvait déboucher sur quelque chose. J'ai le sentiment que mes connaissances techniques ne me permettent pas d'évaluer correctement votre travail. Non plus que quiconque au sein du Conseil. Vous le savez, nous sommes pour la plupart des écologistes, des biologistes ou des analystes.

— Est-ce que la base ne devrait pas être élargie ?

— Je vous l'accorde. L'idée qui a prévalu au début était d'introduire des spécialistes au fur et à mesure de nos besoins. »

D'un ton bourru, Renfrew lâcha : « Alors, contactez Davies, au King's College de Londres. Il est très fort pour ça et...

— Nous n'avons pas le temps. Il faut prendre des mesures d'urgence.

— C'est à ce point ? » demanda Renfrew, lentement.

Peterson hésita, comme s'il en avait trop dit. « Oui. On le dirait bien.

— Je peux faire vite, si c'est ce que vous voulez.

— Il se pourrait qu'on vous le demande.

— Ça irait mieux si nous pouvions renouveler tout notre équipement. Les Américains ont mis au point des composants qui amélioreraient tout. Pour être certains d'arriver à quelque chose, nous en avons besoin. Il n'y a que dans leurs labos, comme Brookhaven et tous les autres, que je pourrai trouver les circuits qu'il nous faut. »

Peterson eut un hochement de tête. « Oui, je sais, c'est ce que vous avez écrit dans votre rapport. Et c'est pour ça qu'il faut que ce Markham se mette sur le coup.

— Et vous pensez qu'il fait le poids ?

— Oui, je le crois. On m'a assuré qu'il était bien vu. Dans cette affaire, c'est lui l'Américain. C'est pour cette raison que la Fondation nationale pour la science a besoin de trouver une couverture au cas où...

— Ah ! je vois !... Il devrait arriver d'un instant à l'autre. Venez, allons prendre un café dans mon bureau. »

Peterson suivit Renfrew jusque dans le désordre de son antre. Renfrew dégagea un fauteuil enfoui sous les bouquins et les dossiers et se mit à s'activer fébrilement, comme tous ceux qui découvrent la pagaille qui règne dans leur bureau à l'instant où ils y font entrer un visiteur. Peterson s'assit en tirant soigneusement sur son pantalon, puis croisa les jambes.

Renfrew mit dix fois trop longtemps à servir le café aussi âcre que d'habitude parce qu'il lui fallait du temps pour réfléchir.

Tout démarrait plutôt mal. Il se demandait si ses souvenirs d'Oxford l'avaient automatiquement braqué contre Peterson.

Éh bien, après tout, c'était comme ça. De toute façon, tout le monde était assez nerveux, ces derniers temps. Quand il serait là, Markham arrondirait peut-être un peu les angles.

CHAPITRE 2

Marjorie ferma la porte de la cuisine à clé et contourna la maison. Elle portait un seau d'aliment pour les poulets. Derrière la maison, la pelouse était divisée géométriquement par quatre allées de brique. À leur intersection, il y avait un cadran solaire. Par habitude, Marjorie ne marchait jamais dans l'herbe humide. Un peu plus loin, elle pénétrait dans son domaine privé et impeccable : la roseraie. Sur son passage, elle brisait les fragiles toiles d'araignée perlées de rosée. Elle s'arrêtait fréquemment pour couper une fleur fanée, pour humer le parfum d'un bouton. L'année n'était pas très avancée mais, déjà, la floraison commençait. Marjorie parlait à chacun de ses plants.

« Charlotte Armstrong, tu te portes bien. Tous ces boutons ! Cet été, tu vas être somptueuse. Comment vas-tu, Tiffany ? Ah ! je vois des pucerons. Tu as besoin d'une bonne pulvérisation... Bonjour, Reine-Élizabeth. Je sais que tu es en pleine forme mais tu envahis le chemin, vois-tu. Il faut que je te taille un peu de ce côté. »

On frappait quelque part dans le lointain. Le bruit alternait avec le chant perlé d'une mésange bleue perchée dans la haie.

Marjorie tressaillit en comprenant que quelqu'un frappait à la porte de la maison.

Ce ne pouvait être Heather ou Linda : elles auraient fait le tour. Marjorie rebroussa chemin en courant, dans un jaillissement de gouttelettes de rosée. Elle traversa la pelouse, contourna l'angle et posa en hâte le seau d'aliment devant la porte de la cuisine.

Elle aperçut une femme mal vêtue qui s'éloignait du seuil. Elle tenait une cruche. À son allure, on pouvait penser qu'elle avait passé la nuit à la belle étoile. Ses cheveux étaient emmêlés et son visage maculé. Elle était à peu près de la taille de Marjorie, mais plus mince, avec des épaules rondes.

Marjorie hésita. Et la femme aussi. Elles s'affrontèrent du regard, de part et d'autre de la double allée de gravier. Marjorie s'avança la première. Elle s'apprêtait à dire : « Bonjour, que puis-je pour vous ? », mais elle se tut. Elle n'était pas certaine de vouloir faire quoi que ce fût pour cette femme.

« 'jour, madame. Est-ce que vous pourriez m'prêter un peu de lait ? J'en ai plus et les mômes ont même pas encore déjeuné. »

Elle avait l'air sûre d'elle, pas très cordiale.

« D'où venez-vous ? demanda Marjorie en fronçant les sourcils.

— On vient de s'installer dans la vieille ferme, tout en bas de la route. J'ai juste besoin d'un peu d lait, madame. »

La femme fit quelques pas vers elle en tendant sa cruche.

La vieille ferme, se dit Marjorie. Mais c'est une ruine... Ce sont des squatters.

Son malaise s'accroissait.

« Pourquoi venez-vous ici ? demanda-t-elle. Les magasins sont ouverts à cette heure. Et il y a une ferme, là-bas, sur la route, où vous trouverez du lait.

— Allons, madame, vous ne voudriez tout de même pas que je fasse des kilomètres alors que les petits ont faim, non ? J vous l rendrai. Vous ne me croyez pas ? »

Non, se dit Marjorie. Pourquoi la femme ne s'était-elle pas adressée à des gens comme elle ? À moins de cinq cents mètres, il y avait des maisons du Conseil.

« Je suis désolée, dit-elle d'un ton ferme, mais je n'en ai pas suffisamment. »

Un instant, elles se fixèrent du regard. Puis la femme se tourna vers les massifs de rhododendrons.

« Éh, Rog ! »

Un homme décharné surgit. Il était très grand et tenait un garçonnet par la main. Marjorie dut faire un effort pour ne pas montrer son inquiétude. Elle se tenait très droite, le menton légèrement levé, essayant de paraître totalement maîtresse de la situation.

En traînant les pieds, l'homme vint se placer à côté de la femme. Une odeur aigre de sueur et de fumée parvint aux narines de Marjorie. Il portait une tenue hétéroclite : une casquette en tissu, un grand foulard à rayures, des gants de laine troués, une paire d'espadrilles d'un bleu agressif dont une semelle battait de l'aile, des pantalons à la fois trop courts et trop larges et, détail incongru, un gilet richement brodé sous une vieille veste de vinyle poussiéreuse.

Il devait avoir l'âge de Marjorie, mais il paraissait dix ans de plus. Dans son visage tanné, ses yeux étaient profondément enfoncés et il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours.

Marjorie prit conscience du contraste qu'elle faisait avec eux, pimpante et bien nourrie, les cheveux propres, la peau douce et lisse grâce aux crèmes et lotions, vêtue de ce qu'elle appelait ses « vieilles frasques de jardin », c'est-à-dire une jupe de lainage bleu pâle, un sweater tricoté main et un blouson en peau de mouton.

« Vous voulez nous faire croire que vous n'avez pas d lait chez vous ? grommela l'homme.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, fit Marjorie d'un ton pincé. J'en ai juste assez pour nous, mais pas plus. Vous pourriez demander à

d'autres maisons, mais le mieux est d'aller en acheter au village. C'est à moins d'un kilomètre. Je suis désolée de ne pas pouvoir vous aider.

— Tu parles... C'est seulement parce que vous voulez pas. Parce que vous êtes radin, comme tous les riches. Vous voulez tout garder pour vous. Regardez ça... Cette grande maison rien que pour vous, hein ? Vous avez même pas idée d'la vie qu'on mène. Y a quatre ans que j'ai pas trouvé d'boulot. On sait même pas où aller et vous, pendant ce temps, vous vous la coulez douce...

— Rog », fit la femme en posant la main sur son bras.

Mais il la repoussa et fit un pas vers Marjorie.

Elle ne bougea pas. La colère montait en elle. De quel droit venaient-ils ici pour l'insulter ? Dans son propre jardin.

« Je vous ai *déjà dit* que j'avais juste assez de lait pour ma famille. Les temps sont difficiles pour tout le monde. »

Sa voix était glacée. Elle songea : *Jamais je ne me résoudrais à mendier. Ces gens n'ont aucune dignité.*

L'homme s'approcha encore. Instinctivement, elle recula.

« Les temps sont difficiles pour tout le monde, ricana-t-il en l'imitant. Quel dommage, n'est-ce pas ? C'est dommage pour tous les autres, mais du moment que vous avez une belle baraque, et peut-être même la télé et une bagnole... »

Son regard avide explorait le garage, la maison, l'antenne sur le toit, les fenêtres.

Dieu merci, se dit Marjorie, les fenêtres étaient fermées à clé, ainsi que la porte principale.

« Écoutez, dit-elle, je ne peux pas vous aider. Voulez-vous vous en aller, maintenant ? S'il vous plaît. »

Elle se détourna et fit quelques pas vers la maison. L'homme la suivit, ainsi que la femme et l'enfant, silencieux.

« Mais oui, c'est ça. Défilez-vous et rentrez dans votre grande baraque. Mais vous ne vous débarrasserez pas aussi facilement de nous. Il faudra bien que vous laissiez tomber vos foutus grands airs...

— Je vous serais reconnaissante de...

— Assez, Rog !

— Les gens de vot' sorte vont comprendre. Après la révolution, c'est vous qui ferez la mendicité à genoux. Et vous croyez que nous on f'ra quelque chose pour vous ? Ça me paraît salement peu sûr ! »

Marjorie pressa le pas. Elle courait presque à présent, dans l'espoir de semer l'homme avant d'atteindre la porte de la cuisine. Il se rapprocha tandis qu'elle fouillait fébrilement dans sa poche, cherchant la clé. Effrayée à l'idée qu'il porte la main sur elle, elle se retourna brusquement et lui fit face.

« Partez ! Fichez le camp ! Et ne revenez plus ! Allez voir l'administration. Débarrassez-moi le terrain ! »

Il recula d'un pas. Elle empoigna le seau d'aliment pour les poulets, bien décidée à ne rien laisser qu'il pût voler. La clé tourna dans la serrure. *Dieu merci !* Elle claqua la porte à la seconde où il atteignait le seuil et verrouilla fébrilement.

« Espèce de sale garce ! Tu t'en fous qu'on crève la gueule ouverte, hein ? »

Elle tremblait maintenant de tout son corps, mais elle parvint à hurler :

« Si vous ne partez pas tout de suite, j'appelle la police ! »

Elle traversa la maison sans quitter les fenêtres du regard. Elles étaient si facile à casser. Elle se sentait affreusement vulnérable, prise au piège dans sa propre demeure. Elle était haletante, presque à bout de souffle, au bord de la nausée. L'homme n'avait pas quitté le seuil et il continuait de l'invectiver avec des injures de plus en plus obscènes.

Le téléphone était sur la table du hall. Elle porta le combiné à son oreille et n'entendit rien. Elle appuya plusieurs fois sur la barre. Rien. Bon sang, c'était bien le moment ! Évidemment, cela se produisait souvent. *Mais pas maintenant, s'il vous plaît !* supplia-t-elle.

Elle secoua l'appareil sans obtenir la tonalité. Elle était complètement isolée. Et si l'homme entraît, maintenant ? Rapidement, elle dressa une liste des armes possibles. Les couteaux de cuisine, le tisonnier. Mais non, grands dieux, il valait mieux ne pas déclencher la violence. Ils étaient deux et l'homme avait l'air mauvais. Non, le mieux était de ressortir par-derrière. Par les portes-fenêtres du living. Elle irait chercher du secours au village.

Elle n'entendait plus rien, mais elle n'osait pas se montrer à la fenêtre. Ils pouvaient être encore là. Elle essaya de nouveau le téléphone. Toujours rien. Elle le reposa brutalement. Elle concentra toute son attention sur l'extérieur, guettant le moindre bruit aux portes et aux fenêtres.

On se remit à tambouriner à la porte principale. Marjorie éprouva un brusque soulagement de savoir où l'homme se trouvait. Il était en tout cas dehors, Dieu merci. Elle restait immobile, paralysée, les doigts crispés sur le bord de la table.

Va-t'en ! Va-t'en !

Les coups cessèrent et elle entendit des pas crisser sur le gravier. Est-ce qu'il s'éloignait enfin ? On frappa à la porte de la cuisine. Seigneur ! Comment pourrait-elle jamais se débarrasser de lui ?

« Marjorie ! Hello ! Tu es là ? »

La voix était familière et le soulagement soudain l'amena au bord des larmes. Mais elle n'avait pas encore la force de bouger.

« Marjorie ! Où es-tu ? »

La voix s'éloignait. Marjorie se redressa enfin, courut jusqu'à la porte de la cuisine et l'ouvrit.

Son amie Heather se dirigeait vers le jardin.

« Heather ! appela-t-elle. Je suis là !

— Que se passe-t-il ? demanda Heather en revenant vers elle. Tu as l'air bouleversée. »

Marjorie explorait les alentours du regard.

« Il est parti ? Il y avait un homme ici. Il me faisait peur...

— Une espèce de vagabond avec une femme et un enfant ? Ils partaient quand je suis arrivée. Que s'est-il passé, Marjorie ?

— Ils voulaient m'emprunter du lait... » Elle eut un petit rire hystérique : tout cela semblait si banal. « Et puis, il s'est mis en colère et il m'a insultée. Ce sont des squatters. Ils se sont installés dans la vieille ferme en ruine, au bout de la route, la nuit dernière. » Elle se laissa tomber sur une chaise de cuisine. « Mon Dieu, Heather, souffla-t-elle. J'ai eu réellement peur.

— Je te crois. Tu as l'air secouée. Ça ne te ressemble pas, tu sais. Je pensais que tu étais capable de faire face à n'importe quoi, y compris des squatters particulièrement méchants. »

Heather avait adopté un ton moqueur et Marjorie se mit au diapason.

« Bien sûr que j'en suis capable. À vrai dire, je m'apprêtais à lui fracasser le crâne à coups de tisonnier. Je l'aurais poignardé ensuite. S'il avait osé entrer, bien entendu. »

Elle se mit à rire, mais elle ne trouvait rien de drôle à tout cela. Avait-elle vraiment envisagé de se défendre de cette manière ?

CHAPITRE 3

Automne 1962

Gordon remuait la même pensée morose depuis un moment. Il fallait *absolument* qu'il trouve un moyen de se débarrasser de ce satané bruit. Il prit sa mallette fatiguée. Non, ce truc ne disparaîtrait pas comme ça. S'il ne parvenait pas à circonscrire le problème et à le résoudre, toute l'expérience était à l'eau.

Comme d'habitude, il fut arrêté par le palmier. Chaque matin, quand il avait fermé la porte jaune en la claquant peut-être un peu fort, il se retournait, regardait le palmier et s'arrêtait net.

Il avait besoin de cette pause pour ajuster sa perception. Oui, il était là, et bien là, en Californie. Ce n'était pas un décor mais la réalité. Et le palmier était bien là, lui aussi, exotique, ses palmes acérées dardées vers le ciel sans nuages. Sa présence toute simple était cent fois plus émouvante que les autoroutes étrangement vides ou le temps sempiternellement doux.

Très souvent, avec Penny, ils prolongeaient la soirée. Ils lisaient ou bien écoutaient des disques de folk.

C'était exactement comme au temps de Columbia. Il avait gardé les mêmes habitudes et il lui arrivait presque d'oublier que, à moins d'un bloc de là, il y avait la plage de Wind'n Sea et ses rouleaux de surf. Quand les fenêtres étaient ouvertes, leur grondement lui rappelait celui de la circulation dans la Deuxième Avenue. L'écho lointain de ces vies étrangères qu'il avait toujours réussi à éviter, réfugié dans son appartement.

Tous les matins, il éprouvait donc un petit choc en s'aventurant à l'extérieur. C'était lorsqu'il extirpait nerveusement ses clés de contact tout en commençant à ruminer ses problèmes que le palmier, régulièrement, le rejetait dans la réalité.

Pendant les week-ends, il lui était plus facile de se faire à l'idée qu'il était bien en Californie.

Il s'éveillait pour découvrir les longs cheveux blonds de Penny répandus sur l'oreiller. Durant toute la semaine, elle se levait avant lui pour son premier cours et le laissait dormir. Elle était si discrète et

légère que jamais il ne s'était éveillé. C'était comme si elle n'avait jamais été là, près de lui. Les draps étaient à peine froissés et Penny ne laissait rien traîner derrière elle.

Gordon glissa les clés dans sa poche et suivit la haie hirsute qui descendait vers les vastes boulevards de La Jolla. Cela aussi lui paraissait un peu étrange. Il pouvait garer facilement sa Chevrolet 58 : il restait toujours d'immenses étendues d'asphalte pour les deux voies centrales. En fait, les rues étaient à la mesure des lotissements. Elles semblaient délimiter le paysage, s'imposer comme les terrains de récréation de l'espèce dominante de la planète : l'automobile. Les boulevards de La Jolla étaient extravagants si on les comparait à la Deuxième Avenue, qui n'était guère qu'un conduit d'aération entre des entassements de brique brune.

À New York, lorsqu'il descendait les dernières marches de l'escalier, Gordon se préparait toujours à l'affrontement. Il savait que dès qu'il aurait poussé la porte de verre armé, il serait projeté au milieu de centaines d'êtres humains, pris dans un tourbillon violent de vies. Ici, rien. Nautilus Street était une plaine blanche et déserte qui se réchauffait doucement au soleil du matin.

Gordon monta dans sa Chevrolet et mit le contact. Le brusque ronflement du moteur fendit le silence et déclencha l'apparition d'une Chrysler longue et basse qui le dépassa dans un doux sifflement.

Il démarra dans la direction du campus. Une main au volant, il cherchait de l'autre une station de radio, évitant les bouillies sonores qui passaient pour de la pop music sur ce côté du continent. Il aimait surtout le folk mais, bizarrement, il s'était pris d'affection pour certains vieux morceaux de Buddy Holly. Il n'y avait pas si longtemps, il s'était surpris à fredonner sous la douche : *Every day, it's a-gittin closer* ou *Well, That'll be the day...*

Il réussit à accrocher une chanson des Beach Boys. Sur les chœurs en fausset, le chanteur roucoulait à propos de sable et de soleil, et cela collait merveilleusement au paysage qui défilait. Il descendait La Jolla Boulevard. Tout au loin, sur un grand rouleau blanc, il distinguait de minuscules silhouettes. Des gosses qui manifestement n'étaient pas à l'école alors que les cours avaient repris depuis deux semaines.

Il accéléra jusqu'au bas de la colline, puis ralentit en s'insérant dans le flot de voitures, pour la plupart des Cadillac et de longues Lincoln noires. Il remarqua que de nouveaux chantiers avaient fait leur apparition sur Mount Soledad. Des engins de terrassement escaladaient la pente comme de gros insectes boueux. Gordon eut un sourire amer. Même s'il parvenait à désembrouiller cette expérience en panne, même s'il obtenait un résultat brillant, une promotion et un salaire supérieur, il ne pourrait quand même pas s'offrir une des résidences de cèdre et de verre qui allaient bientôt s'ériger sur la

colline. À moins qu'il ne devienne ingénieur-conseil à mi-temps, ce qui lui vaudrait en prime de monter quelques échelons à l'université. Il trouverait alors un moyen pour décrocher un poste de doyen qui serait bien utile pour gonfler le chèque de fin de mois. Mais cette perspective était drôlement improbable.

Il grimaça dans sa barbe noire et drue et accéléra à l'instant où les Beach Boys terminaient en fading leur *Dirt's out, Tide's in*. Avec un ronflement profond et rassurant, la Chevrolet fonçait vers l'université de La Jolla.

Gordon tapota d'un air songeur sur le dewar [1] d'azote liquide. Il essayait de trouver un moyen d'exprimer ce qu'il voulait, tout en ayant confusément conscience de ne pas vraiment aimer Albert Cooper. Pourtant, Cooper était un type plutôt sympathique, grand, blond, avec une musculature qui devait beaucoup à sa passion pour le tennis et la plongée, et une élocution lente qui, parfois, lui faisait avaler certains mots. Mais son calme taciturne était une barrière permanente à la vivacité de Gordon. Son visage souriant, sa désinvolture, semblaient traduire une tolérance très lointaine et très vague à son égard, et cela irritait profondément Gordon.

Il se détourna brusquement du bec fumant du dewar.

« Écoutez, Al. Cela fait plus d'un an que vous êtes avec moi, non ?

— Exact.

— Vous vous entendiez plutôt bien avec le professeur Lakin quand je suis arrivé dans le département de physique. Comme il était surchargé, vous êtes venu avec moi. Et je vous ai accepté. » Gordon glissa les mains dans ses poches revolver tout en se balançant sur les talons. « Parce que Lakin m'avait dit que vous étiez un bon élément.

— Vrai.

— Et il y a maintenant combien de temps que vous vous cassez la tête sur cette expérience avec l'antimoniure d'indium ? Je dirais un an et demi, facile.

— Juste, dit Cooper sur un ton légèrement ironique.

— Je pense qu'il est temps d'arrêter de bricoler. »

Cooper n'eut pas de réaction visible. « Éh bien, je... Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— J'arrive ce matin. Je vous interroge sur le boulot que je vous ai confié. Vous me dites que vous avez passé en revue tous les amplis, tous les composants... tout, quoi.

— Mmm... Mmm... C'est ce que j'ai fait.

— Et le bruit est toujours là.

— J'ai vérifié. Sur toute la séquence.

— Du bricolage ! »

Cooper soupira longuement. « Alors vous vous en êtes rendu compte, hein ?

— De quoi ? demanda Gordon en fronçant les sourcils.

— Écoutez, docteur Bernstein, je sais que vous êtes très à cheval sur les expériences, que tout doit se passer comme prévu et bien dans les temps. Ça, je le sais. » Cooper haussa les épaules. « Mais hier, je n'ai pas pu finir à l'heure. Je suis sorti prendre quelques bières avec les gars. Après, je suis revenu et j'ai tout recommencé. »

Gordon plissa le front. « Il n'y a pas de mal à ça, Cooper. Personne ne vous a jamais interdit de faire la pause. Du moment que tout est en ordre et que vous ne laissez pas les préamplis et les oscillos s'écarter de zéro.

— Ils n'avaient pas bougé.

— Alors... » Gordon leva les mains, exaspéré « vous vous êtes fichu dedans quelque part. Je ne m'intéresse qu'à l'expérience. Vous pouvez boire autant de bières que vous voulez. Écoutez, la tradition veut que l'on mette au moins quatre ans pour s'en sortir. Vous voulez y arriver ?

— Bien sûr.

— Alors, faites ce que je vous dis et ne perdez pas votre temps.

— Mais je ne perds pas mon temps !

— Si. Quelque chose a dû vous échapper. Je ne peux pas...

— Le bruit est toujours là », dit Cooper avec un aplomb qui laissa Gordon sans réplique.

Il prit conscience qu'il était en train de rabrouer cet homme qui n'avait que trois ans de moins que lui sans raison valable, sinon qu'il se sentait frustré.

« Écoutez, je... » commença-t-il. Puis les mots se coïncèrent dans sa gorge. Il était tout à coup très embarrassé. « O.K., je vous crois, docteur Cooper », dit-il enfin, s'efforçant de prendre un ton dynamique. « Voyons vos relevés de graphiques. »

Jusque-là, Cooper était resté appuyé contre l'aimant qui renfermait l'essentiel de l'expérience. Il s'en écarta pour s'avancer entre les câbles et les guides à micro-ondes.

L'expérience était en cours. Sur le ballon argenté suspendu entre les pôles de l'aimant, presque occulté par les innombrables entrées de câbles, une couche de givre s'était formée. À l'intérieur, l'hélium liquide bouillonnait à quelques degrés du zéro absolu. L'humidité du labo avait formé la couche de givre sur l'enveloppe du ballon. Elle craquait à intervalles réguliers, lorsque l'équipement se dilatait ou se contractait pour compenser la pression.

Tout le local était baigné d'une lumière intense et emplí du bourdonnement de la vie électronique. À quelques mètres de là, les empilements de détecteurs transistorisés diffusaient une véritable muraille d'air chaud. Mais Gordon sentait nettement le flux d'air glacé qui venait du ballon d'hélium. Cooper, qui n'était pas frileux, portait

un simple T-shirt troué et un blue-jean. Gordon, quant à lui, préférerait sa chemise à manches longues en popeline bleue d'Oxford qu'il portait avec des pantalons de velours fermés dans le dos et une veste de tweed très classique. Il ne s'était pas encore fait au style décontracté des labos. Une chose était certaine : jamais il n'irait aussi loin que Cooper dans ce domaine.

« J'ai rassemblé un tas de données », déclara Cooper sur un ton neutre. Il voulait oublier la tension qui s'était établie entre eux quelques instants auparavant.

Gordon se fraya un chemin entre les écrans et les consoles mobiles. Cooper classait méthodiquement les graphiques qui lui avaient été fournis par l'enregistreur automatique. Le papier millimétré était imprimé en rouge vif et le tracé vert du signal, par contraste, semblait ressortir en relief.

« Vous voyez ? » D'un index épais, Cooper suivait le tracé. « C'est là que nous devrions trouver la résonance nucléaire de l'indium. »

Gordon acquiesça.

« Un grand beau pic, voilà ce que nous devrions avoir. » Mais il ne voyait qu'une série chaotique d'étroites lignes verticales. Le traceur avait sillonné le papier sous l'effet d'impulsions aléatoires.

« De la bouillie, murmura Cooper.

— Oui », dit Gordon. Il avait presque soupiré et il sentit ses épaules s'affaisser.

« Cependant, j'ai obtenu ça », dit Cooper en lui présentant une autre feuille.

Le tracé était hybride. À droite, Gordon vit un pic parfait, au tracé propre et net. Le centre et la gauche, au contraire, étaient envahis par un griffonnage indescriptible.

« Bon sang ! » grommela-t-il.

Sur ce graphique, apparemment, la fréquence d'émission de l'échantillon d'indium augmentait de la gauche vers la droite.

« Le bruit balaie les hautes fréquences, dit Gordon.

— Pas toujours.

— Comment cela ?

— Voilà un autre relevé. Je l'ai fait quelques minutes seulement après le premier. »

Gordon se pencha sur le troisième graphique. À gauche, il y avait un pic bien net, dans les basses fréquences, et du bruit sur la droite. « Je n'y comprends rien, fit-il.

— Et moi non plus.

— Auparavant, nous avions toujours un bruit plat et constant.

— Oui. » Cooper le fixait d'un regard vide. Ici, Gordon était le professeur et l'élève Cooper lui laissait le problème entre les mains.

« Nous avons bien les pics soliloqua Gordon, mais seulement une

partie du temps.

— C'est ce qu'on dirait.

— Le temps, le temps..., murmura Gordon d'une voix lointaine. Éh ! Le traceur met... combien ? Disons trente secondes pour traverser la feuille, non ?

— Ma foi, on pourrait y remédier si vous pensez que...

— Non, non ! Écoutez : Et si nous supposons que le bruit n'est pas constamment là ? Prenez celui-ci, par exemple... »

Il montra le deuxième graphique. « Il existait une source de bruit au moment où le traceur enregistrait les basses fréquences. Environ dix secondes plus tard, il a disparu. Et là » il posa le doigt au centre du troisième feuillet « la bouillie est apparue à l'instant où il atteignait les hautes fréquences. Le bruit revenait. »

Cooper fronça les sourcils. « Mais... je croyais qu'il s'agissait d'une expérience à régime permanent. Je veux dire que rien ne change. C'est l'essentiel. On se maintient constamment dans les basses températures. Les préamplis, les écrans et les redresseurs sont tous préréglés et ils collent au diagramme. Ils... »

Gordon l'interrompit d'un geste. « Ça ne vient pas de nous. Nous avons passé des semaines à vérifier les composants. Il n'y a rien qui cloche. Non, c'est autre chose...

— Mais quoi ?

— Quelque chose qui vient de l'extérieur. Une interférence.

— Mais comment...

— Qui peut le dire ? » fit Gordon avec une vivacité nouvelle.

Il se mit à marcher nerveusement de long en large, comme à son habitude. Ses chaussures couinaient chaque fois qu'il faisait demi-tour.

« Il se passe la chose suivante : il y a une autre source de signal dans l'antimoniure d'indium. Ou bien alors il capte une émission à modulation temporelle qui provient de l'extérieur.

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus, bon sang ! Mais quelque chose nous fiche en l'air la mise en évidence de la résonance nucléaire. Et il faut trouver ce que c'est. »

Cooper fixa du regard le tracé confus du graphique comme s'il mesurait les corrections à faire pour avancer un peu plus sur le problème. « Comment ? demanda-t-il.

— Si nous ne pouvons pas effacer le bruit, étudions-le. Localisons sa source. Est-ce qu'il est perceptible dans tous les échantillons d'antimoniure ? Peut-il provenir d'un autre labo ? Ou bien est-ce quelque chose d'entièrement nouveau ? Ce genre de détail, quoi... »

Cooper hocha lentement la tête. Gordon, lui, se mit à esquisser quelques diagrammes de circuits au dos des feuilles de graphiques. Il fit le croquis de certains composants. Tout à coup, il entrevoyait de

nouvelles possibilités. Ici un réglage, là une nouvelle unité. Ils pourraient emprunter quelques composants à Lakin. Ils pourraient peut-être même convaincre Feher de leur céder son analyseur de spectre pour un ou deux jours. Son crayon courait sur le papier avec un grattement léger. Il n'avait pas conscience du bourdonnement électronique des instruments, du souffle des pompes. Ses idées s'enchaînaient de plus en plus vite, si vite qu'elles semblaient animer directement le crayon qui courait sur le papier. Il avait vaguement le sentiment d'être sur une piste dans cette histoire d'interférence. Les données dissimulaient une structure nouvelle. C'était comme un gibier caché dans un épais fourré. Et il allait le débusquer. Il en était certain.

CHAPITRE 4

1998

Gregory Markham pédalait entre les bâtiments odorants du Département vétérinaire. Il les dépassa pour tourner dans l'avenue qui conduisait au laboratoire Cavendish. Il aimait rouler comme ça, dans le vent humide et doux. Bien en équilibre sur sa selle, il négociait soigneusement ses virages, son but étant de suivre un trajet aussi court que possible, une géodésique idéale pour cette courbure locale de l'espace. Un dernier coup de pédale et il sauta à terre avec une aisance remarquable. Au petit trot, il utilisa l'énergie cinétique de sa bicyclette pour la ranger dans le râtelier de ciment.

Il défroissa sa veste irlandaise brune et grimpa les escaliers quatre à quatre, habitude qui donnait toujours aux autres l'impression qu'il était en retard. Machinalement, il remit ses lunettes en place sur son nez, où elles avaient laissé une marque rouge, et passa une main dans sa barbe. Elle était nettement dessinée, suivant ses joues maigres des pattes à la moustache mais, une fois par heure, elle était aussi ébouriffée que ses cheveux. Il se rendit compte qu'il avait plus de mal que d'ordinaire à reprendre son souffle. Ou bien il avait engraisié depuis la semaine dernière, ou bien c'était tout simplement l'usure de l'âge. À cinquante-deux ans, il se maintenait dans une forme correcte. La recherche médicale avait amplement démontré qu'il existait une relation directe entre la longévité et l'exercice physique.

Il poussa la double porte de verre et se dirigea vers le labo de Renfrew. Chaque semaine à peu près il venait y faire un tour pour jeter un coup d'œil judicieux sur l'équipement et hocher la tête mais, en vérité, ces petites inspections ne lui apprenaient pas grand-chose. Ce qui l'intéressait, c'était la théorie qui était à la base du labyrinthe électronique.

Il pénétra avec prudence dans l'ancre bruyant et fiévreux.

Par la fenêtre du bureau, il aperçut la silhouette trapue de Renfrew. Comme d'habitude, il s'agitait, la chemise déboutonnée, ses cheveux brun clair tombant en désordre sur son front. Il brassait des papiers sur son bureau submergé. Markham ne connaissait pas l'homme qui se

trouvait avec lui. Il ne pouvait que supposer qu'il s'agissait de Peterson. Le contraste qu'offraient les deux personnages était amusant. Peterson était soigneusement coiffé et d'une élégance coûteuse. Il avait l'air affable et sûr de lui, se dit Markham. Un coriace. L'expérience avait appris à Markham qu'il était difficile de se tirer d'affaire avec ce genre d'Anglais froid et réservé.

Il ouvrit la porte après avoir vaguement frappé pour la forme.

Les deux hommes se retournèrent. Renfrew eut une expression de soulagement et il se leva en faisant tomber un livre de son bureau.

« Ah ! Markham, vous voilà ! » s'exclama-t-il hors de propos. « Je vous présente M. Peterson, du Conseil. »

Lentement, Peterson se dressa et tendit la main.

« Enchanté, monsieur Markham. »

Markham lui serra vigoureusement la main.

« Heureux de vous rencontrer. Avez-vous déjà jeté un coup d'œil sur l'expérience de John ?

— Oui, il y a un instant. »

Peterson semblait vaguement déconcerté par la rapidité avec laquelle Markham était allé à l'essentiel.

« Quel est le sentiment de la F.N.S. à ce propos ?

— Jusque-là, elle n'a pas d'opinion. Je n'ai encore fait aucun rapport. Il y a une semaine à peine qu'ils m'ont demandé d'être l'interlocuteur. Est-ce que nous pouvons nous asseoir ? »

Sans attendre la réponse, Markham prit la seule chaise libre et s'assit en croisant les jambes. Les deux autres l'imitèrent avec un peu plus de cérémonie.

« Vous êtes physicien des plasmas, n'est-ce pas, docteur Markham ?

— Oui. En congé sabbatique. Jusqu'à ces quelques dernières années, la plupart de mes travaux avaient effectivement porté sur les plasmas. Il y a longtemps, j'avais écrit un papier sur la théorie des tachyons, avant qu'ils soient découverts et qu'ils deviennent d'actualité. C'est pour cela que la F.N.S. a fait appel à moi.

— Avez-vous lu l'exemplaire de la proposition que je vous ai adressé ?

— Oui, c'est excellent ! dit Markham avec entrain. La théorie me plaît. Depuis quelque temps, je travaille sur les concepts qui sous-tendent l'expérience de Renfrew.

— Vous pensez donc qu'elle peut aboutir ?

— Nous savons que la *technique* est fiable. Quant à savoir si nous pouvons vraiment communiquer avec le passé...

— Grâce à ce dispositif... là ? »

Peterson eut un geste vague vers le laboratoire.

« Avec beaucoup de chance. Nous savons que des expériences sur la résonance des particules ont été faites ici même, à Cavendish, ainsi

qu'aux États-Unis et en Union soviétique dès les années 50. En principe, les signaux cohérents induits par l'effet des tachyons pourraient être reçus.

— Donc, nous pouvons envoyer des télégrammes ?

— Oui, mais c'est tout. C'est une forme de voyage dans le temps plutôt limitée. Mais c'est aussi le seul moyen que l'on ait trouvé pour transmettre des messages dans le passé. Nous ne pouvons expédier des objets, encore moins des êtres vivants. »

Peterson secoua la tête : « J'ai fait une maîtrise qui portait sur les ordinateurs et les conflits sociaux. Même si...

— À Cambridge ? l'interrompit Markham.

— Oui, au King's College. » Markham hocha la tête et Peterson hésita. Cette manie qu'avaient les Américains de classer chacun dans telle ou telle catégorie lui déplaisait. Bien sûr, il en était lui-même victime, mais pour des raisons plus valables. Légèrement irrité, il prit l'initiative. « Écoutez, je suis quand même capable de comprendre qu'il y a un paradoxe là-dedans. Cette vieille histoire à propos de l'assassinat de son propre grand-père, vous savez... S'il est mort avant d'avoir pu engendrer votre père, vous n'avez pu exister, donc... Quelqu'un nous l'a rappelée, hier, au Conseil. Tout le projet a bien failli être rejeté rien qu'à cause de cela.

— Un bon point. J'ai fait la même erreur dans un papier en 92. Il semble bien, en fait, que les paradoxes existent mais si vous regardez correctement les choses, ils disparaissent. Je peux vous expliquer ça mais il me faut du temps.

— Pas maintenant, si vous le voulez bien. L'essentiel, si je vous comprends, est d'expédier ces télégrammes et d'expliquer notre situation actuelle à quelqu'un, dans les années 60.

— Oui, c'est cela en gros. Il faut les prévenir contre les effets des hydrocarbures chlorés sur le phytoplancton. En contrôlant les effets de certaines recherches, nous pourrions disposer de la marge qui nous manque *aujourd'hui* pour...

— Dites-moi : croyez-vous que cette expérience puisse *réellement* nous aider ? »

Renfrew s'agita nerveusement mais ne dit pas un mot.

« Je ne voudrais pas faire dans le mélodrame, dit Markham, mais je crois qu'elle peut sauver des millions de vies. Si elle aboutit. »

Il y eut un moment de silence. Peterson se décida à croiser à nouveau les jambes et ôta un fil invisible de son genou.

« Voyez-vous, dit-il enfin, c'est une question de priorité. Il faut voir le problème d'en haut. Le Conseil d'urgence est en session depuis ce matin 9 heures. Par suite de la sécheresse et de l'épuisement des réserves alimentaires, il y a une nouvelle épiiphytie de flétrissement en Afrique du Nord. Bien entendu, vous en saurez un peu plus avec les

informations. En attendant, voilà un problème urgent qui en rejoint d'autres. L'Afrique du Nord n'est pas seule concernée. Il y a une propagation de diatomées au large du littoral sud-américain, également. Des milliers de gens meurent. Et vous nous demandez d'investir de l'argent dans une expérience isolée qui peut ne pas réussir et repose essentiellement sur les théories personnelles d'un homme...

— C'est plus que cela ! lança Markham. La théorie des tachyons n'est pas neuve. En ce moment même, un groupe de Caltech — celui de la théorie gravitationnelle — s'attaque au problème sous un angle différent. Ils essaient de voir de quelle façon les tachyons peuvent cadrer avec les questions cosmologiques : l'univers en expansion, tout ça... »

Renfrew hocha de nouveau la tête. « Oui, il y avait un article dans la *Physical Review*, il y a quelque temps, à propos d'énormes fluctuations de densité.

— À Los Angeles aussi, ils ont leurs problèmes, déclara Peterson. D'abord, évidemment, le grand incendie. Si le vent tourne, ça pourrait être un désastre. J'ignore les effets que ce type de fléau peut avoir sur les gens de Caltech. Mais nous ne pouvons nous permettre d'attendre durant des années. »

Renfrew s'éclaircit la gorge. « Je croyais que le financement des expériences scientifiques avait la priorité absolue », lança-t-il d'un ton un peu irrité.

Il y eut une trace de condescendance dans la réponse de Peterson : « Oh ! oui, vous faites allusion au discours du Roi à la télé, l'autre jour. Bien sûr, oui, c'est évident, il souhaite faire bonne impression puisque nous sommes dans l'année du couronnement. Alors, il encourage le financement des projets scientifiques. Mais il n'y connaît rien. Ce n'est pas un scientifique, encore moins un politicien. En tout cas, il est plein de bonnes intentions. Notre comité lui a conseillé de s'en tenir à des généralités encourageantes, désormais. Avec un zeste d'humour. Il est très doué pour cela. De toute façon, le point essentiel est que nous manquons d'argent et qu'il nous faut choisir nos options avec prudence. À ce stade, tout ce que je peux vous promettre, c'est d'adresser un rapport au Conseil. Dès que ce sera possible, je vous ferai connaître sa décision en ce qui concerne la priorité de votre demande. Personnellement, je considère que c'est un projet à très long terme et je me demande si nous pouvons prendre un tel risque.

— Nous ne pouvons nous permettre de ne pas le prendre, dit Markham avec une ardeur nouvelle. À quoi bon colmater les brèches ? Engloutir de l'argent dans les comités de soutien contre la sécheresse et le flétrissement ? Vous n'empêchez pas le barrage de craquer. À moins que...

— À moins que vous ne réussissiez à bricoler le passé ? Mais êtes-vous seulement certains que les tachyons puissent atteindre le passé ?

— Nous y sommes parvenus, dit Renfrew. Nous avons tenté plusieurs expériences à petite échelle. Elles ont réussi. C'est dans le rapport.

— Les tachyons sont *vraiment* arrivés ? »

Renfrew eut un bref mouvement de tête. « Nous pouvons les utiliser pour échauffer un échantillon situé dans le passé. Nous savons donc qu'ils ont touché leur cible. »

Peterson fronça les sourcils. « Et si, après avoir mesuré cet échauffement, vous décidiez de ne pas tirer les tachyons ?

— Ces expériences ne nous permettent pas cette option, dit Renfrew. Vous comprenez, pour aller loin dans le passé les tachyons doivent voyager longtemps.

— Un instant, je vous prie. Qu'est-ce que le fait de dépasser la vitesse de la lumière peut bien avoir à faire avec le voyage dans le Temps ? »

Markham s'approcha d'un tableau noir. « Éh bien, il s'agit d'une conséquence directe de la relativité restreinte. Comme vous le voyez... » Et il se lança dans une description serrée tout en traçant des diagrammes espace-temps. Il expliqua à Peterson comment les lire et souligna le nombre de coordonnées obliques. Peterson le suivait avec une expression concentrée. Markham dessina des lignes ondulées pour représenter la trajectoire des tachyons et montra de quelle façon, s'ils étaient réfléchis à l'intérieur du labo, ils pouvaient toucher un autre point de ce même labo à un moment antérieur.

Peterson acquiesça lentement. « Vos expériences révèlent donc que vous n'avez pas le temps de reconsidérer les choses ? Vous tirez vos tachyons, ils bombardent l'échantillon d'indium quelques nanosecondes ou presque *avant* que vous les ayez envoyés. »

Renfrew hocha la tête. « L'essentiel, dit-il, c'est que nous ne *voulons pas* non plus créer de contradiction. Mais admettons que si nous connectons le détecteur de chaleur à l'interrupteur de l'émetteur tachyon, la chaleur bloquerait le tir.

— C'est le paradoxe du grand-père.

— Exact, intervint Markham. Ce qui amène quelques points de détail subtils. Nous pensons que cela doit déboucher sur une sorte d'état intermédiaire dans lequel nous aurons une faible émission de chaleur et quelques tachyons libérés. Mais je ne suis pas certain de...

— Je vois », dit Peterson en plissant les yeux. « J'aimerais que nous poursuivions plus tard, lorsque j'aurai vu en détail la liste du matériel. En fait, tout cela ne dépend pas de mon seul avis. » Il regarda tour à tour ses deux interlocuteurs. « Vous vous en doutez probablement. Sir Martin, du Conseil, et ce Davies dont vous avez parlé m'ont accordé

une subvention. Selon eux, elle est justifiée. »

Markham sourit. Renfrew était rayonnant. Peterson leva la main. « Pas si vite. Je suis venu ici pour flairer les choses, pas pour prendre une décision définitive. Il va falloir que je soumette ma demande au Conseil. Vous voulez des composants électroniques de provenance américaine, ce qui signifie qu'il va falloir se battre avec la F.N.S.

— Est-ce que les Américains travaillent dans le même sens ? demanda Markham.

— Je ne le pense pas. Le Conseil considère que nous devons mettre nos ressources en commun. Je vais vous appuyer et leur dire que vous avez besoin de ces crédits. Les Américains fonceront.

— Et les Soviétiques ? demanda Markham.

— Ils prétendent qu'ils n'ont rien fait dans ce domaine, dit Peterson avec dédain. Ils mentent sans doute encore. Ce n'est un secret pour personne que si nous autres, les Britanniques, nous jouons un rôle important dans le Conseil, c'est uniquement parce que les Soviétiques se sont faits très discrets.

— Pour quelle raison ? demanda Renfrew.

— Ils estiment que tout cela va nous sauter à la figure. Alors, ils se contentent de cotiser et gardent leurs ressources pour plus tard.

— Cynique, fit Markham.

— Plutôt, concéda Peterson. Bon, écoutez, il va falloir que je reparte pour Londres. J'ai encore d'autres propositions à voir, conventionnelles pour la plupart. Mais le Conseil veut un rapport sur chacune. Pour vous, je vais faire mon possible. » Il leur tendit la main. « Docteur Markham... Docteur Renfrew...

— Je vous raccompagne, dit vivement Markham. John ?

— Bien sûr, bien sûr, fit Renfrew. Oh ! à propos, voici un dossier de nos rapports sur les tachyons. » Il le tendit à Peterson. « J'y ai ajouté quelques idées sur les choses que nous pourrions transmettre... si nous réussissons. »

Les trois hommes sortirent ensemble et s'arrêtèrent dans le parking vide. Peterson se tourna vers l'unique véhicule. Renfrew ne put s'empêcher de s'exclamer :

« C'était donc bien votre voiture ! Je ne pensais pas que vous arriveriez si tôt ce matin. »

Peterson haussa un sourcil. « En fait, j'ai passé la nuit chez un vieil ami. »

Il y eut une étincelle dans son regard et Markham comprit qu'il s'agissait en vérité d'une vieille amie. Renfrew, lui, ne remarqua rien. Il était fort occupé à fixer ses pinces à vélo. Et puis, songea Markham, ce n'était pas le genre de pensée qui venait spontanément à l'esprit de Renfrew. C'était un type bien, mais plutôt terne. Peterson, en revanche, n'était sans doute pas un type bien selon les critères

courants, mais une chose était certaine : il n'était pas terne.

CHAPITRE 5

Marjorie était dans son élément. Les Renfrew ne recevaient pas souvent mais, dans ces rares occasions, Marjorie donnait toujours à John et à leurs invités une impression d'activité débordante, comme si elle frôlait à chaque instant le désastre domestique. En fait, elle était non seulement une excellente cuisinière mais aussi une organisatrice absolument efficace. Les dîners de Marjorie étaient découpés en séquences méticuleusement préparées. Lorsqu'elle allait et venait de la cuisine au living en bavardant sans cesse, rejetant ses cheveux en arrière comme s'ils étaient de trop, elle ne faisait qu'obéir au sentiment subconscient qu'elle ne devait surtout pas donner l'image d'une hôtesse trop parfaite.

Heather et James, les plus anciens amis des Renfrew, étaient arrivés les premiers. Les Markham les avaient suivis dix minutes plus tard très exactement.

Heather avait une allure très sophistiquée dans sa longue robe noire. Avec des talons, elle était aussi grande que James, qui ne mesurait que 1,55 m et qui en faisait un complexe. Comme d'habitude, il était d'une élégance irréprochable.

Tout le monde avait opté pour un sherry, à l'exception de Greg Markham, qui avait préféré une Guinness. Marjorie considérait cela comme un peu incongru avant le dîner, mais Markham avait l'air d'être un solide mangeur. Elle le trouvait aussi un peu déconcertant. Lorsqu'il lui avait été présenté par John, il s'était tenu un peu trop près.

Tout en la fixant du regard, il lui avait posé des questions abruptes et plutôt bizarres. Quand elle s'était repliée, aussi physiquement que moralement, pour échapper au feu roulant de son interrogatoire, il avait eu l'air de la rejeter de son existence. Plus tard, elle lui avait présenté des noix exotiques ruineuses à picorer et il s'était borné à balayer l'espace d'un geste vague sans s'interrompre, comme s'il avait à peine conscience de l'existence de Marjorie.

Mais elle avait décidé de ne pas se laisser troubler par le moindre incident. Plus d'une semaine s'était écoulée depuis cette horrible histoire avec les squatters et — elle chassa ce souvenir de ses pensées. Elle concentra toute son attention sur ses invités, si jeunes et si brillants. Et plus particulièrement sur la femme de Markham, Jan.

Jan était bien entendu discrète. Rien de surprenant à cela si l'on

considérait que son époux avait dominé la conversation depuis leur arrivée. La technique de Markham consistait à parler très vite tout en changeant de sujet dès qu'il lui en venait un autre à l'esprit, en une sorte de course d'obstacles verbale. La plupart des sujets étaient d'ailleurs intéressants, mais Marjorie n'avait même pas le temps d'en accrocher un et de songer à un commentaire possible que déjà la conversation était repartie dans une autre direction. Jan, quant à elle, affichait devant les virevoltes de son mari un sourire que Marjorie jugeait très sage et qu'elle interprétait comme le signe d'une certaine profondeur de caractère.

« Vous avez un peu l'accent anglais, dit-elle. Est-ce qu'il aurait déjà déteint sur vous ? »

Ce qui suffit à les couper du cercle des bavards.

« Ma mère est anglaise, dit Jan. Elle vit à Berkeley depuis plus de vingt ans mais elle a gardé son accent. »

Marjorie hocha la tête tout en entraînant Jan un peu plus à l'écart. Elle apprit que la mère de Jan habitait l'Arcologue qui était en construction dans la baie de San Francisco. Les romans qu'elle écrivait le lui permettaient.

« Quel genre de roman ? demanda Heather, s'immisçant dans la conversation.

— Du gothique. Elle les signe d'un pseudonyme impossible : Cassandra Pye.

— Grands dieux ! s'exclama Marjorie, j'en ai lu deux. C'est plutôt bien, si l'on aime ce genre. C'est vraiment extraordinaire que vous soyez sa fille.

— La mère de Jan est une vieille dame absolument merveilleuse, intervint Greg Markham. Pas si vieille que cela, d'ailleurs. Elle a... Combien, Jan ? La soixantaine, tout au plus. Et elle vivra certainement plus longtemps que nous. Elle a une santé de cheval et il faut dire qu'elle est un peu folle. Elle joue un rôle important dans le Mouvement pour la culture ancienne. Il a gagné pas mal de terrain à Berkeley, depuis quelque temps, et elle y est vraiment à sa place. Elle roule à bicyclette, passe des nuits entières avec des tas de gens et pratique une espèce de jargon mystique. Huile de serpent transcendantal... Vous voyez le genre. Un peu marginale, quoi... N'est-ce pas, Jan ? »

C'était à l'évidence une plaisanterie qui leur était familière et Jan rit sans contrainte.

« Greg, tu es vraiment un scientifique incorrigible. Maman et toi, vous ne vivez pas dans le même univers. Pense seulement au choc que tu éprouverais si tu découvrais qu'elle avait raison après ta mort. Mais je reconnais qu'elle s'est montrée particulièrement excentrique ces derniers temps.

— Le mois dernier, par exemple, renchérit Greg, quand elle a décidé de vendre tous ses biens au profit des pauvres Mexicains.

— Mais pourquoi ? demanda James.

— Elle veut apporter son soutien à la cause du Mouvement régionaliste hispanique, expliqua Jan. Leur but est de faire du Mexique et de la côte ouest un seul territoire indépendant afin que la population puisse se déplacer au gré des conditions économiques. »

James prit un air sombre. « Est-ce que ça ne signifie pas tout simplement que les Mexicains vont émigrer en masse vers le nord ? »

Jan eut un haussement d'épaules. « Probablement, mais la minorité hispanique est tellement puissante en Californie qu'ils sont très capables de gagner.

— L'Ouest heureux par l'État Providence, marmonna Heather.

— Oui, les appauvris dansent », fit Greg.

Les rires fusèrent et cela surprit Marjorie. On sentait qu'il y avait ici un trop-plein d'énergie qui ne demandait qu'à être libéré.

Un peu plus tard, Markham attira Renfrew à l'écart et lui demanda comment l'expérience évoluait.

« Je crains que nous ne soyons très limités si nous n'améliorons pas notre temps de réponse, dit John.

— Oui, le matériel américain, grommela Markham. Écoutez, j'ai fait les calculs dont nous avons parlé : comment focaliser les tachyons sur 1963 avec un taux de précision acceptable, etc. Je pense que ça peut marcher. Les contraintes ne sont pas aussi effroyables que nous le pensions.

— Merveilleux. J'espère que nous aurons au moins l'occasion d'essayer cette technique.

— J'ai également flairé un petit peu à droite et à gauche. J'ai bien connu sir Martin, le patron de Peterson, quand il était à l'Institut d'astronomie. Je l'ai appelé et il m'a promis de me donner des nouvelles très bientôt. »

Pour un instant, Renfrew s'illumina et oublia son attitude d'hôte un peu survolté.

« Pourquoi ne pas emporter nos verres sur la terrasse ? proposa Marjorie. Il fait bon. La soirée est splendide et la nuit n'est pas encore tombée. »

Elle ouvrit toutes grandes les portes-fenêtres et conduisit ses invités au-dehors. Comme elle l'avait espéré, les Markham s'extasièrent devant le jardin. Le parfum du chèvrefeuille était lourd dans l'air du soir. Lentement, ils traversèrent la terrasse, leurs pas crissant sur le gravier.

James demanda : « La Californie s'en sort plutôt bien, non ? »

Et Marjorie, qui était à l'écoute des autres conversations, surprit quelques fragments de la réponse de Greg Markham. « Le gouverneur

maintient le campus de Davis ouvert... Quant à nous — je suis en demi-solde, à présent... La seule raison que l'on m'ait donnée c'est que le syndicat... Des pressions... Les professeurs ont fait alliance avec les employés de bureau, maintenant... Ces cons d'étudiants veulent suivre des cours d'affaires... »

Quelques secondes plus tard, quand le regard de Marjorie revint sur eux, la conversation s'était éteinte. Markham s'éloignait vers le fond du patio, l'air préoccupé. Elle lui emboîta le pas.

« J'ignorais que tout était rationné à ce point, dit-elle.

— C'est la même chose partout. »

Le ton de Markham était neutre, résigné.

« Mais quand même... » elle mit dans sa voix un accent de confiance, de gaieté, « Nous espérons tous que les choses vont s'arranger et que les labos vont rouvrir. Les universitaires sont plutôt optimistes... »

— Si tous ceux qui rêvent arrivaient à voler, le ciel serait plein de pavés », dit-il d'un ton amer. Il la regardait et parut soudain quitter son humeur sombre. « Si tous ceux qui arrivent se plaignaient de voler, les pavés seraient pour les rêveurs... J'aime jouer avec les maximes. Pas vous ? »

Pour Marjorie, cette manière de penser, vive et incisive, correspondait à une espèce particulière de scientifiques : les théoriciens. Ils étaient souvent difficiles à comprendre, d'accord, mais bien plus intéressants que les expérimentateurs, comme John. Elle répondit au sourire de Markham. « Cette année à Cambridge vous a sûrement tenu à l'écart des soucis budgétaires, non ? »

— Hmm... Oui, je suppose qu'il est préférable de vivre ici, dans le passé de quelqu'un d'autre, plutôt que dans le sien. C'est un endroit admirable pour oublier le monde extérieur. J'ai pu goûter aux loisirs de la classe théoricienne.

— Dans votre tour d'ivoire ? Je crois que le poème dit que cette ville est faite de spires de rêve, non ?

— C'est Oxford la ville des spires de rêve. Cambridge, ce serait plutôt celle où les rêves transpirent.

— Vous avez des ambitions scientifiques ? »

Il fit une grimace : « La méthode empirique veut que l'on ne fasse plus guère d'étincelles après quarante ans. Ce qui est plutôt inexact, d'ailleurs. Des tas de grandes découvertes ont été faites par des gens d'âge mûr. Mais il faut bien admettre que, en général, on a le sentiment d'une diminution de ses capacités. Je pense que c'est un peu ce qui se passe pour les compositeurs. Quand ils sont jeunes, l'inspiration leur vient comme ça... Et puis, avec l'âge, cela devient une sorte de consolidation. Les choses s'affermissent.

— Cette histoire de communication à travers le Temps sur laquelle

vous travaillez, vous et John... Ça me paraît excitant. Ça, c'est une performance ! »

Greg eut l'air flatté. « Oui, et j'ai eu de la chance. Voilà un truc énorme et je suis seul dessus. Si le Département de maths appliquées et de physique théorique n'avait pas été fermé, des jeunes gens tous plus brillants les uns que les autres seraient arrivés comme des mouches. »

Marjorie fit quelques pas vers les grandes haies humides, s'éloignant de la maison, et les échos de la soirée devinrent plus discrets. « Ce que je voulais, commença-t-elle d'un ton mal assuré, c'est que quelqu'un de la partie m'explique ce qu'est ce fameux tachyon. Vous comprenez, John a bien essayé, mais je crains que mon éducation littéraire ne m'ai empêchée de comprendre grand-chose. »

Greg croisa lentement les mains dans le dos et leva les yeux vers le ciel. Marjorie décela un nouveau changement en lui. Son expression était devenue lointaine, comme s'il essayait de résoudre quelque énigme intérieure. Et il ne semblait pas avoir conscience du silence qui se prolongeait entre eux. Levant les yeux à son tour, Marjorie surprit une lueur verte clignotante : les feux arrière d'un avion qui descendait vers l'horizon, laissant un double chemin de condensation argenté sur le fond gris ardoise de la nuit.

Elle éprouva un bizarre sentiment de malaise.

« Le plus difficile à admettre, je crois, commença brusquement Markham, comme s'il se mettait à dicter un article, c'est le rapport qui peut exister entre une particule plus rapide que la lumière et le Temps.

— Oui, c'est cela. John glisse toujours là-dessus. Il se lance dans des détails à propos de récepteurs et de focalisateurs.

— Ça se comprend. C'est la myopie de l'homme qui doit faire marcher ce satané truc. Écoutez, vous rappelez-vous ce qu'Einstein a réussi à prouver il y a un demi-siècle ? Que la lumière constituait une espèce de vitesse-limite ?

— Oui.

— Bon, le résumé populaire, élémentaire de la relativité c'est que... »

Il haussa les sourcils pour montrer le dédain qu'il éprouvait et reprit : « C'est que "tout est relatif". Ce qui ne veut rien dire, évidemment. En raccourci, on peut dire plus justement qu'il n'existe pas d'observateurs privilégiés dans l'univers.

— Pas même les physiciens ? »

Il sourit de cette pique.

« *Encore moins* les physiciens, puisqu'ils savent ce qui se passe. En résumé, Einstein nous a démontré que deux personnes qui vont à la rencontre l'une de l'autre ne peuvent se mettre d'accord sur le fait que

deux événements se soient produits simultanément. Cela parce que la lumière met un certain temps pour aller de ces événements à ces deux personnes et parce que le temps est différent pour l'une et l'autre. Je peux vous en faire la démonstration mathématique élémentaire en...

— Oh, non, merci ! protesta Marjorie en riant.

— Bon, d'accord. Je veux bien admettre que nous sommes à une soirée. Mais, voyez-vous, votre mari est sur un très gros coup. En un sens, son expérience sur les tachyons reprend les concepts d'Einstein. La découverte de particules ultra-luminiques signifie que nos deux observateurs ne pourront pas se mettre d'accord sur la simultanéité des deux événements. Ce qui veut dire que le sens du Temps est brouillé.

— Mais il ne s'agit certainement que d'un problème de communication. Avec les faisceaux de tachyons et le reste...

— Non, totalement faux. C'est fondamental. Comprenez bien que le "mur de la lumière", comme on l'a appelé, nous maintenait dans un univers dominé par un sens confus de la *simultanéité*. Mais, au moins, nous pouvions dire dans quel sens coulait le Temps ! Nous ne le pouvons même plus aujourd'hui.

— À cause de ces particules ? demanda Marjorie avec un accent de doute.

— Oui. Selon nous, elles n'existent que très rarement à l'état naturel, aussi nous n'avions pu mesurer leur effet jusqu'à présent. Mais maintenant...

— Est-ce qu'il ne serait pas plus passionnant de construire un astronef à tachyons ? D'aller jusqu'aux étoiles ? »

Il secoua la tête avec violence. « Certainement pas. Tout ce que John peut produire, ce sont des courants de particules et non des objets solides. Et puis, comment pourriez-vous voyager à bord d'un vaisseau plus rapide que la lumière ? C'est une idée absurde. Non, le but véritable de l'expérience est la transmission de signaux. Il s'agit d'un champ totalement nouveau de la physique. Et je... éh bien, j'ai la chance d'y travailler. »

Instinctivement, Marjorie tendit la main et lui tapota le bras. Les dernières paroles de Greg l'avaient emplies d'une joie tranquille. C'était bon de voir quelqu'un totalement pris dans quelque chose de tellement plus grand que lui. Surtout ces derniers temps... John aussi était comme cela, bien sûr, mais avec lui c'était différent. Ses émotions étaient étouffées par ses obsessions sur les moyens dont il disposait, et aussi par quelque turbulence profonde. Comme s'il éprouvait de la colère à l'égard de cet univers qui le défiait de lui arracher ses secrets. Peut-être était-ce la différence entre la conception d'une expérience, ce qui était le rôle de Greg Markham, et sa réalisation. Il était sans doute plus difficile de penser aux splendeurs sereines des

mathématiques quand on avait les mains sales.

James s'approcha d'eux. « Greg, as-tu des informations sur le climat politique à Washington ? Je me demandais si... »

Marjorie comprit que cet instant de communication avec Greg était en train de s'achever. Elle se replia et son regard revint à ses invités.

James et Greg discutaient déjà de politique, Greg changeant constamment de direction, et les deux hommes eurent tôt fait de liquider les grèves incessantes et d'en faire porter la responsabilité au Conseil des syndicats du commerce. James demanda si le gouvernement américain comptait rouvrir le marché des valeurs. John errait quelque part là-bas, l'air plutôt perdu. Marjorie songea qu'il était bien étrange de voir un homme si mal à l'aise dans sa propre maison. À ses sourcils froncés, elle comprit qu'il hésitait à se joindre à la conversation de James et Greg. Il ne connaissait rien du marché des valeurs et, en vérité, il considérait cela comme une sorte de jeu. Elle soupira : elle avait pitié de son mari.

« John, veux-tu m'aider ? Il va falloir que je serve, à présent. »

Il la suivit à l'intérieur, visiblement soulagé.

Elle regarda d'abord où en était le pâté en croûte et entreprit de décorer les assiettes avec des boucles de carottes et une chiffonnade de laitues du potager. John l'aida à confectionner des coquilles de beurre et des toasts melba faits de pain maison. Ensuite, il ouvrit quelques bouteilles de leur vin.

Marjorie circulait d'un centre de conversation à l'autre, rassemblant gentiment son monde autour de la table. Elle se donnait l'impression d'être un chien de berger, revenant régulièrement sur ses pas quand elle surprenait quelqu'un qui s'était arrêté en chemin pour reprendre tel ou tel argument. Des murmures appréciateurs s'élevèrent devant la table décorée de fleurs fraîches et de petits chandeliers artistement enveloppés dans chaque serviette.

Marjorie désigna à chacun sa place et Jan se retrouva à côté de James, puisqu'ils semblaient faits pour s'entendre parfaitement. Greg était avec Heather et cela la rendit nerveuse.

« Marjorie, déclara Heather, tu es absolument merveilleuse. Ce pâté... Et ce pain, c'est toi qui l'as fait, n'est-ce pas ? Mais comment te débrouilles-tu, avec le rationnement d'énergie et tout ce qui se passe ?... »

— Ah ! oui, affreux, non ? » s'exclama Greg, qui ajouta : « Le rationnement d'énergie, je veux dire. Ce pâté est excellent. Et le pain aussi. Mais l'électricité seulement quatre heures par jour... Incroyable ! Je ne sais pas comment vous faites pour vous en tirer. »

Et les chœurs se déchaînèrent autour de la table : « C'est une mesure provisoire », « Vous croyez vraiment que ça va durer ? », « ... trop d'inégalités... », « ... bien sûr, les usines ont l'énergie

nécessaire... », « ... va bouleverser les horaires de travail », « ... celui qui est malade, par exemple, les vieux comme nous... », « ... pour les pauvres, ça n'a pas d'importance, non ? Du moment qu'ils peuvent s'ouvrir une boîte de haricots et leur bière... », « Ceux qui ont des gadgets électriques, vous vous rendez compte ?... », « ... c'est pour ça qu'il va être mis à la porte... », « Je fais tout en même temps. Je passe l'aspirateur, je fais ma lessive et... », « ... oui, entre 10 heures et midi... », « Le mois prochain, ce sera pire, avec le changement d'heure... », « L'Est Anglie est au même régime que les Midlands : midi, 2 heures, 8 heures, 10 heures »...

« Quand reviendra-t-elle au 6-8 ? demanda John. C'était bien pour les dîners, au moins.

— Pas avant novembre, dit Marjorie. Le mois du Couronnement.

— Ah ! oui, marmonna Greg. Valsez dans l'ombre et la pluie...

— Ils feront peut-être une exception, intervint Heather, piquée par le ton sarcastique de Markham.

— Et laquelle ?

— Ils ne couperont pas le courant afin que toute la population puisse suivre la cérémonie.

— Et Londres n'aura même pas besoin d'un supplément d'énergie, remarqua Marjorie. Si l'on y réfléchit bien, le Couronnement est parfaitement écologique !

— Et selon vous l'écologie est une vertu, n'est-ce pas ? dit Greg.

— Ma foi... » Elle hésita, essayant de deviner le sens de la remarque de Markham. « Je sais que le terme n'est peut-être pas très adéquat mais, pour le Couronnement, on utilise des carrosses traînés par des chevaux et l'abbaye est éclairée aux chandelles. Les pairs sont en robe d'hermine et il n'y a même pas besoin de chauffage.

— Oh ! oui, s'exclama Jan. Ils sont superbes ! Toutes ces couleurs !

— Les pairs ont le souci de l'intérêt public, dit James avec à-propos. Ils ont été efficaces en accélérant la législation.

— Oh ! oui, fit Greg en souriant. Ils feraient n'importe quoi pour les travailleurs... pour ne pas leur ressembler. »

Lorsque les rires s'apaisèrent, Heather ajouta : « C'est vrai, tout le monde préfère parler plutôt que travailler. Les pairs emplissent l'air de leurs discours, c'est tout.

— Et *vice versa*, d'après ce que j'ai pu entendre », surenchérit Greg.

Le visage de James se ferma. Marjorie se souvint brusquement qu'il disposait d'une certaine influence à la Chambre des Lords. Elle se leva aussitôt en murmurant quelques mots à propos du découpage des volailles. Comme elle s'éloignait, elle entendit Markham qui se lançait dans une description du point de vue américain sur l'opposition britannique et James parut se détendre quelque peu. En bout de table, on semblait porter intérêt aux flèches politiques de Greg. À l'opposé,

James commentait : « Cela semble bizarre de dire “le Roi” après avoir parlé de “la Reine” pendant toute une génération, non ?... »

Marjorie fit son entrée avec le poulet à la crème accompagné de riz pilaf et de légumes primeurs. À l’instant où elle souleva le couvercle, des murmures appréciateurs s’élevèrent avec la vapeur parfumée. Elle se mit à servir et la conversation s’en trouva séparée en deux foyers.

James et Greg poursuivirent sur les lois du travail tandis que tous les autres revenaient au Couronnement.

La reine Élisabeth avait abdicqué en faveur de son fils aîné le jour de Noël et le prince avait choisi d’être couronné pour son cinquantième anniversaire, en novembre.

John partit chercher de nouvelles bouteilles de vin. Un blanc maison, cette fois, un petit « sous-ternes ».

« Je pense que c’est un gaspillage *insensé* ! estimait Heather. Il y a des dépenses tellement plus urgentes que le Couronnement. Le cancer, par exemple. Les dernières statistiques sont effrayantes ! Une personne sur quatre, vous rendez-vous compte ? »

Elle s’interrompit brusquement.

Marjorie savait pour quelle raison elle s’était lancée sur ce sujet. Mais il lui parut stupide de ne pas le relever. Elle se pencha et demanda : « Comment va ta mère ? »

Heather répondit sans la moindre hésitation et Marjorie comprit qu’elle avait besoin de parler de la maladie de sa mère.

« Elle va bien, si l’on veut. Elle s’affaiblit, bien sûr, mais elle semble s’être résignée. Tu sais, elle avait terriblement peur qu’on ne la drogue, dans les dernières semaines.

— Et ils y ont renoncé ? demanda John.

— Oui, les médecins vont utiliser cette nouvelle technique d’anesthésie électronique...

— Ils interviennent directement sur les aires corticales, dit James. Ils bloquent la perception de la douleur. C’est bien moins dangereux que les anesthésiques chimiques.

— Et il n’y a pas d’accoutumance, je suppose ? » demanda Greg.

Heather eut l’air surprise. « Je n’avais pas pensé à ça. Peut-on vraiment être intoxiqué de cette façon ?

— Sans doute pas, s’ils se contentent de supprimer la douleur, dit Jan. Mais s’ils trouvaient le moyen de stimuler les centres du plaisir ?

— C’est déjà fait, murmura Greg.

— Vraiment ? » Marjorie semblait interloquée. « Ils le pratiquent déjà ?

— Ils n’osent pas, déclara James avec aplomb.

— Éh bien, en tout cas, poursuivit Heather, tout cela ne concerne plus vraiment maman. Les docteurs n’ont pas réussi à arrêter son cancer. »

Marjorie pressentit que l'on allait se porter sur les détails du pronostic et elle s'empressa de faire dévier la conversation.

Le téléphone sonna et, lorsque John décrocha, il entendit une voix lointaine : celle de Peterson.

« Je voulais vous appeler avant d'avoir remporté la partie, ce soir. Je suis à Londres. Le Conseil européen vient seulement de se séparer. Je crois que j'ai obtenu ce que vous vouliez, en grande partie du moins.

— Fantastique ! fit John. Beau travail.

— Je dis en grande partie parce que je ne suis pas certain que les Américains nous enverront tout ce qu'il nous faut. Ils prétendent qu'ils ont pensé à d'autres utilisations. En dehors des tachyons, je veux dire.

— Est-ce que je pourrais avoir une liste de leurs disponibilités ?

— J'y travaille. Bon, écoutez, il faut que je raccroche. Je voulais seulement vous mettre au courant.

— D'accord. Très bien. Et merci ! »

Cette nouvelle modifia le ton de la soirée. Heather et James, cependant, ignoraient tout des travaux de John et certaines explications furent nécessaires avant qu'ils puissent apprécier l'importance du coup de téléphone. Chacun à leur tour, Markham et Renfrew exposèrent l'idée de base de l'expérience, évitant soigneusement de se lancer dans les détails complexes tels que les transformations de Lorentz et la propagation des tachyons à rebrousse-temps. Pour se faire comprendre, il leur aurait fallu un tableau noir.

Marjorie surgit de la cuisine en s'essuyant les mains sur son tablier.

Dans la petite salle à manger, les voix des deux hommes résonnaient avec une force particulière. Tous les visages attentifs baignaient dans la clarté jaune d'or des chandelles. Les femmes furent les premières à réagir. Marjorie d'abord.

« C'est tellement bizarre de penser que les gens du passé sont réels », dit-elle d'un ton lointain.

Toutes les têtes se tournèrent vers elle tandis qu'elle poursuivait : « C'est-à-dire qu'il est difficile d'imaginer qu'ils sont des êtres vivants, que nous pouvons intervenir sur leur existence, en somme... »

Tous restèrent silencieux un long moment. Certains plissaient le front. La façon dont Marjorie avait exposé le fond du problème les laissait déconcertés. Durant la soirée, il avait été fréquemment question de modifier le futur. Mais imaginer un passé vivant, malléable...

Lorsque le silence prit fin, Marjorie regagna sa cuisine. Elle en revint pour présenter trois desserts différents. La pièce de résistance, un vacherin aux framboises, fut accueilli par des *ah !* admiratifs quand elle le posa sur la table, ainsi qu'elle l'avait espéré. Suivirent une mousse de fraise en ramequins et une charlotte aux cerises

somptueusement décorée.

« Marjorie, tu es vraiment extraordinaire ! » s'exclama James.

John savourait en silence les compliments adressés à son épouse. Jan elle-même se resservit deux fois, mais elle ne prit pas de la charlotte.

« À mon avis, remarqua Greg, sucre doit être le substitut anglais de stupre. »

Plus tard, ils se rassemblèrent autour de la cheminée pendant que John et Greg débarrassaient la table. En disposant les tasses à thé, Marjorie se sentit gagner par un soulagement délicieux. Avec la nuit, la pièce était devenue un peu plus fraîche. Elle alluma un petit réchaud à bougie pour réchauffer les tasses. La flamme crépita en projetant des lueurs orangées sur la moquette usée.

« Je sais que le café est supposé être néfaste, dit Marjorie, mais il faut bien admettre qu'il va parfaitement avec les liqueurs. Qui en veut ? Nous avons de la Drambuie, du Cointreau et du Grand Marnier. *Et ils ne sont pas faits maison.* »

Le dîner était terminé et elle éprouvait la satisfaction du devoir accompli. À la seconde même où elle versait le café dans les tasses, sa mission s'achevait. Au-dehors, le vent se levait. Elle avait ouvert les rideaux et apercevait les silhouettes mouvantes des pins dont les branches, par instants, venaient griffer les vitres. En cet instant, la salle à manger lui apparaissait comme une oasis de tranquillité.

Jan, comme si elle lisait dans ses pensées, récita doucement : « Il est 3 heures moins 10 au clocher ? Mais reste-t-il du miel pour le thé ? »

Tous, ils exagéraient, se dit-elle, et surtout la presse. L'Histoire n'était faite que d'une série de crises, si l'on y réfléchissait bien. Ils survivraient encore à celle-ci. Elle savait bien que John n'était pas de cette opinion mais, au fond, les choses n'avaient pas tellement changé.

CHAPITRE 6

25 septembre 1962

Avec une lenteur délibérée, Gordon Bernstein abaissa son crayon vers la table. Il le tint fermement entre le pouce et l'index et observa le tremblement de la pointe. Il laissa descendre encore sa main : à quelques millimètres de la surface de formica, la mine répercuta le rythme et se mit à émettre une série frénétique de *tac-tac*. Même en se concentrant, il ne parvint pas à l'arrêter. Il prêta l'oreille avec un peu plus d'attention et il lui sembla que la vibration s'amplifiait, qu'elle dominait le battement sourd des pompes de purge.

Brusquement, il laissa retomber sa main et la mine du crayon se cassa net, laissant un trou noir sur la table, avec quelques fragments de bois et de peinture jaune.

« Éh ! Euh... »

Il leva la tête. Albert Cooper était à côté de lui. Depuis combien de temps ?

« Euh... J'ai vérifié avec le docteur Grundkind », dit Cooper, en s'efforçant de ne pas poser les yeux sur le crayon brisé. « Tout leur montage est hors circuit.

— Vous avez fait la vérification vous-même ? » demanda Gordon. Sa voix était sourde, tendue.

« Ben, oui. Il faut dire qu'ils commencent à en avoir marre de me voir dans le coin, dit Cooper d'un air misérable. Cette fois, ils ont même débranché tous leurs éléments des prises principales. »

Gordon hocha la tête sans dire un mot.

« Je crois que ça suffit comme ça, ajouta Cooper.

— Que voulez-vous dire ?

— Écoutez, ça fait combien de temps que nous travaillons là-dessus ? Quatre jours ?

— Et alors ?

— Alors c'est l'impasse.

— Pourquoi ?

— Le groupe hypothermique de Grundkind était le dernier suspect de notre liste. Nous avons réussi à faire stopper tous les autres.

— Exact.

— Donc, ce bruit... Il ne vient pas d'eux.

— Hon, hon, fit Gordon.

— Et nous savons également qu'il ne vient pas de l'extérieur. »

Gordon montra le bloc-aimant. Tout le montage était à présent enfermé dans une véritable cage de métal. « S'il y avait des signaux parasites, dit-il, le grillage les arrêterait.

— Ouais... Donc, c'est que quelque chose cloche dans les composants.

— Non.

— Mais pourquoi non ? s'exclama Cooper. Bon Dieu ! Peut-être que Hewlett-Packard est en train de déconner. Qu'est-ce que nous en savons ?

— Nous avons vérifié nous-mêmes les montages.

— Mais il faut bien que ça vienne de là !

— *Non !* dit Gordon avec violence. Non, il y a autre chose. » Il s'empara d'une liasse de graphiques.

« J'ai pris ça sur deux heures. Jetez-y un coup d'œil. »

Cooper se pencha sur les diagrammes.

« Éh bien... On dirait qu'il y a du bruit, là... En fait, il y a quand même des pics réguliers.

— J'ai réglé la réception. Elle est plus nette.

— Et alors ? demanda Cooper d'un ton agacé. C'est toujours du bruit, non ?

— Ce n'est pas du bruit.

— Comment ? Mais bien sûr que si...

— Regardez les pics que j'ai soulignés. Qu'est-ce que vous dites des intervalles ? »

Cooper dispersa les feuillets sur la surface de formica. Après un instant, il déclara : « J'ai beau me crever les yeux... Tout ce que je vois, c'est que ces intervalles sont de deux types différents seulement. »

Gordon approuva d'un air enthousiaste.

« Exactement ! Je l'ai remarqué. Ce que nous avons là, c'est un bruit de fond — encore que je me demande d'où il peut provenir — avec quelque chose de régulier.

— Comment avez-vous pris ces relevés ?

— Je me suis servi du corrélateur asservi pour éliminer le vrai bruit de fond. Cette structure, ces intervalles... C'est probablement là depuis la première heure.

— Nous n'avons jamais vraiment regardé de près.

— Parce que, pour nous, ce n'était que des parasites. Pourquoi étudier des parasites ? C'est idiot. » Gordon secoua la tête avec un sourire amer.

Cooper avait le front plissé. « Je ne vois pas... Qu'est-ce que ces impulsions ont à voir avec la résonance nucléaire ?

— Je l'ignore... Rien, peut-être.

— Mais bon Dieu ! Ça, c'est l'expérience ! Je mesure les pics de résonance nucléaire quand nous touchons le spin du noyau. Et ces impulsions...

— Il ne s'agit pas de résonance ! Du moins, pas telle que je conçois une résonance simple. Quelque chose fait basculer ces spins, je suis d'accord, mais... attendez une seconde. »

Gordon se pencha de nouveau sur les graphiques. Machinalement, de la main gauche, il se mit à triturer un bouton de sa chemise fatiguée. « À mon avis, ce n'est pas un effet de fréquence.

— Mais ça, c'est ce que nous cherchions. L'intensité de réception du signal en fonction de la fréquence d'observation.

— Oui, ce qui sous-entend que tout est stable.

— C'est le cas.

— Qui peut le dire ? Supposons que le bruit arrive par rafales.

— Et pour quelle raison ?

— Et puis merde ! » Gordon abattit le poing sur la table et le crayon alla voler au loin. « Est-ce que vous ne voulez pas seulement *essayer* cette idée ? Tous les étudiants veulent-ils qu'on leur mâche tout ?

— D'accord, d'accord », marmonna Cooper d'un air sombre. Il était évident qu'il était bien trop fatigué pour réfléchir efficacement. Gordon était dans le même état.

Ils se cassaient la tête depuis des jours sur ce cauchemar, ils dormaient un minimum et ne sortaient que pour manger dans des fast-food gras. Il y avait des semaines que Gordon n'avait pas fait son jogging sur la plage. Quant à Penny... Grands dieux ! Il la voyait à peine. La nuit dernière, elle lui avait dit quelque chose de blessant juste avant qu'il ne s'endorme. Ça ne lui était revenu qu'en s'habillant, seul dans la chambre, ce matin même. Il devrait essayer d'arranger ça en rentrant. Si jamais il réussissait à rentrer, rectifia-t-il. Parce qu'il n'était pas question de laisser tomber ce puzzle jusqu'à ce qu'il...

« Éh ! Essayons ça ! » lança Cooper, l'arrachant à ses réflexions. « Supposons que ce que nous avons là soit une entrée à variation temporelle, comme vous l'avez dit, vous savez, il y a quelques jours. Quand nous avons commencé à rechercher des sources de bruit extérieures. Notre stylet se déplace sur le papier à vitesse constante, n'est-ce pas ? »

Gordon approuva et Cooper poursuivit : « Ces crêtes, ici, sont espacées d'un centimètre, et ces deux-là d'un demi-centimètre. Puis, nous avons un intervalle d'un centimètre à nouveau, trois pics d'un demi-centimètre et ainsi de suite. »

Gordon vit tout à coup où il voulait en venir mais il laissa Cooper achever : « Le signal nous arrive comme ça : *espacé dans le Temps*. Pas en fréquence mais en temps. »

Gordon hocha la tête. Oui, c'était évident, à présent qu'il regardait le tracé. « Quelque chose nous parvient par rafales au travers du spectre de la fréquence que nous étudions », dit-il. Il se mordit la lèvre : « Des rafales séparées par des intervalles longs, d'autres par des intervalles courts.

— C'est juste ! s'exclama Cooper avec enthousiasme. C'est ça !

— Longs, courts... Court, long, court, court... On dirait...

— Un code ! Merde ! » acheva Cooper.

Il passa la main sur ses lèvres d'un geste nerveux et se pencha à nouveau sur les graphiques.

« Est-ce que vous connaissez le morse ? demanda Gordon d'une voix tranquille. Moi pas.

— Ma foi, oui. En tout cas, j'en ai fait quand j'étais gosse.

— Bon, alors nous allons replacer ces graphiques dans l'ordre des relevés. »

Gordon se redressa avec une énergie nouvelle. Il alla ramasser son crayon et se mit à le tailler consciencieusement. Il tournait lentement la manivelle du taille-crayon mécanique qui grignotait le bois avec un bruit sonore.

Lorsque Isaac Lakin entra dans le labo de résonance nucléaire, même un visiteur étranger comprenait immédiatement que c'était sa propriété.

Bien sûr, la Fondation nationale pour la science payait l'essentiel, exception faite du matériel électronique qui provenait des surplus de guerre de la Marine et des énormes aimants de l'université de Californie qui étaient une concession. Mais, au sens pratique du terme, le labo appartenait bel et bien à Isaac Lakin.

En dix années de travaux, il s'était forgé une réputation au sein du MIT et ses recherches avaient été marquées par quelques réussites brillantes. Du MIT, il avait gagné les laboratoires Bell, grim pant ainsi une nouvelle marche vers le sommet. Quand l'université de Californie s'était lancée dans la création d'un nouveau campus autour de l'Institut océanographique de Scripps, Lakin avait été une de ses premières « recrues ». Il avait des contacts à Washington et amenait avec lui un beau paquet d'argent. De l'argent qui ne demandait qu'à être converti en locaux, en matériel et en créneaux pour de nouveaux chercheurs. Gordon avait été parmi les premiers à s'installer dans un de ces créneaux mais, depuis le premier jour, rien n'avait collé entre lui et Lakin. Lorsque Lakin visitait son labo, il trouvait toujours quelque chose qui n'allait pas. Il trébuchait sur les câblages, repérait les dewars mal fermés et repartait régulièrement de mauvaise humeur.

En entrant, cette fois, il eut un hochement de tête à l'adresse de Cooper, lança un bonjour à Gordon tout en explorant les lieux du regard. Gordon lui résuma rapidement leur système d'élimination du bruit. Lakin approuva avec un sourire furtif lorsque Cooper tenta de lui décrire toutes ces semaines passées à vérifier et contre-vérifier les montages. Lakin l'entraîna à sa suite. Il appuyait sur les contacts, ici et là, s'arrêtait pour examiner de plus près un circuit...

« Ces contacts sont inversés, remarqua-t-il en brandissant un câblage muni de pinces crocodiles.

— Nous n'utilisons plus cette unité », répondit Gordon d'un ton posé.

Lakin se pencha sur les montages de Cooper et émit une remarque suggérant une amélioration possible. Puis il reprit sa visite, suivi de Cooper. Pour ce dernier, décrire une expérience, c'était un peu comme démonter un fusil sur le terrain d'exercice. Chaque pièce devait être à sa place. Dans sa spécialité, il était plutôt bon, consciencieux, mais, selon Gordon, il lui manquait l'expérience pour saisir les problèmes à la gorge. Il ne savait pas aller à l'essentiel. Et c'était sans doute pour cette raison qu'il était encore étudiant alors que Lakin était professeur.

Lakin donna une pichenette à un interrupteur et son regard s'arrêta un instant sur la ligne dansante d'un oscilloscope.

« Quelque chose est désaligné », prononça-t-il.

Aussitôt, Cooper entra en action. En quelques secondes, il eut repéré le pépin et refait les réglages. Lakin approuva. Gordon eut un bizarre pincement au cœur. C'était comme si l'on venait de le mettre à l'épreuve, lui, et non Cooper.

« Bon, très bien, dit enfin Lakin. Quels sont les résultats ? »

C'était au tour de Gordon d'entrer en scène.

Il fit l'exposé de leurs concepts et décrivit ensuite les données qu'ils avaient obtenues en mettant l'accent sur le fait que Cooper, le premier, avait deviné que le bruit portait un message codé. Puis il tendit un relevé à Lakin en lui montrant les intervalles et les rapports de un à un demi qui apparaissaient entre eux, sans la moindre variante.

Lakin étudia en silence les graphiques. Les pics semblaient autant de tours stylisées émergeant d'un paysage urbain brumeux.

« Absurde, dit-il sans la moindre intonation.

— C'est aussi ce que j'ai pensé au début, fit Gordon. Mais nous avons décodé cela en considérant que les demi-centimètres étaient des points et les centimètres des traits, selon le code morse.

— Mais ça ne mène à rien. Il n'existe aucun effet physique qui puisse produire ce graphique. »

À présent, Lakin avait l'air exaspéré.

« Mais regardez ce que donne la traduction en morse », insista

Gordon en écrivant au tableau : ENZYME INHIBE B.

Lakin fronça les sourcils. « C'est la traduction d'un relevé ?

— Pas exactement. De trois, en fait.

— Découpés comment ?

— ENZYM sur le premier. E INH sur le second et IBE B sur le troisième.

— Donc vous n'avez pas un seul mot complet ?

— Mais ils se suivent vraiment. Ils ont été enregistrés à la suite les uns des autres, le temps de changer de feuille.

— Ce qui veut dire ?

— Oh... disons vingt secondes, pas plus.

— Ce qui est amplement suffisant pour que d'autres lettres vous aient échappé.

— Peut-être. Mais cette structure...

— Une structure ? Ce n'est qu'un casse-tête. »

Gordon s'assombrit. « Mais les chances d'obtenir un ensemble de mots cohérents dans ce bruit de fond...

— Et comment espacez-vous donc les mots ? demanda Lakin. Même en morse, il existe un intervalle pour indiquer la séparation entre les mots.

— Mais, docteur Lakin, c'est justement ce que nous avons découvert. Il existe deux centimètres d'espace entre chaque mot. Ce qui correspond à...

— Je vois. Très pratique. Et... y a-t-il d'autres... messages ?

— Quelques-uns, fit Gordon. Ils n'ont pas grand sens.

— Je m'en serais douté.

— Mais il y a des mots. CECI et SATURATION. À combien estimez-vous les chances d'obtenir un mot de dix lettres comme celui-là d'une feuille à l'autre avec des espaces de deux centimètres ?

— Hmmm », fit Lakin en haussant les épaules.

Gordon, en semblable circonstance, avait toujours le sentiment que le professeur s'exprimait dans sa langue maternelle, le hongrois, qu'il ne parvenait pas à traduire sa pensée en anglais.

« Je continue à trouver cela absurde, dit-il enfin. Il n'existe aucun effet de ce genre en physique. Une interférence extérieure, je veux bien. Mais ce message en morse à la James Bond, non, vraiment... »

Sur ce, il secoua la tête avec force, comme s'il voulait chasser tout souvenir de cette conversation et passa nerveusement la main dans ses cheveux. « J'estime que vous avez perdu votre temps.

— Je ne crois vraiment pas que...

— Je vous conseillerai de vous concentrer sur le vrai problème, Gordon. Trouvez la source de cette interférence. Je n'arrive pas à comprendre comment vous pouvez en être encore là. »

Il se détourna avec un bref signe de tête à l'adresse de Cooper et

disparut.

Une heure après le départ de Lakin, quand l'équipement fut éteint ou en veilleuse, tous les relevés rassemblés, les détails réglés et les registres mis à jour, Gordon souhaita une bonne nuit à Cooper et s'engagea dans le couloir de sortie. À sa grande surprise, il constata qu'il faisait sombre et que, dans le ciel, Vénus brillait déjà. Il était persuadé que l'après-midi s'achevait à peine. Mais toutes les parois de verre des bureaux étaient obscures. Tout le monde était parti, y compris Shelly, qu'il avait compté voir.

Ma foi, ce serait pour demain. Demain était un autre jour, se dit-il en pressant le pas, essayant de compenser le poids de son attaché-case qui lui cognait régulièrement le genou.

Les labos se trouvaient au sous-sol du nouveau bâtiment de physique. La sortie donnait sur un terrain plat, au pied des collines du littoral. Au bout du couloir, Gordon ne distinguait qu'un carré obscur : la nuit était bel et bien venue. Il eut l'impression que les murs du hall fondaient sur lui et il comprit qu'il était plus fatigué qu'il ne l'avait cru. Il relâchait sa forme et il avait certainement besoin d'exercice.

Penny apparut sur le seuil.

« Oh ! » fit-il en la fixant du regard, sans réaction.

Il se souvint de lui avoir vaguement promis, le matin même, de rentrer tôt pour qu'ils se fassent un bon petit dîner.

« Oh ! bon sang...

— Éh oui. Finalement, j'en ai eu assez d'attendre.

— Je suis désolé, je... » Il esquissa un geste maladroit. La vérité était qu'il avait complètement oublié, mais ce n'était certainement pas le moment de l'avouer.

« Chéri, tu en fais trop », dit-elle. Elle examinait son visage. Sa voix s'était radoucie.

« Oui, je sais... Je suis sincèrement désolé. Bon Dieu, je... »

Et il se dit : *Je ne peux même pas essayer de trouver une excuse.*

Il la regardait sans dire un mot, s'émerveillant de sa beauté, de sa sveltesse, de cette image féminine qui lui donnait le sentiment d'être constamment balourd et maladroit. Il fallait absolument qu'il lui explique ce qui se passait en lui, comment les problèmes qu'il affrontait avaient fini par prendre toute la place, par la repousser elle aussi. Cela semblait difficile à admettre mais c'était la réalité et il lui fallait trouver un moyen de le lui faire comprendre sans...

« Je me demande parfois comment je peux aimer un idiot comme toi », murmura Penny avec un sourire léger. Elle secouait doucement la tête.

« Je suis tellement... Écoute, tu veux que je te raconte l'empoignade que j'ai eue avec Lakin ?

— Mais oui. »

Elle lui prit son attaché-case et le précéda. Penny était en pleine forme et ce poids nouveau n'était rien pour elle. Gordon se surprit à observer sa démarche, le balancement de ses hanches qui se dessinaient sous sa jupe collante.

« Allez, viens, dit-elle. Il faut que tu manges. »

Tout en marchant, il commença son récit. Elle acquiesçait par instants. Ils passèrent près de la station d'azote liquide et gagnèrent le petit parking. L'éclairage de sécurité projetait les ombres immenses des rambardes, dessinant sur l'asphalte une trame étrangement distordue.

CHAPITRE 7

Penny mit le contact et la radio se fit brusquement entendre :

— *Pepsi Cola vous en donne plus ! Trente-cinq centilitres !*

Gordon la fit taire. Ils quittèrent le parking pour s'engager sur le boulevard. Les cheveux de Penny flottaient dans le vent frais du soir. Ils étaient brun clair à la racine, plus blonds vers les pointes, décolorés par le soleil et le chlore des piscines.

Le vent apportait le parfum de l'océan.

« Ta mère a appelé, dit Penny d'un ton prudent.

— Ah oui ? Tu lui as dit que je la rappellerais ? »

Gordon espérait en finir ainsi avec ce sujet.

« Elle va venir nous voir bientôt.

— Quoi ? Mais pourquoi, bon Dieu ?

— Elle dit que tu ne lui écris plus et, de toute façon, elle a envie de connaître la côte ouest. Elle songe même à s'installer ici. »

La voix de Penny demeurait calme, posée. Elle était toute à sa conduite, apparemment.

« Seigneur ! » fit Gordon.

Il avait tout à coup la vision de sa mère en ensemble noir, descendant Girard Avenue, faisant du lèche-vitrine, l'air d'une géante, aussi déplacée dans ce décor qu'une nonne dans une colonie de nudistes.

« Elle ne sait pas qui je suis.

— Comment ? »

Il venait d'imaginer sa mère fronçant les sourcils sur le passage des filles en mini.

« Elle m'a demandé si j'étais la femme de ménage.

— Oh...

— Tu ne lui as pas dit que nous vivons ensemble, n'est-ce pas ? »

Il hésita avant de répondre. « Je vais le faire. »

Penny eut un sourire sans joie. « Pourquoi ne lui as-tu pas déjà dit ? »

Il se tourna vers la glace, remarqua qu'il y avait laissé une trace de brillantine et porta son regard sur l'écrin de lumières de La Jolla. La Jolla, le joyau. Ils descendaient la route sinueuse du canyon dans l'odeur mentholée des eucalyptus.

Gordon essaya mentalement de se retrouver dans Manhattan et de considérer les problèmes sous cet angle, de deviner ce que sa mère

pourrait bien penser de tout ça. Mais c'était impossible.

« Est-ce parce que je ne suis pas juive ? demanda Penny.

— Bon Dieu, non !

— Mais si tu lui avais dit, elle aurait immédiatement appliqué ici, non ? »

Il acquiesça à regret : « Hon, hon...

— Et tu comptes la mettre au courant avant qu'elle arrive ?

— Écoute », dit-il avec une énergie soudaine en se tournant pour la regarder, « *je ne vais rien lui dire*. Je ne veux pas qu'elle se mêle de ma vie. De *notre* vie.

— Elle va poser des questions, Gordon.

— Tant mieux.

— Et tu ne lui répondras pas ?

— Mais elle ne va pas vivre chez nous. Elle n'a pas besoin de savoir que nous habitons ensemble. »

Penny écarquilla les yeux. « Ah ! je vois... Elle n'est pas encore arrivée et tu suggères que je pourrais peut-être cacher mes affaires qui traînent dans l'appartement ? Et ma crème de beauté et mes pilules contraceptives dans la pharmacie ? Enfin, juste quelques petites retouches, quoi... »

Il resta désemparé par son ton cinglant. Il n'avait pas exactement vu les choses comme ça, mais il y avait sans doute vaguement pensé. La vieille tactique : défends ce qui doit être défendu et cache le reste. Avec sa mère, ce petit jeu remontait à quand ? À la mort de son père ? Seigneur ! quand se déciderait-il à sortir de l'enfance ?

« Chérie, je suis vraiment désolé...

— Oh ! ne sois pas stupide ! Je plaisantais. »

Mais ils savaient l'un et l'autre que Penny n'avait pas voulu plaisanter. Ils se trouvaient maintenant dans cet espace qui existe entre le rêve et une réalité sur le point de se concrétiser. Si Penny n'avait rien dit, il en serait peut-être venu de lui-même à ces suggestions. Dans les moments les plus inattendus, elle paraissait avoir un don mystérieux pour surprendre son esprit au travail, avec ses outils grossiers, et sauter allègrement au point d'aboutissement exact de ses réflexions. À cause de cela, il l'aimait encore plus. C'était elle qui soulevait le rocher pour lui montrer les vilains vers qui se cachaient dessous. Ce qui lui rendait la tâche plus facile. Et il n'avait pas d'autre choix que de se montrer honnête.

« Bon Dieu, je t'aime », dit-il en souriant.

Elle répondit à son sourire avec une trace d'amertume. Ses yeux fixés sur la route brillaient dans les néons. « Voilà bien l'ennui du couple. On se met avec un homme et, bientôt, quand il dit qu'il vous aime, on doit comprendre qu'il vous dit merci. Merci, de rien.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Encore la bonne vieille sagesse

protestante ?

— Mais non, ce n'était qu'une remarque.

— Comment les filles de la côte ouest font-elles pour devenir intelligentes aussi vite ? » demanda-t-il. Il se pencha en avant, comme s'il interrogeait le paysage californien tout entier.

« Baiser tôt, ça aide beaucoup », fit Penny.

Là, elle touchait un autre point sensible. Elle avait été la première. Lorsqu'il le lui avait avoué, elle ne l'avait pas cru. Et quand elle avait parlé de donner des leçons à un professeur, il avait senti craquer son vernis côte est. Depuis il s'était dit qu'il ne gardait cette carapace d'intellectuel que pour ne pas s'écorcher aux incertitudes de l'existence et, surtout, aux épines de la sensualité.

Les villas de stuc du littoral défilaient de part et d'autre. Amèrement, il se fit la réflexion que reconnaître un défaut ne signifiait pas le corriger.

L'approche directe de Penny le mettait toujours mal à l'aise. C'était peut-être pour cette raison qu'il ne parvenait pas à la placer dans le même univers que sa mère, encore moins, à accepter l'idée de leur rencontre dans son appartement, avec la garde-robe de Penny dans la penderie.

Il se pencha brusquement pour éteindre la radio qui glapissait : *Big girls, don't cry !*

« Laisse, demanda Penny.

— Quoi ? Cette idiotie ?

— Ça meuble », dit-elle d'un ton appuyé.

Il s'exécuta avec une grimace.

« Éh ! fit-il par-dessus le refrain, on est bien le 25, non ? »

Penny hocha la tête.

« Il y a le match Liston-Patterson. Attends... »

Il tourna le bouton des stations et tomba sur un annonceur qui donnait les derniers pronostics.

« C'est ça. La télé ne le retransmet pas. Écoute : prends Pacific Beach. Je voudrais entendre. On va dîner dehors. »

Elle approuva en silence. Il se sentit soulagé, de façon étrange. Oui, cela faisait du bien de s'évader des problèmes pour s'intéresser à ces deux gars qui allaient se cogner dessus. Depuis l'âge de dix ans, il avait hérité l'habitude de son père et suivait régulièrement les matches de boxe.

Tous les deux, ils s'installaient dans les grands fauteuils du salon et ils écoutaient religieusement les voix surexcitées qui montaient du vieux Motorola de bois brun installé dans un coin de la pièce.

Son père, alors, roulait des yeux comme s'il voyait vraiment les coups et les feintes, à mille miles de là. Déjà, à cette époque, Papa était gros et, lorsqu'il lui arrivait inconsciemment de donner un coup

imaginaire au plus fort du match, Gordon pouvait voir tressauter la graisse sur ses biceps. Fasciné, il observait les bourrelets sous la chemise et guettait l'instant où le cigare de Papa perdrait sa cendre. Ce qui advenait toujours, infailliblement. Le petit tas gris sur la moquette attirait sa mère qui surgissait au beau milieu du match en caquetant des reproches pour revenir ensuite avec la pelle et la balayette. Papa faisait un clin d'œil au fils à chaque joli coup ou bien lorsque quelqu'un allait au tapis, et Gordon lui répondait par un sourire. Il s'en souvenait à présent : cela se répétait tous les étés. Il avait encore à l'esprit le bourdonnement de la circulation dans la Douzième Rue et la Deuxième Avenue. Lorsque le match se terminait, il y avait toujours des taches de transpiration sous les aisselles de son père. Après, ils buvaient des cocas. C'avait été une bonne période de son existence.

Ils entrèrent dans le *Limehouse* et Gordon désigna une table éloignée : « On dirait bien les Carroway, là-bas. Ça nous met à combien ?

— Sept sur douze », déclara Penny.

Les Carroway étaient des astronomes éminents. Ils étaient d'origine anglaise et le Département de physique les avait recrutés très récemment. Ils travaillaient à l'extrême pointe de la recherche, sur les récentes découvertes dans le domaine des sources quasi stellaires. Elizabeth était l'observatrice et passait pas mal de temps à Palomar à prendre des clichés de l'espace extra-galactique pour détecter d'autres astres rouges. Le décalage vers le rouge indiquait que les sources lumineuses étaient très éloignées de la Terre et, par conséquent, terriblement lumineuses. Bernard, qui était le théoricien du couple, estimait, au contraire, qu'il ne s'agissait nullement de galaxies. Il travaillait sur un modèle selon lequel les sources n'étaient que des fragments expulsés de la Voie lactée et qui s'en éloignaient à une vitesse très proche de celle de la lumière, ce qui expliquait le décalage vers le rouge.

De toute façon, ni l'un ni l'autre n'avait le temps de faire la cuisine et ils fréquentaient apparemment les mêmes restaurants B que Penny et Gordon. Gordon, le premier, avait découvert cette corrélation, et c'était Penny qui tenait désormais le compte des statistiques.

« On dirait que notre effet de résonance persiste », annonça Gordon à Bernard.

Ce qui provoqua le rire d'Elizabeth tandis qu'elle leur présentait le troisième convive, un personnage tout en muscles, qui parlait en vous regardant fixement, droit dans les yeux.

Bernard proposa à Penny et Gordon de se joindre à eux et la conversation dériva très vite vers l'astrophysique et la controverse à propos du décalage vers le rouge [2]. Tout en parlant, ils

commandèrent les plats les plus exotiques de la carte. Le *Limehouse* était un restaurant chinois de deuxième catégorie mais c'était le seul de la ville et tous les chercheurs étaient absolument persuadés qu'un chinois de deuxième catégorie était encore préférable à un américain de première classe. Paresseusement, Gordon se demanda si cela pouvait être considéré comme une résultante indirecte de l'internationalisation de la science. Avant de se rendre compte qu'il n'avait pas bien retenu le nom du troisième invité. C'était John Boyle, le célèbre astrophysicien qui avait derrière lui une véritable kyrielle de succès. C'étaient des surprises telles que celle-là qui faisaient de La Jolla ce qu'elle était : un lieu où l'on pouvait rencontrer toutes les célébrités de la science.

Penny fit quelques remarques spirituelles qui provoquèrent le rire de Boyle et son intérêt. Gordon en ressentit du plaisir : rencontrer des gens importants, *c'était certainement le genre* de chose qui pouvait impressionner sa mère. Pour cette raison, justement, il décida de ne pas lui en parler. Il prêtait attentivement l'oreille au ressac de la conversation, s'efforçant de déterminer quelle qualité particulière distinguait ces collègues entre tous les autres. Il y avait d'abord, très certainement, leur vivacité d'esprit, ainsi qu'un scepticisme nonchalant à l'égard de la politique et de la conduite du monde. Sinon, ils ressemblaient plus ou moins à n'importe qui. Il décida de s'aventurer sur un terrain différent.

« Qu'est-ce que vous pensez de la victoire de Sonny Liston ? » demanda-t-il.

Il ne rencontra que des regards vides.

« Il a descendu Patterson en deux minutes à peine, au premier round.

— Désolé, je ne m'intéresse pas à ce genre de truc, dit Boyle. Mais j'imagine que les spectateurs ont dû prendre ça plutôt mal s'ils avaient payé leurs places.

— Cent dollars le fauteuil de ring, dit Gordon.

— Ce qui fait presque un dollar la seconde », commenta Bernard en éclatant de rire.

Cela les conduisit à un rapport dollar-temps pour toutes les activités humaines. Boyle tenta de définir quelle était la plus coûteuse et Penny proposa le sexe : cinq minutes de plaisir et, si vous ne faisiez pas attention, un enfant qui coûtait une fortune.

Le regard pétillant, Boyle s'exclama : « Cinq minutes ? Voilà qui n'est pas très flatteur pour vous, Gordon. »

Au milieu des rires, personne ne remarqua la crispation des mâchoires de Gordon. Il était un peu choqué que Boyle suppose de prime abord qu'ils couchaient ensemble, Penny et lui, et qu'il se permette de plaisanter à ce propos. Oui, c'était même plutôt irritant.

Puis, la conversation se déplaça vers d'autres sujets, et la tension se relâcha.

Les premiers plats arrivèrent tandis que Penny lançait de nouveaux sujets tous plus spirituels les uns que les autres. Boyle, à l'évidence, était sous le charme. Gordon admirait en silence, s'émerveillant de voir Penny évoluer avec autant d'aisance en eau profonde. Lui, par contre, trouvait régulièrement quelque chose d'original à dire à l'instant où la conversation changeait de sujet.

Penny, peu à peu, prit conscience de cela et fit son possible pour lui tendre une perche, repartant sur tel ou tel sujet pour lequel il avait une réplique prête. Le *Limehouse* était saturé de senteurs exotiques et bourdonnant de conversations.

Lorsque Boyle se mit à compulsier un carnet qu'il venait de prendre dans sa veste, Gordon raconta l'histoire du physicien de Princeton qui était en train de prendre des notes à côté d'Einstein qui lui avait demandé pourquoi il faisait cela.

« Éh bien, quand il me vient une bonne idée, je tiens à ne pas l'oublier », avait dit le physicien. « Vous devriez essayer, c'est pratique. » Einstein, alors, avait hoché tristement la tête et répondu : « J'en doute. Je n'ai eu que deux ou trois bonnes idées dans toute ma vie. »

Dans les éclats de rire, Gordon sourit à Penny. Elle venait de le ramener dans le cercle.

Après le dîner, ils discutèrent d'un film possible. Penny voulait voir *L'Année dernière à Marienbad* alors que Boyle préférait *Lawrence d'Arabie*, prétextant qu'il n'allait au cinéma qu'une fois par an et qu'il était bien obligé de choisir le meilleur film.

Le vote fut en faveur de *Lawrence*, par quatre voix contre une.

Ils quittèrent le *Limehouse* et, dans l'ombre du parking, Gordon prit Penny dans ses bras. Il l'embrassa en songeant à son parfum dans le lit et le lui dit : « Je t'aime.

— À votre service », fit-elle en souriant.

Plus tard, quand ils furent étendus l'un près de l'autre, il lui vint à l'idée qu'il avait joué avec son image, que son corps s'était transformé dans la trame d'ombre et de lumière projetée par la fenêtre. Avec ses doigts, avec sa langue, il lui semblait qu'il était parvenu à la remodeler et qu'elle, à son tour, avait accompli la même chose à son égard. Il avait le sentiment nouveau de percevoir les choix et les hésitations de Penny en même temps que l'empreinte de ceux qu'elle avait aimés avant lui. Cette idée, de façon étrange, ne le troublait pas, bien qu'il se dît, quelque part au fond de lui, qu'il aurait dû ressentir quelque aigreur. Penny portait en elle l'échec d'autres hommes. Mais ils avaient disparu, à présent, et il restait seul, ce qui le satisfaisait pleinement.

Il prit conscience de son souffle court et se fit la promesse d'aller plus souvent à la plage, de courir un peu plus. Puis, il se pencha sur Penny. Dans la lumière grise et pâle qui filtrait dans la chambre, ses traits étaient détendus. Elle n'avait que quelques mèches humides collées sur les joues. Diplômée de littérature, se dit-il. Digne fille d'un père investisseur à Oakland, tour à tour pragmatique ou lyrique, située politiquement entre Kennedy et Goldwater, en qui elle voyait des vertus. Parfois cynique, puis timide, puis entreprenante, déconcertée par le manque d'expérience sexuelle de Gordon pour s'émouvoir ensuite de ses débordements frénétiques et se pencher sur lui avec une grâce fluide quand il s'effondrait, écarlate et haletant.

Quelque part dans le lointain, quelqu'un jouait une mélodie aiguë. Il reconnut *Lemon Tree*, de Peter, Paul et Mary.

« Tu sais que c'était bien ? Très bien ? chuchota Penny. Tu mérites onze sur dix. »

Il réfléchit un instant. « Non. C'est *nous* qui sommes bien. On ne peut distinguer le spectacle des acteurs.

— Bah, qu'est-ce que tu peux être analytique... » Il ne dit rien. Il savait que les filles de la côte est auraient posé plus de problème. Avec elles, par exemple, l'amour buccal aurait été une chose complexe, précédée de longues et difficiles négociations préliminaires, avec des faux départs et des mots inconvenants qui auraient pourtant bien dû faire l'affaire : « Et si nous... Éh bien... » Ou encore : Tu sais, si c'est toi qui le veux... » Et tout cela aurait abouti à un incident maladroit, une histoire de mauvaise position que l'on ne peut pas changer, que l'on *n'ose pas* changer par crainte de déranger le partenaire.

Avec les filles qu'il avait fréquentées, tout cela aurait pu se produire. Pas avec Penny.

Il la contempla encore un instant, avec une expression perplexe. C'était l'instant idéal pour se montrer poli ou évasif mais... non, mieux valait mettre les choses au point.

« Non, insista-t-il. Ce n'est pas moi, ce n'est pas toi. C'est nous. » En riant, elle lui donna un coup de poing.

CHAPITRE 8

14 octobre 1962

Gordon épluchait le courrier qu'il venait de trouver dans sa case : une publicité pour une nouvelle comédie musicale : *Arrêtez le monde, je veux descendre*, expédiée par sa mère. Il avait peu de chances d'être présent à la première à Broadway, à la rentrée. Il jeta le papier dans la corbeille. Une espèce d'organisation prétendant regrouper les « Citoyens Partisans d'une Littérature Décence » lui avait envoyé un luxueux opusculé qui stigmatisait les outrances des *Carpetbaggers* et du *Tropique du Capricorne* de Miller. Il parcourut les quelques extraits cités sans le moindre intérêt. Dans cette jungle de cuisses entrelacées comme des lianes, de floraisons d'orgasmes et de gymnastique de haute performance, il ne discernait rien qui pût corrompre le monde politique. Mais tel n'était pas l'opinion du général Edwin Walker. Et Barry Goldwater, que l'on présentait en médaillon comme un illustre savant, lançait un avertissement, dont le moindre mot était pesé, à propos de la désagrégation de l'esprit civique sous l'effet du vice privé. Tout cela étant lié, comme d'ordinaire, à la comparaison entre les États-Unis et le déclin de l'Empire romain.

Gordon jeta le tout à la corbeille en riant doucement. Ici, en Californie, c'était une autre civilisation, songea-t-il. Jamais le moindre comité de censure de la côte est n'aurait songé à demander le soutien des universitaires californiens. Leurs responsables savaient que c'était un appel sans espoir, un gaspillage pur et simple de courrier. Mais peut-être les idiots qui vivaient là-bas espéraient-ils que l'analogie avec l'Empire romain avait quelque chance de séduire les étudiants ?...

Gordon survola rapidement la *Physical Review* et nota au passage quelques articles à lire plus tard. Celui de Claudia Zinnes, par exemple, qui contenait quelques éléments intéressants sur les résonances des particules.

Gordon soupira. Cela ne faisait que confirmer la réputation de la chère vieille unité de Columbia. Peut-être aurait-il mieux fait, après tout, de rester là-bas après son doctorat plutôt que de sauter sur le

premier poste d'assistantat en vue...

Toutes les ambitions, toutes les énergies se concentraient sur La Jolla. C'était une université en quête de gloire, de « distinction ». L'un des magazines locaux publiait une rubrique régulière intitulée : *Une université sur le chemin de la célébrité*, remplie d'échos fracassants, de photos de profs penchés sur des instruments compliqués, ruminant des équations. La Californie appartient aux stars. La Californie fonce de l'avant, la Californie change les dollars en cerveaux. Comme premier Chancelier du campus, ils avaient réussi à avoir Herb York, ex-sous-secrétaire d'État au Département de la Défense. Et puis, il y avait eu Harold Urey, les Mayers, et Keith Brueckner en théorie nucléaire. Le petit ruisseau de talents était devenu peu à peu une rivière. Et dans ces eaux, un prof assistant jouissait à peu près de la même sécurité d'emploi qu'un vif au bout d'une ligne de pêche.

Gordon enfila la suite de couloirs du troisième étage en déchiffrant les noms sur chaque porte. Rosenbluth, le théoricien en plasma que certains considéraient comme le meilleur au monde. Matthias, un artiste dans le domaine des basses températures, l'homme qui détenait le record de la superconductibilité à la plus haute température. Kroll, Suhl, Piccioni et Feher. Chacun de ces noms correspondait à une intuition brillante, un calcul superbe, une expérience remarquable. Et là-bas, à l'extrémité de ce couloir semblable aux autres avec son dallage brillant sous les tubes fluorescents : LAKIN.

« Ah ! vous avez reçu ma note, dit-il dès que Gordon entra après avoir frappé. Il faut que nous prenions certaines décisions.

— Ah ? Pourquoi ? »

Gordon s'était assis près de la fenêtre, en face du bureau de Lakin. Au-dehors, les bulldozers arrachaient les premiers eucalyptus pour préparer le chantier du nouveau bâtiment de chimie.

« Le terme de la subvention de la F.N.S. approche », dit Lakin sur un ton lourd de sens.

Gordon nota qu'il n'avait pas dit « notre » subvention. Pourtant, Shelly et Gordon, en tant que chercheurs, dépendaient de cette subvention au même titre que Lakin. Mais Lakin signait les chèques. C'était lui le C.C., comme l'appelaient les secrétaires : le Chercheur en Chef. Toute la différence était là.

« Mais la proposition de renouvellement ne doit pas être faite avant Noël ! s'étonna Gordon. Faut-il vraiment leur écrire dès maintenant ?

— Écrire n'est pas le problème. Ce qui me préoccupe, c'est à *quel propos* nous allons bien pouvoir leur écrire ?...

— Vos expériences sur la localisation des spins... »

Lakin secoua la tête d'un air sombre.

« Elles en sont encore au stade exploratoire. Impossible de les mettre en avant.

— Et les résultats de Shelly...

— Je suis d'accord : ils sont plutôt prometteurs. Du bon boulot. Mais ils restent très conventionnels. Ce ne sont que des projections linéaires de ses précédents travaux, non ?

— Ce qui ne laisse que moi.

— Oui. Vous seul. »

Le bureau de Lakin était impeccable, ses crayons bien alignés, les dossiers bien entassés à la périphérie. Il croisa lentement les mains.

« Mais rien n'est encore vraiment clair, dit Gordon.

— Je vous ai confié ce problème de résonance ainsi qu'un excellent étudiant, Cooper, afin d'accélérer les choses. Actuellement, je devrais disposer d'un large éventail de données.

— Mais vous savez les ennuis que nous avons avec ce bruit...

— Gordon, je ne vous ai pas confié ce problème par hasard », dit Lakin avec un sourire furtif. Et son front se plissa tout entier en une expression de sympathie soucieuse. « J'estimais que cela pouvait donner une bonne impulsion à votre carrière. Bon, je veux bien admettre que ce n'est pas exactement le genre de système auquel vous êtes accoutumé. Votre thèse était plus directe. Mais un résultat positif pourrait être publié dans la *Physical Review Letters*, ce qui nous serait utile pour le renouvellement de la subvention. Autant qu'à vous pour votre promotion... »

Le regard de Gordon dériva jusqu'aux grosses machines qui dévoraient le paysage en grommelant mécaniquement, puis il revint sur Lakin. La *Physical Review Letters* était devenue l'organe de prestige du monde de la physique. Les progrès les plus marquants y étaient rapportés en quelques semaines, ce qui valait mieux que l'attente interminable d'un écho dans la *Physical Review* ou, pis, quelque autre concurrent qui laissait traîner l'actualité sur des mois et des mois. L'afflux d'informations obligeait le chercheur à rétrécir son champ de lecture à quelques revues. Ce qui équivalait à tenter de se désaltérer à une lance d'incendie. Pour gagner du temps, on finissait par s'en remettre aux résumés de la *Physical Review Letters* tout en se promettant bien de lire les autres quand on disposerait d'un peu de temps.

« Je suis tout à fait d'accord, dit enfin Gordon, mais je n'ai pas le moindre résultat digne d'être publié.

— Mais si, voyons ! Cet effet de bruit... Très intéressant ! »

Gordon se renfrogna. « Il y a quelques jours à peine, vous disiez que ce n'était qu'une erreur technique.

— Bon, admettons que j'étais de mauvaise humeur ce jour-là. Je ne mesurais pas réellement vos difficultés. » Nerveusement, Lakin passa la main dans ses cheveux clairsemés, révélant une peau blanche qui contrastait violemment avec son teint hâlé. « Ce bruit que vous avez

découvert, Gordon, n'est pas une simple altération. En y réfléchissant, je pense qu'il peut s'agir là d'un nouvel effet physique. »

Gordon le fixa, incrédule. « Quel genre d'effet ? demanda-t-il lentement.

— Je l'ignore encore. Il est certain que quelque chose perturbe la résonance initiale. Je suggère que nous appelions cela une “résonance spontanée”, rien que pour avoir un nom de travail. » Il sourit. « Ultérieurement, si cela prend l'importance que je soupçonne, nous pourrions lui donner votre nom, Gordon... Qui sait ?

— Mais, Isaac, nous ne le comprenons même pas ! Comment pourrions-nous lui donner un nom ? “Résonance spontanée”, cela implique que quelque chose, à l'intérieur du cristal, provoque la variation du spin magnétique !

— Oui, exactement.

— Mais nous ne savons même pas ce qui se produit !

— C'est le seul mécanisme envisageable, dit froidement Lakin.

— Peut-être...

— Vous n'êtes pas encore certain de votre histoire de signal, n'est-ce pas ? demanda Lakin, sarcastique.

— Nous sommes dessus. Cooper fait de nouveaux relevés.

— Absurde. Vous gaspillez son temps de travail.

— Ce n'est pas mon opinion.

— Je crains que votre “opinion” ne soit pas le seul facteur en cause. » Le regard de Lakin était devenu glacé.

« Ce qui signifie ?

— Que vous manquez d'expérience dans ce domaine. Un délai nous a été imparti. Le renouvellement de la subvention de la F.N.S. est plus important que vos objections, Gordon. Je ne voudrais pas m'exprimer aussi brutalement, mais...

— Oui, oui : votre unique souci est l'intérêt immédiat du groupe.

— Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que l'on achève mes phrases pour moi. »

Gordon cilla, puis détourna le regard vers la fenêtre en marmonnant : « Excusez-moi. »

Dans le silence qui suivit, le grondement des bulldozers s'imposa dans la pièce, et Gordon ne parvint plus à se concentrer. Ses yeux se posèrent sur une rangée de Jacarandas. Là-bas, une mâchoire mécanique venait de se refermer sur une vieille palissade. L'image évoquait un corral de ranch, un témoignage de l'Ouest qui s'effaçait dans le temps. À vrai dire, cette palissade était plus probablement l'ultime vestige des terrains de la Marine dont l'université avait fait l'acquisition. Camp Matthews, où l'on avait préparé les soldats pour la guerre de Corée. Un centre d'entraînement en remplaçant un autre, en somme. Et Gordon se surprit à se demander en vue de quel combat on

le formait. Celui de la science ou celui de l'argent ?

« Gordon, reprit Lakin en un murmure apaisant, je ne crois pas que vous appréciez pleinement la signification de ce “bruit” qui est votre problème. Vous ne devez pas perdre de vue que vous n’avez pas besoin de tout comprendre à propos d’un effet nouveau pour le découvrir. Goodyear a découvert par accident le caoutchouc dur en laissant tomber quelques gouttes de latex indien dans du soufre posé sur un réchaud. Et Roentgen est tombé sur les rayons x alors qu’il travaillait sur des décharges électriques en milieu gazeux. »

Gordon eut une grimace. « Ça ne veut pas dire pour autant que tout ce que nous ne comprenons pas est important.

— Certes non, mais, dans le cas présent, fiez-vous à mon jugement. C’est exactement le genre d’énigme qui va provoquer l’intérêt de la *Physical Review Letters*. Et cela nous donnera une bonne image aux yeux de la F.N.S. »

Gordon secoua la tête. « Je crois que c’est un signal.

— Écoutez, Gordon, cette année nous devons revoir votre position. Vous pourriez être nommé à un échelon supérieur d’assistanat. Et il se pourrait même que nous envisagions de vous titulariser.

— Vraiment ? » Lakin ne disait pas, bien sûr, qu’il pouvait tout aussi bien bénéficier de ce que les bureaucrates appelaient une « nomination définitive ».

« Un bon papier dans la *Physical* a du poids.

— Hon, hon, fit Gordon.

— Si votre expérience continue de déboucher sur du vide, je crains de ne pouvoir, à mon grand regret, présenter des arguments en votre faveur. »

Le regard de Gordon se fixa sur Lakin. Il savait qu’il n’y avait rien à ajouter. Le trait était tiré. Lakin s’était renfoncé dans son fauteuil de directeur, bouillonnant d’énergie contenue, observant l’effet de ses paroles. Sous sa chemise de banlon, le torse était celui d’un athlète. Et les mollets saillaient sous son pantalon de jersey. Il s’était totalement adapté à la Californie, à son soleil, et il avait amélioré son revers. Ce qui représentait un bon bout de chemin depuis les labos sombres et étriés du MIT [3]. Lakin se plaisait à La Jolla et, ce qui lui plaisait encore plus, c’était l’existence fastueuse dans une villa de millionnaire. Pour conserver son poste, il devait être prêt à tout. Il n’avait pas l’intention de bouger.

« Je vais réfléchir », dit enfin Gordon, d’une voix terne. À côté de Lakin, il se sentait maladroit, trop pâle, trop gros.

« Je vais continuer à relever des données », ajouta-t-il.

En revenant de Lindbergh Field avec sa mère, Gordon réussit à maintenir la conversation sur un terrain neutre. Sa mère caquettait à propos de voisins de la Douzième Rue dont il avait complètement

oublié le nom, d'in vraisemblables intrigues de famille, de mariages, de naissances et de morts. Sans doute estimait-elle qu'il pouvait mesurer l'importance d'un événement comme l'achat d'une propriété à Miami pour les Goldberg (enfin !) et comprendre pourquoi leur fils, Jeremy, oui, Jeremy, avait préféré l'université de New York à Yeshiva.

Tout cela faisait partie de l'immense feuilleton quotidien de l'existence, dont chaque épisode avait un sens. Il y avait ceux qui devaient être punis, d'autres qui recevraient, après bien des tourments, la récompense ultime. Pour sa mère apparemment, il représentait une récompense, tout au moins dans cette vie. Dans les dernières lueurs du crépuscule, il descendait la Route n°1 vers La Jolla et sa mère gloussait devant chaque découverte merveilleuse. Les palmiers qui poussaient en toute liberté au bord de la route. Le sable blanc immaculé de Mission Bay. Pas la moindre âme en vue, pas la moindre saleté. L'on n'était pas à Coney Island, ici. Finis les trottoirs bourrés de monde, la cohue, le vacarme. Oubliée la perspective grisaille sur les faubourgs du New Jersey. Bonjour la vue infinie et bleue sur le Pacifique depuis le mont Soledad. Oui, tout impressionnait sa mère et tout lui rappelait ce que les gens disaient d'Israël. Le père de Gordon avait été un sioniste fervent, qui avait toujours donné pour la cause. Gordon était convaincu que sa mère avait suivi son exemple, bien qu'elle ne lui eût jamais demandé de l'imiter. Sans doute considérait-elle qu'il avait besoin de tout son *gelt* pour soutenir son image de marque. Ce qui était vrai, d'ailleurs. La Jolla était un endroit coûteux. À part cela, Gordon doutait d'être capable de soutenir les causes juives traditionnelles, à présent. En quittant New York, il lui semblait qu'il avait rompu le lien avec tous ces trucs sur les interdits alimentaires et les enseignements du Talmud. Penny lui avait déclaré un jour qu'il n'avait pas l'air très juif à ses yeux, mais il savait bien qu'elle n'avait parlé que par ignorance. C'était une WASP [4], une protestante qui n'avait pas appris à reconnaître les petits indices révélateurs. Mais la plupart des gens, en Californie, se montraient tout aussi indifférents, ce qui lui convenait parfaitement. Il n'avait jamais apprécié que des étrangers fassent des suppositions à son égard avant même de lui serrer la main. En venant à La Jolla, il avait voulu, entre autres, se libérer de l'atmosphère claustrophobe du monde juif de New York.

Ils approchaient de la maison et venaient de tourner dans Nautilus Street lorsque sa mère demanda, d'un ton un peu trop désinvolte : « Cette Penny... Tu devrais me parler d'elle avant que nous nous rencontrions, Gordon.

— Que veux-tu que je te dise ? C'est une Californienne.

— Ce qui signifie ?

— Qu'elle joue au tennis, qu'elle fait des balades dans la montagne,

qu'elle est allée cinq fois au Mexique mais jamais plus loin à l'est que Las Vegas. Elle fait aussi du surf. Elle aimerait que je m'y mette, mais il faut que je retrouve la forme, avant. J'ai repris mes exercices Canadian Air Force.

— Tout ça me semble plutôt bien », fit sa mère avec réticence.

Gordon la conduisit d'abord au *Surfside Motel*, à deux blocs de chez lui, puis ils mirent le cap sur la maison.

L'appartement était rempli du parfum d'un plat cubain que Penny avait appris à faire quand elle partageait un studio avec une fille latino-américaine. Elle surgit de la cuisine en dénouant son tablier. Jamais auparavant Gordon ne l'avait vue aussi maîtresse de maison. Penny n'avait pas tenu compte de ses objections : elle avait décidé de jouer la comédie. La mère de Gordon se montra souriante et chaleureuse. Elle se précipita dans la cuisine pour s'occuper de la salade. Elle flaira le ragoût cubain tout en bousculant les casseroles. Gordon se lança dans le rite du vin. Il n'était encore qu'un néophyte. Jusqu'à son arrivée en Californie, il n'avait guère connu que le Concord. À présent, il avait une petite cave de vins de chez Krug ou Martini et commençait à comprendre un peu le jargon à propos de « nez » ou de « corps » tout en n'étant jamais vraiment certain du sens de ces termes.

Sa mère, de retour de la cuisine, mettait la table tambour battant. Ensuite, elle demanda le chemin de la salle de bains et Gordon revint à son tire-bouchon. Penny surprit son regard et lui sourit. Il lui répondit. Vive l'indépendance Enoïd ! songea-t-il [5].

Lorsque sa mère réapparut, elle lui parut plus calme. Gordon jugea pourtant qu'elle ne s'était jamais autant dandinée. Son éternelle robe noire se plissait en cadence. Son regard était absent. Ils passèrent à table. Le dernier bulletin d'informations ne fut pas aussi copieux qu'il l'avait craint. Le cousin Irv se lançait dans la mercerie, quelque part dans le Massachusetts ; l'oncle Herb, comme d'habitude, faisait des affaires d'or, et la sœur de Gordon — là, sa mère fit une pause, comme si elle se souvenait trop tard que c'était là un sujet qu'il valait mieux ne pas aborder — la sœur de Gordon traînait toujours avec une bande de cinglés du Village [6].

Cela fit sourire Gordon. Sa sœur avait deux ans de plus que lui, trois fois plus d'audace et elle se débrouillait très bien seule. Il évoqua son talent et les difficultés que rencontraient les artistes pour s'imposer. Sa mère, alors, se tourna vers Penny :

« Je suppose que vous aussi vous vous intéressez à l'art ?

— Je me passionne pour la littérature européenne.

— Que pensez-vous du dernier roman de M. Roth ?

— Oh... je crois que je ne l'ai pas encore terminé », dit Penny, qui cherchait de manière éhontée à gagner du temps.

« Vous devriez. Cela vous aiderait tellement à mieux comprendre Gordon.

— Comment ça ? intervint Gordon. Que veux-tu dire ? »

Le ton de M^{me} Bernstein devint affectueux : « Éh bien, mon petit... je pense que cela pourrait donner à Penny quelque idée de... Après tout, et je pense que vous serez d'accord avec moi, Penny, après tout, M. Roth est un écrivain très important. »

Gordon sourit tout en se demandant s'il pouvait se permettre d'éclater de rire à cet instant précis. Mais Penny le sauva *in extremis* en murmurant :

« Si l'on considère que Faulkner est mort en juillet et Hemingway l'année dernière, on peut dire, évidemment, que Philip Roth se classe parmi les cent meilleurs romanciers américains, mais...

— Oh ! mais ils écrivaient à propos du *passé*, Penny », déclara M^{me} Bernstein d'un ton roide. « Sa dernière œuvre, *Letting go*, est empreinte de... »

À ce point de la conversation, Gordon se carra dans son siège et laissa flotter ses pensées. Sa mère venait de repartir sur sa théorie de la prééminence dans la littérature juive et Penny se défendait comme il l'avait prévu. Les théories, chez sa mère, étaient vite bousculées par les faits réels. Elle avait trouvé en Penny une adversaire entêtée qui n'était pas près de capituler pour avoir la paix. Il sentait déjà les ondes de tension qui s'établissaient entre elles, mais il ne pouvait intervenir. Il ne s'agissait plus d'un simple affrontement littéraire : l'enjeu était la *shiksa* contre l'amour maternel. Il vit se raidir le visage de sa mère. Ses pattes d'oie étaient plus marquées. En fait, elle les devait à son léger strabisme. Il savait qu'il pouvait se mêler à la discussion mais il prévoyait trop bien la suite implacable : sa voix, sans qu'il le veuille, se ferait de plus en plus aiguë, jusqu'à ce qu'il s'exprime comme un adolescent à peine sorti de la Bar-Mitzvah. C'était chaque fois comme ça, avec sa mère. Elle déclenchait en lui une réponse automatique, un réflexe induit. Éh bien, non, ce soir, il ne se jetterait pas dans le piège.

Le ton se faisait plus vif. Penny citait des titres, des auteurs que la mère de Gordon accueillait avec la moue, persuadée que quelques cours du soir l'autorisaient à avoir une opinion bien établie. Gordon acheva tranquillement son repas, savourant le vin, les yeux au plafond. Finalement, il se décida à intervenir : « Maman, il doit se faire tard pour toi, avec le décalage horaire, tout ça... »

M^{me} Bernstein s'interrompit au milieu d'une phrase et adressa à son fils un regard vide, comme s'il venait de l'arracher à un état de transe.

« Nous discutons tranquillement, chéri. Inutile de t'énerver. » Elle lui sourit.

Penny l'imita douloureusement.

M^{me} Bernstein tapota son chignon, un édifice en forme de ruche qui

résistait à tout. Penny se leva et commença à débarrasser le couvert. Les assiettes tintèrent bruyamment dans le silence pesant.

« Allez, viens, maman. Il vaut mieux rentrer.

— La table, fit-elle en commençant à rassembler couteaux et fourchettes.

— Laisse faire Penny.

— Bien, dans ce cas... »

Elle se redressa, épousseta machinalement sa robe noire et prit son sac. Elle précéda Gordon et descendit l'escalier du perron en accélérant, comme si elle fuyait une bataille à l'issue douteuse. En silence, leurs pas crissant sur le gravier, ils prirent une allée, un raccourci que Gordon avait découvert. À moins d'un bloc de là, les vagues du Pacifique murmuraient sur le rivage. De minces écharpes de brume dérivaienent entre les lampadaires.

« Ma foi, elle est... différente, n'est-ce pas ? dit M^{me} Bernstein.

— En quoi ?

— Éh bien...

— Non, en quoi vraiment ? »

Mais il connaissait déjà la réponse.

« Vous êtes... »

Elle hésita et préféra s'exprimer par signe : elle croisa le majeur et l'index.

« Vous êtes comme ça, non ?

— C'est ça la différence ?

— Chez nous, oui.

— J'ai grandi.

— Mais tu aurais pu me le dire. Prévenir ta mère.

— Je préférerais que vous vous rencontriez d'abord.

— Toi, un savant... »

Elle soupira.

Elle marchait à grandes enjambées, projetant devant elle une ombre immense.

Gordon espérait qu'elle s'était résignée. Mais non :

« Tu ne connais aucune jeune fille juive en Californie ?

— Oh ! je t'en prie, maman !

— Je ne te demande pas de prendre des leçons de rumba ou autre... » Elle hésita. « Ceci est toute ta vie. »

Il haussa les épaules. « C'est la première fois. Je vais apprendre.

— Apprendre quoi ? À être un *type super* ?

— Tu ne trouves pas que c'est un peu gros d'être hostile à toutes les filles que je peux fréquenter ? Pas besoin d'une analyse pour comprendre ça.

— Ton oncle Herb dirait que...

— J'emmerde l'oncle Herb et sa philosophie de fumiste !

— Tu n'as pas honte de parler comme ça ? Si je lui disais que tu viens de...

— Dis-lui seulement que j'ai de l'argent à la banque, il comprendra.

— Ta sœur, elle au moins, ne s'est pas éloignée de la maison.

— Sur le plan géographique uniquement.

— Tu n'en sais rien.

— Je sais qu'elle barbouille de l'huile sur de la toile pour guérir sa psychose. Sa psy-cho-se.

— Ne dis pas cela.

— C'est la vérité, pourtant.

— Tu vis avec cette fille, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. J'ai besoin de pratique.

— Depuis la mort de ton père...

— Ne commence pas avec ça. » Il eut un geste tranchant de la main. « Écoute, tu as vu ce qu'il en est. C'est comme ça et ça restera comme ça.

— Pour l'amour de ton père, dieu bénisse son âme...

— Tu ne... » Il était sur le point de dire : « Tu ne vas pas me casser les pieds avec un fantôme ! » mais il acheva : « Tu ne peux pas comprendre.

— Une maman ne peut pas comprendre ?

— Quelquefois.

— Je te le dis, je te le demande : ne brise pas le cœur de ta pauvre mère.

— Je ferai ce que je veux. Elle me plaît.

— Elle est... Rends-toi compte, une fille qui vit comme ça, sans être mariée...

— Je ne suis pas encore certain de ce que je veux.

— Et elle ? Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Écoute, nous trouverons tout seuls. Sois raisonnable.

— C'est à moi que tu demandes d'être raisonnable ? Tu voudrais que je me taise ? Que je me laisse mourir sans rien dire ? Mais je ne resterai pas là à vous regarder roucouler.

— Alors ne reste pas là. Il faut que tu apprennes à me connaître, maman.

— Ton père... » commença-t-elle. Mais elle s'interrompit. Dans la froide lumière, elle se redressa, le visage rigide. « Quitte-la.

— Non.

— Raccompagne-moi. »

Quand il revint, Penny lisait *Time* en suçant des cachous. Elle lui fit un sourire las, amer.

« Comment ça s'est passé ?

— Tu ne seras pas élue Miss Israël.

— Je ne crois pas que je me serais présentée. Seigneur ! J'aime bien

la caricature mais...

— Oui, toutes ces stupidités sur Roth.

— Ce n'était pas vraiment le sujet de la conversation.

— Oui, je sais. »

Le lendemain matin, sa mère appela du motel. Elle avait l'intention de faire un tour en ville, de visiter quelques jolis coins. Elle ne voulait pas lui faire perdre son temps et elle se débrouillerait très bien toute seule, ajouta-t-elle. Gordon fut d'accord : il avait un programme chargé aujourd'hui. Un cours, une conférence suivie d'un déjeuner avec le conférencier, deux réunions du comité dans l'après-midi, et ensuite une entrevue avec Cooper.

Il rentra un peu plus tard que d'habitude. Il téléphona sans succès au motel. Lorsque Penny arriva, ils dînèrent rapidement. Penny devait piocher dans quelques bouquins pour son cours. À 9 heures, quand ils eurent desservi, Gordon se plongea dans le classement de ses notes pour les prochains cours. Il avait un certain retard et il était déjà 11 heures quand il se souvint de sa mère. Il rappela le motel. On lui déclara qu'elle avait demandé à ne pas être dérangée. Il songea un instant à faire un saut jusqu'à sa chambre, puis y renonça. Il était fatigué et se promit de la rappeler à la première heure le lendemain matin.

Il se réveilla tard. Tout en absorbant un bol de céréales, il parcourut les notes qu'il avait prises dans *Classical Mechanics*. Il refermait sa mallette quand la mémoire lui revint. Il appela le motel. Sa mère était déjà sortie.

Au milieu de l'après-midi, sa conscience se mit à le démanger. Il rentra chez lui dès qu'il le put, puis se rendit au motel. Il frappa à la porte de la chambre sans obtenir de réponse. À la réception, l'employé lui tendit une enveloppe qu'il venait de prendre dans la case du courrier.

« Docteur Bernstein ? Elle a laissé ceci pour vous, monsieur. Elle a réglé sa note. »

L'esprit engourdi, Gordon prit connaissance de la lettre. Elle était longue et reprenait les thèmes de leur discussion du soir avec plus de détails. Elle ne comprenait pas comment un fils, autrefois si dévoué, pouvait faire autant de peine à sa mère. Elle était blessée. Ce qu'il avait fait n'était pas bien, pas moral. S'éprendre d'une fille aussi différente. Vivre avec elle... Quelle terrible faute. Tout cela pour une créature qui n'était qu'une *shtunk* ! Sa mère était désespérée, elle pleurait pour lui. Mais elle le connaissait bien. Il ne changeait pas aussi facilement d'idée. Alors, elle préférait le laisser seul. Il retrouverait la raison. Qu'il ne se fasse surtout pas de souci pour elle. Elle allait à Los Angeles rendre visite à sa cousine Hazel. Hazel avait trois gentils enfants et elle ne l'avait pas revue depuis sept ans. Après,

elle rentrerait à New York. Peut-être reviendrait-elle dans quelques mois. Mais elle préférait que Gordon vienne la voir avant. Qu'il revoie un peu ses amis de Columbia. Qu'il vienne dire bonjour aux voisins qui seraient tellement contents de le revoir car il était la célébrité du quartier. Elle allait lui écrire et se contenter d'espérer. Une mère espère toujours.

Gordon glissa la lettre dans sa poche et rentra. Il la fit lire à Penny, ils en discutèrent un moment, puis il décida de ranger tout cela au fond de son esprit, de s'en expliquer plus tard avec sa mère. Ces choses, avec le temps, s'arrangeaient d'elles-mêmes.

CHAPITRE 9

1998

« Mais bon sang, qu'est-ce qu'il fait ? » lança Renfrew. Il arpentait nerveusement son bureau. Cinq pas dans un sens, cinq dans l'autre.

Gregory Markham était assis et l'observait calmement. Ce matin, il avait médité pendant une heure et demie et il se sentait détendu, concentré. Par-delà Renfrew, son regard se porta vers les immenses fenêtres qui donnaient l'ultime touche du luxe à l'université. Audehors, les grandes étendues de pelouse étaient d'un vert incroyable dans la lumière de l'été. Les cyclistes défilaient en silence sur les sentiers de la Coton. Ils avaient tous un paquet sur le porte-bagages. Il faisait déjà chaud, presque lourd. Les flèches de Cambridge se perdaient dans une brume bleue sous le soleil éclatant. Markham songea que c'était le moment le plus agréable de la journée, celui où l'on avait l'impression de disposer d'un temps infini, que n'importe quoi pouvait être réalisé dans cet océan de minutes silencieuses.

Renfrew n'avait pas ralenti ses allées et venues. Markham sortit à grand-peine de son silence :

« À quelle heure a-t-il dit qu'il serait là ?

— À 10 heures, bon sang ! Il est parti depuis des heures. Il a fallu que j'appelle son bureau pour apprendre qu'il était parti tôt ce matin, avant l'heure de pointe. Alors, qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Il n'a jamais que dix minutes de retard, remarqua Markham sur un ton apaisant.

— D'accord, mais je ne peux absolument pas commencer avant qu'il soit là. Les techniciens attendent. Tout le monde est prêt. Il nous fait perdre du temps à tous. Il se fiche de cette expérience. Il ne nous facilite pas le travail.

— Vous avez les fonds, non ? Et l'équipement de Brookhaven.

— Des fonds limités. Juste assez pour continuer, mais pas plus. Il nous faudra plus. Ils nous étranglent. Vous savez comme moi que c'est peut-être notre seule chance de sortir de l'ornière. Et qu'est-ce qu'ils font ? Ils me laissent travailler sur cette expérience avec une misère, et maintenant voilà ce connard qui s'en fout et qui n'est même pas

capable d'arriver à l'heure.

— C'est un fonctionnaire, pas un scientifique. Je suis d'accord, leur politique de subvention est plutôt à court terme. Mais il faut bien comprendre que la F.N.S. n'accordera rien de plus s'il n'y a pas de nouvelle pression. Ils ont probablement utilisé l'argent ailleurs. Vous ne pouvez pas demander à Peterson de faire des miracles. »

Renfrew s'arrêta et regarda Markham. « Je pense qu'il est assez visible que je ne l'aime pas. J'espère qu'il ne s'en est pas trop aperçu. Cela pourrait le rendre hostile à l'expérience. »

Markham eut un haussement d'épaules : « Je suis certain qu'il s'en rend compte. Pour n'importe qui, il est évident que vos deux personnalités sont totalement opposées et Peterson n'est pas idiot. Écoutez, je peux lui parler, si vous le voulez... En fait, c'est ce que je vais faire. Mais de là à ce qu'il s'oppose à l'expérience... Foutaise. Il doit avoir l'habitude qu'on ne l'aime pas. Je crois que ça ne le dérange guère. Non, vous pouvez compter sur son soutien, mais un soutien partiel. Il essaie de tenir tous les enjeux, ce qui suppose un étalement et une réduction du soutien. »

Renfrew se laissa aller dans son siège pivotant. « Désolé, Greg, je suis plutôt tendu, ce matin. » Il passa la main dans ses cheveux avant de continuer : « J'ai travaillé jour et nuit et je suis sans doute un peu fatigué. Mais il y a surtout ce bruit. Il brouille tous les signaux. »

Une soudaine agitation se propagea dans le labo, ce qui attira l'attention des deux hommes. Les techniciens, qui bavardaient tranquillement l'instant d'avant, avaient tout à coup l'air absorbé. Peterson venait d'entrer dans le labo. En entrant dans le bureau, il eut une brève inclinaison de tête.

« Désolé d'être en retard, docteur Renfrew, dit-il sans autre explication. Pouvons-nous commencer tout de suite ? »

Peterson regagnait déjà le labo. À peine surpris, Markham remarqua que ses élégantes chaussures étaient souillées de boue, comme s'il avait marché dans les champs labourés.

À 10 h 47, Renfrew se mit à tapoter doucement sur la touche de signal. Markham et Peterson se tenaient derrière lui. Les techniciens assuraient les réglages et le monitoring des différentes sorties.

« C'est aussi facile que cela d'envoyer un message ? demanda Peterson.

— C'est tout simplement du morse, dit Markham.

— Oui, je comprends, pour avoir un maximum de chances de décodage.

— Bon Dieu ! » Renfrew se leva brusquement. « Le niveau du bruit a encore augmenté ! »

Markham se pencha sur l'écran de l'oscilloscope. Le tracé dansait et sautillait. Le champ s'était affolé.

« Comment peut-il y avoir autant de bruit dans un échantillon d'indium réfrigéré ? demanda Markham.

— Seigneur, si je le savais ! Nous avons eu ce problème tout au long.

— Ça ne peut pas être thermique.

— Et ça rend l'émission impossible ? intervint Peterson.

— Bien sûr, répondit Renfrew d'un ton irrité. Ça amplifie la ligne de résonance des tachyons et le signal est brouillé.

— Donc l'expérience ne peut pas réussir ?

— Merde, je n'ai pas dit ça ! C'est juste une perturbation. Je suis certain de pouvoir résoudre ce problème.

— Monsieur Peterson ! lança un technicien depuis la plate-forme supérieure. On vous appelle au téléphone. C'est urgent.

— Bon, j'arrive ! »

Peterson se rua vers l'échelle métallique et disparut. Renfrew discutait déjà avec quelques techniciens. Il vérifia lui-même les lectures et s'agita pendant plusieurs minutes. Markham, quant à lui, gardait le regard fixé sur le tracé frénétique de l'oscilloscope.

« Vous avez une idée de ce que ça peut être ? demanda-t-il à Renfrew.

— Une fuite thermique, probablement. Ou alors l'échantillon n'est pas suffisamment isolé des chocs.

— Vous voulez dire les gens qui marchent dans le labo ?... Ce genre de chose ? »

Avec un haussement d'épaules, Renfrew retourna à la tâche. Greg, rêveusement, passa un doigt sur sa lèvre inférieure. Son regard ne parvenait pas à quitter la ligne jaune qui dansait sur l'écran vert.

Après un instant, il demanda : « Est-ce que vous pouvez utiliser un corrélateur sur cette installation ? »

Renfrew réfléchit un instant.

« Non, pas ici. Nous n'en avons pas besoin.

— J'aimerais voir si nous pouvons tirer une quelconque structure de ce bruit.

— Ma foi, je suppose qu'on pourrait y arriver. Il me faut juste un peu de temps pour dégoter ce dont nous avons besoin. »

Peterson les appela depuis la plate-forme.

« Désolé, mais il faut que je trouve un téléphone de sécurité. Il y a du nouveau. »

Renfrew se retourna sans un mot, mais Markham escalada les échelons.

« De toute façon, dit-il, l'expérience va être retardée.

— Bon. Je ne voudrais pas regagner Londres sans y avoir assisté. Mais il faut que je m'entretienne avec différentes personnes sur une ligne confidentielle. Il y en a une à Cambridge. Il me faudra une heure

environ.

— Ça se présente très mal ?

— On dirait bien. Cette grande floraison de diatomées, sur le littoral atlantique de l'Amérique du Sud, semble échapper à tout contrôle.

— Une floraison ?

— C'est une expression de biologiste. Cela signifie que le phytoplancton est entré en combinaison avec les hydrocarbures chlorés que nous avons utilisés comme engrais. Mais dans ce cas c'est plus grave. Les techniciens se cassent la tête pour savoir ce qui rend la situation différente, en particulier pour les effets sur la chaîne alimentaire de l'océan.

— Je vois. Et on peut faire quelque chose ?

Je l'ignore. Les Américains ont quelques expériences sous contrôle dans l'océan Indien, mais je me suis laissé dire qu'ils progressent lentement.

— Bien, je ne veux pas retarder vos appels. Je vais travailler sur une idée que je viens d'avoir à propos de l'expérience de John. Dites-moi, est-ce que vous connaissez le *Whim* ?

— Oui, dans Trinity Street. Près de Bowes & Bowes.

— D'ici à une heure, je vais aller y prendre un verre et manger un bout. Si nous nous y retrouvons ?

— Bonne idée. Disons aux environs de midi. »

Le *Whim* était bondé d'étudiants. Ian Peterson se fraya difficilement un chemin depuis la porte, puis s'arrêta pour tenter de se repérer. Les chopes de bière voyageaient par-dessus les têtes et il eut droit à quelques gouttes de mousse. Il sortit son mouchoir et s'essuya avec une grimace. Nul n'y fit la moindre attention : on était à la fin de l'année académique et l'humeur était à l'effervescence. Quelques étudiants étaient déjà ivres. Ils vociféraient en latin de cuisine, parodiant quelque cérémonie officielle dont ils sortaient à peine.

« Eduardus, dona mihi plus bièrus !

— *Bièrus* ? Ô Deus, quid dicit ? Ecce sanguinus barbarus !

— *Mea culpa, mea maxima culpa*. Mais comment est-ce qu'on dit bière en latin, merde ? »

Le chœur éclata en même temps que les rires. « Alum !

— *Vinum barbaricum* !

— *Imbibius hopius* ! » Ils se croyaient tous très spirituels. L'un d'eux, sur un dernier hoquet, s'effondra sur le sol. L'un des orateurs leva les bras au-dessus de lui et psalmodia : « *Requiescat in pace*. Et lux perpetua..., etc. »

Peterson s'éloigna du groupe. Peu à peu, son regard s'accoutumait à la pénombre, après le soleil éclatant de Trinity Street. Sur un mur, une affiche annonçait à la clientèle que certains plats de la carte n'étaient

plus servis. Momentanément, bien entendu. Au centre du pub, une énorme cuisinière à charbon craquait et sifflait. Un cuistot épuisé manipulait les cercles des différents feux, passant casseroles et marmites de l'un à l'autre. Dans la clarté du foyer, son visage luisant de sueur devenait celui d'un démon orange. Aux tables les plus proches, les étudiants l'encourageaient de la voix.

Peterson traversa à grand-peine la partie restaurant, emplie de la fumée des pipes, du parfum de la marijuana, de la senteur de l'huile de friture, de la sueur et de la bière. On l'appela, quelque part dans la pénombre. Il chercha du regard et découvrit enfin Markham, dans une stalle de côté.

« Il faut de la chance pour retrouver quelqu'un ici, non ? dit-il en s'asseyant.

— J'allais justement commander. Regardez, il y a des tas de salades. Les plats sont truffés de ces saletés d'hydrates de carbone. Depuis quelque temps, on dirait bien qu'il n'y a plus grand-chose à manger. »

Peterson examinait le menu. « Je crois que je vais prendre la langue, dit-il, bien qu'elle soit incroyablement chère. Quant aux viandes, elles sont réellement hors de prix.

— Oui, n'est-ce pas ? » fit Markham. Il eut une grimace : « Remarquez que je ne comprends pas comment vous pouvez manger de la langue, sachant qu'elle sort de la bouche d'un animal.

— Vous préférez un œuf ? »

En riant, Markham déclara : « Je suppose que toutes les issues sont interdites. Bon, je crois que je vais faire dans le luxe. Je vais prendre des saucisses. Cela conviendra parfaitement à mon budget. »

La bière arriva. De la blonde pour Peterson et une Mackeson brune pour Markham.

Peterson prit une longue gorgée avant de demander :

« Ils autorisent la marijuana, ici ? »

Markham leva la tête et huma l'atmosphère. « La drogue ? Certainement. Tous les euphorisants légers sont parfaitement légaux, ici...

— Depuis un ou deux ans, oui. Mais je croyais que les conventions sociales, pour autant qu'elles existent encore, interdisaient que l'on en fume dans des lieux publics.

— Nous sommes dans une ville universitaire. Je pense que les étudiants fumaient de la marijuana bien avant qu'elle soit légalisée. De toute manière, si le gouvernement veut distraire la population de l'actualité, il est absurde de l'inciter à demeurer à la maison, non ? »

Markham s'était exprimé d'un ton tranquille et Peterson n'émit qu'un « Humm... » murmuré.

Markham s'interrompit à quelques centimètres de sa chope pour

regarder fixement son interlocuteur. « Là, vous vous retranchez. Donc, mes suppositions étaient justes ? C'était bien dans l'intention du gouvernement ?

— Disons qu'il en a été question.

— En ce cas, qu'est-ce que le gouvernement libéral compte faire à propos de ces drogues qui accroissent l'intelligence humaine ?

— Depuis que j'ai rejoint le Conseil, je n'ai plus beaucoup de contacts avec ce genre de problème...

— On dit que les Chinois sont très en avance là-dessus.

— Vraiment ? Ça, je peux le démentir. Le Conseil a eu des renseignements secrets à ce propos le mois dernier.

— Le Conseil reçoit des renseignements secrets sur ses propres membres ?

— Les Chinois sont des membres de pure forme mais... Écoutez, les problèmes de ces dernières années ont été de nature technique. Les gens de Pékin ont bien trop à faire de leur côté sans se mêler de sujets pour lesquels ils ne disposent d'aucun potentiel de recherche.

— Je croyais qu'ils se débrouillaient plutôt bien. »

Peterson haussa les épaules. « Comme se débrouillerait n'importe quel gouvernement avec un milliard de bouches à nourrir. Les questions extérieures les concernent de moins en moins, tous ces temps. Ils essaient de découper des parts égales dans une tarte dont il ne reste plus grand-chose.

— Enfin le communisme absolu.

— Pas si absolu que cela. La distribution des parts ne fait que contenir l'agitation suscitée par l'inégalité. Ils sont revenus aux cultures en terrasse pour relancer la production alimentaire, même si cela signifie un accroissement du temps de travail. L'opium du peuple, en Chine, ce sont les produits d'épicerie. Il en a toujours été ainsi. Ils viennent d'arrêter les produits chimiques de rendement dans l'agriculture. À mon avis, ils redoutent les effets secondaires.

— Comme cette floraison en Amérique du Sud ?

— Exactement, fit Peterson en plissant les lèvres. Qui aurait pu prévoir que... ? »

Un cri déchirant venait de s'élever de la foule. Une femme venait de se dresser, à une table proche, la main crispée sur la gorge. Elle tentait désespérément de parler. Une autre femme s'approcha : « Élinor ? Que se passe-t-il ? Tu as quelque chose dans la gorge ? »

La femme étouffait, elle se mit à tousser et ses mains se refermèrent violemment sur le dossier d'une chaise. Toutes les têtes se tournèrent vers elle. Brusquement, elle porta les mains à son ventre et la souffrance put se lire sur son visage.

« Ça... ça fait tellement mal... »

Soudain, elle vomit sur la table. Elle s'effondra en avant et des

maines jaillirent pour la soutenir. Un flot de bile aspergea les tables voisines. Les consommateurs se replièrent en hâte. La femme essayait toujours de s'exprimer mais continuait de vomir. Des verres se brisèrent sur le sol tandis que les dîneurs battaient en retraite.

« Au... secours ! » gargouilla la femme. Elle fut prise d'une convulsion, essaya de se redresser et vomit à nouveau sur elle. Elle se tourna vers son compagnon, qui s'était éloigné jusqu'à une autre table. Ses yeux étaient vitreux, ses mains désespérément pressées contre son ventre. Elle fit quelques pas hésitants, puis perdit brusquement l'équilibre et tomba sur le plancher du pub.

Tout comme Markham, Peterson était resté absolument figé. Mais à l'instant où la femme s'effondra, il se dressa brusquement. La foule marmonnait sans la moindre réaction. Peterson se pencha sur la femme. Son foulard souillé de vomissure était encore serré sur son cou. Il le prit à deux mains et le déchira. La femme émit un halètement tandis que Peterson lui donnait un peu d'air en agitant une main en éventail. Elle aspira à grand-peine. Ses yeux s'ouvrirent vaguement pour le regarder et elle murmura : « Ça... fait... vraiment mal... »

Peterson se retourna vers l'assistance. « Nom de Dieu ! Est-ce que vous voulez appeler un docteur ? »

L'ambulance était repartie. Le personnel du *Whim* s'était lancé dans le nettoyage. La plupart des clients avaient fui devant l'odeur. Peterson revint : il avait suivi les infirmiers afin de s'assurer qu'ils avaient un échantillon de la nourriture.

« Qu'est-ce qu'ils ont dit ? demanda Markham.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je leur ai seulement donné la saucisse qu'elle mangeait. Le toubib a parlé d'empoisonnement alimentaire mais je n'ai jamais entendu parler de ce genre de symptômes.

— Avec toutes ces pollutions...

— Peut-être... »

Peterson eut un geste de la main pour écarter l'hypothèse et ajouta : « Par les temps qui courent, ce pourrait être n'importe quoi. »

Markham buvait sa bière d'un air songeur. Un serveur fit son apparition : « La langue pour vous, monsieur, dit-il à Peterson. Et pour vous... les saucisses... »

Ils regardèrent leurs assiettes, se regardèrent.

« Je crois..., commença Markham.

— Je suis d'accord, dit vivement Peterson. Et si nous passions directement à la salade ? »

Le serveur prit un air interloqué. « Mais vous avez commandé...

— Oui, bien entendu. Mais vous ne tenez pas à ce que nous nous forcions pour avaler tout cela après ce qui s'est passé, n'est-ce pas ?

Pas dans un restaurant de cette classe...

— Éh bien, j'sais pas. Le directeur dit...

— Vous, dites-lui de mieux surveiller ses approvisionnements, sinon je jure que je vais lui faire boucler tout ça. Vous avez compris ?

— Mais, grands dieux, il n'y a aucune raison de...

— Dites-lui. C'est tout ce que je veux. Et apportez une autre bière brune à mon ami. »

Le serveur s'éloigna. Apparemment, il n'avait aucune envie d'affronter son directeur pas plus que Peterson.

Markham murmura : « Bravo. Comment saviez-vous que je voulais une autre bière ?

— L'intuition », dit Peterson d'un ton de camaraderie désinvolte.

Quelques bières plus tard, Peterson déclara : « Écoutez, il faut bien comprendre que, dans la délégation britannique, sir Martin représente la technique. Pour ma part, comme ils disent, je suis un non-spécialiste. Mais ce que je voudrais bien comprendre, bon Dieu, c'est comment vous pouvez vous tirer de ce paradoxe du grand-père... Davies m'a suffisamment parlé des tachyons, de leur découverte et je veux bien accepter l'idée qu'ils peuvent voyager dans notre passé, mais je ne comprends toujours pas comment on peut logiquement *modifier* ce passé. »

Markham eut un soupir. « Jusqu'à la découverte des tachyons, tout le monde pensait qu'il était impossible de communiquer avec le passé. Mais le plus incroyable, c'est que le principe physique de la communication dans le Temps a été découvert, presque accidentellement, dès les années 40. Deux physiciens, John Wheeler et Richard Freymann, avaient alors donné la première description correcte de la nature de la lumière et mis en évidence le fait que *deux* ondes sont diffusées lorsque l'on émet un signal radio, par exemple.

— Deux ondes ?

— Exact. Nous en recevons une dans nos récepteurs. L'autre remonte le Temps. C'est "l'onde avancée", selon l'expression de Wheeler et Freymann.

— Mais nous ne recevons aucun message avant qu'il ne soit émis. »

Markham approuva. « C'est vrai... Mais, en mathématiques, l'onde avancée est bien là. Il n'y a pas d'alternative. Les équations physiques sont toutes temporellement symétriques. C'est une des énigmes de la physique contemporaine. Comment se fait-il que nous percevions le Temps qui passe alors que toutes les équations indiquent qu'il peut s'écouler dans l'un ou l'autre sens, vers le passé ou l'avenir ?

— Donc les équations sont fausses ?

— Non. Elles peuvent prévoir tout ce que nous pouvons mesurer — mais seulement si nous utilisons "l'onde retardée", comme la nomment Wheeler et Freymann. Celle que vous recevez dans votre

poste de radio.

— Mais voyons, il y a sûrement un moyen d'inverser l'équation afin d'obtenir seulement celle qui est retardée.

— Non, aucun. Si vous tentez de modifier les équations dans ce sens, il devient impossible de conserver l'onde retardée en son état. Il *faut* absolument avoir l'onde avancée.

— Très bien. Mais alors, où est-il ce programme à rebrousse-temps ? Comment se fait-il que je ne puisse pas capter les bulletins d'informations du siècle prochain ?

— Wheeler et Freynmann ont prouvé qu'ils ne peuvent pas nous atteindre.

— Qu'ils ne peuvent pas atteindre cette année ? Je veux dire notre présent ?

— C'est cela. Voyez-vous, l'onde avancée peut entrer en interaction avec l'univers tout entier — elle se propage en arrière, dans notre passé, et elle touche par conséquent toute matière ayant jamais existé. Mais l'important, c'est que cette onde avancée atteigne toute la matière avant que le signal ait été émis.

— Oui, bien sûr », dit Peterson, conscient d'accepter, pour le plaisir de la discussion, cette « onde avancée » qu'il rejetait quelques instants auparavant.

« Donc, cette onde frappe toute la matière et les électrons sont ébranlés *par anticipation* de l'émission radio.

— L'effet précède la cause ?

— Exactement. Ce qui semble contraire à l'expérience, n'est-ce pas ?

— Totalelement.

— Mais il faut tenir compte de la vibration de ces électrons dans tout l'univers. Car *eux aussi* émettent des ondes avancées et retardées. C'est comme si vous jetiez deux cailloux dans un étang. L'un et l'autre créent des ondes. Mais les deux trains d'ondes ne s'additionnent pas de façon simple.

— Non ? Et pourquoi ?

— Ils interfèrent l'un sur l'autre. Les rides et les creux s'enchevêtrent. Lorsqu'ils coïncident, ils se renforcent. Mais quand une ride provoquée par le premier caillou rencontre un creux provoqué par le deuxième caillou, elle disparaît. L'eau ne se déplace pas.

— Oh !... je comprends.

— Ce que Wheeler et Freynmann ont mis en évidence, c'est que l'univers, atteint par une onde avancée, agit comme toute une poignée de cailloux jetée dans un étang. L'onde avancée régresse dans le Temps, engendrant toutes ces autres ondes. Elles entrent en interférence et le résultat est zéro. Rien.

— Ah ! oui... Finalement, l'onde avancée s'annule d'elle-même. »

Brusquement, la stéréo se mit à hurler : « And de Devil, he do de dance *bom bom* with Joan of Arc ! »

« Plus bas ! » hurla Peterson.

Le niveau sonore devint plus raisonnable.

Peterson se pencha vers son interlocuteur : « Parfait. Vous m'avez montré pourquoi l'onde avancée ne peut fonctionner. Il est impossible de communiquer à travers le Temps. »

Markham sourit. « Toute théorie possède une hypothèse cachée. L'ennui, avec le modèle de Wheeler et Freymann, c'est que tous ces électrons qui dansent dans l'univers du passé pourraient *ne pas* renvoyer les ondes. Pour les signaux radio, ils le font. Pas pour les tachyons. Wheeler et Freymann ne connaissaient pas les tachyons. Le concept n'est apparu qu'au milieu des années 60. Les tachyons ne sont pas absorbés normalement. Ils n'entrent pas en interaction avec la matière comme les ondes radio.

— Pourquoi ?

— Ce sont des particules d'un genre différent. Deux types appelés Feinberg et Sudarshan ont imaginé les tachyons il y a plusieurs dizaines d'années, mais jamais personne n'avait réussi à les trouver. En fait, ils semblaient beaucoup trop improbables. Par exemple, leur masse était imaginaire.

— Une *masse imaginaire* ?

— Oui, mais ne prenez pas ça trop au sérieux.

— C'est la difficulté qui me paraît sérieuse.

— Pas vraiment. La masse de ces particules n'est pas observable, comme nous disons. Ce qui signifie que nous ne pourrions arrêter un tachyon, puisqu'il se déplace à une vitesse supérieure à celle de la lumière. Par conséquent, si nous ne pouvons l'arrêter dans un labo, nous sommes incapables de mesurer sa masse. La masse ne peut être définie que par ce que l'on peut mettre sur une balance et peser — et c'est impossible en mouvement. Avec les tachyons, la seule chose mesurable est le moment cinétique, c'est-à-dire l'impact.

— Vous avez à vous plaindre de la nourriture, monsieur ? Je suis le patron. »

Peterson leva les yeux. Un personnage de haute taille, vêtu d'un complet gris très classique se tenait auprès de leur table, les mains croisées dans le dos de façon très militaire.

« Oui, dit Peterson. En vérité, si je considère les effets produits sur cette dame il y a quelques instants, je préfère ne pas manger.

— J'ignore ce que cette dame avait mangé, monsieur, mais il me semble que votre...

— Moi, je le sais, voyez-vous. Et cela ressemblait suffisamment à ce que mon ami ici présent avait commandé pour le rendre quelque peu inquiet. »

Le patron tiqua légèrement devant le style de Peterson. Il avait l'air harassé et transpirait un peu.

« Je ne vois pas pourquoi un plat similaire devrait...

— Pour ma part, je le vois parfaitement. Je suis navré que ce ne soit pas votre cas.

— Je crains que nous ne devions vous faire payer le...

— Avez-vous pris connaissance des récentes directives du Home Office sur les viandes d'importation ? J'ai participé à leur rédaction. »

Peterson leva sur l'homme un long regard évaluateur : « Selon moi, la plus large part de votre viande d'importation provient d'un fournisseur local, n'est-ce pas ?

— Oui, bien entendu, mais...

— Donc, vous êtes présumé connaître les sévères restrictions apportées au stockage avant utilisation ?

— Oui, je suis certain que... »

Le patron du *Whim* hésita devant le regard de Peterson.

« Ma foi, il faut bien dire que je n'ai pas eu le temps de lire tout cela récemment parce que...

— Vous devriez faire plus attention à l'avenir.

— Je ne suis pas certain que la dame ait mangé de la viande d'importation.

— Si j'étais vous, je vérifierais cela. »

Brusquement, l'homme perdit un peu de sa raideur militaire. Peterson, quant à lui, conservait toute son assurance.

« Éh bien, monsieur, je pense que nous pouvons oublier ce malentendu, puisque...

— Parfaitement », acquiesça Peterson, qui revint aussitôt à Markham : « Mais vous n'avez toujours pas expliqué l'histoire du grand-père. Si les tachyons peuvent porter un message dans le passé, comment allez-vous empêcher les paradoxes ? »

Peterson n'ajouta pas qu'il avait eu une conversation à ce propos avec Paul Davies au King's College et qu'il n'en avait pas été plus éclairé. Il était très loin d'admettre ces concepts.

Markham eut une grimace : « Ce n'est pas facile à expliquer. On a deviné la solution depuis des dizaines d'années, mais personne n'a réussi à produire une théorie physique concrète. Je peux même vous citer une formule de l'article de Wheeler et Freynmann : "Il est seulement nécessaire que la description soit logiquement cohérente." Ils voulaient dire par là que notre conception de l'écoulement du Temps, unidirectionnel, est une idée toute faite. Un préjugé qui épargne les équations de physique, puisqu'elles sont temporellement symétriques. La seule norme que nous puissions imposer à notre expérience est donc d'être *logiquement* cohérente.

— Mais il est certainement illogique d'être encore vivant après

avoir supprimé son grand-père. Je veux dire après l'avoir tué avant qu'il n'engendre votre père.

— Le problème, c'est que nous avons l'habitude de penser à ces choses comme si cela impliquait l'existence d'un interrupteur qui ne comporterait que deux positions. Je veux dire par là : ou bien votre grand-père est mort, ou il ne l'est pas.

— Voilà au moins une chose certaine. »

Markham secoua la tête. « Pas vraiment. S'il est blessé et se rétablit ? En quittant l'hôpital à temps, il pourra rencontrer votre grand-mère. C'est une question de précision de tir.

— Je ne vois pas...

— Pensez à expédier des messages plutôt qu'à descendre des grands-pères. Tout le monde admet que le récepteur — là-bas, dans le passé — peut être relié à un interrupteur, vous comprenez. En cas de réception d'un signal du futur, cet interrupteur est programmé pour couper l'émetteur — *avant* l'émission du signal. Voilà le paradoxe.

— D'accord », dit Peterson. Il se pencha un peu plus en avant, captivé malgré ses doutes. Il était séduit par cette façon qu'avaient les scientifiques de résoudre les problèmes comme autant d'expériences intellectuelles, d'édifier un monde sûr et propre. Les conflits sociaux étaient toujours plus embrouillés et frustrants. Ce qui expliquait sans doute qu'on ne leur trouvait jamais de solution satisfaisante.

« L'ennui, c'est qu'il n'existe pas d'interrupteur à deux positions — marche-arrêt — et rien entre les deux.

— Allons, voyons ! Et le bouton sur lequel j'appuie pour éclairer ?

— D'accord, vous appuyez sur votre bouton. Et il y a un instant où il se trouve entre. Il n'est ni sur marche ni sur arrêt.

— C'est très court.

— Certes, mais c'est impossible à réduire à zéro. Et puis, il faut que vous transmettiez une certaine impulsion à ce bouton pour qu'il passe d'arrêt à marche. En fait il est possible d'appuyer dessus de telle façon qu'il se retrouve à mi-course. Essayez. Mais cela a dû vous arriver déjà. Le contact ne se fait pas, il est en équilibre entre les deux positions.

— Bon, je veux bien l'admettre, dit Peterson d'un ton impatient. Mais quel est le rapport avec les tachyons ? Je veux dire, qu'y a-t-il de neuf là-dedans ?

— Ce qui est neuf, c'est de considérer ces événements — l'émission et la réception — comme étant liés en chaîne, en *boucle*. Vous comprenez, nous envoyons un ordre dans le Temps : "Coupez l'émetteur." Pensez alors à l'interrupteur qui bascule vers "arrêt". Cet événement est comparable à une onde qui se propage du passé vers l'avenir. L'émetteur passe de "marche" à "arrêt". Donc, cette — bon, disons cette onde d'information — se déplace en avant dans le Temps.

Et le signal original n'est pas émis.

— Exact. C'est un paradoxe. »

En souriant, Markham leva le doigt. Il était ravi. « Attendez ! Ne perdez pas de vue que tous ces instants appartiennent à une sorte de boucle. À l'intérieur, cause et effet ne signifient plus rien. Ce ne sont que des *événements*. Tandis que l'interrupteur bascule vers "arrêt", l'information se propage en avant, dans l'avenir. Pensez-y bien : l'émetteur est de plus en plus faible et l'interrupteur se rapproche de la position "arrêt". De même, le faisceau de tachyons émis s'affaiblit.

— Ah ! oui, s'exclama Peterson. Et le récepteur reçoit de l'avenir un signal de plus en plus faible. L'interrupteur est déclenché d'autant moins brusquement que le signal à rebrousse-temps est plus faible. Donc, il ne bascule pas aussi rapidement vers la position "arrêt".

— C'est cela. Plus il se rapproche de "arrêt", plus il va lentement. Une onde d'information se déplace vers l'avenir et — comme un reflet — le faisceau de tachyons va vers le passé.

— Mais quelle est la *fonction* de l'expérience ?

— Éh bien, disons que l'interrupteur se rapproche de "arrêt" et que le faisceau de tachyons diminue. L'interrupteur n'atteint pas vraiment l'"arrêt" et — comme le levier qui contrôle l'éclairage — il commence à revenir vers la position "marche". Mais plus il s'en rapproche, plus l'émission vers l'avenir se fait puissante.

— Et le faisceau de *tachyons* s'intensifie, acheva Peterson. Ce qui amène l'interrupteur à s'éloigner de "marche" pour revenir vers "arrêt". L'interrupteur est suspendu à mi-course. »

Markham se laissa aller dans son siège et vida sa chope. Il eut un sourire crispé. Son teint hâlé avait pâli durant l'hiver de Cambridge. « Oui, il oscille au milieu.

— Et il n'y a pas de paradoxe.

— Ma foi... » Il eut un vague haussement d'épaules. « Non, il n'y a pas de contradictions, pour ainsi dire. Mais nous ne savons toujours pas ce que signifie ce stade intermédiaire, cette phase indécise. Pourtant, elle élimine les paradoxes. Une bonne part du formalisme de la mécanique quantique peut s'y appliquer, mais je n'ai toujours aucune certitude quant au résultat d'une expérience authentique.

— Pourquoi ?

— Il n'y a pas eu d'essais. Renfrew n'en a pas eu le temps, ni les moyens. »

Peterson ignore l'allusion critique. À moins qu'elle n'existât que dans son imagination. Mais il était évident que les travaux, dans ces divers domaines, avaient été freinés durant ces dernières années. Markham se contentait d'énoncer un fait. Il ne devait pas oublier que les scientifiques exprimaient généralement les choses telles qu'elles étaient, sans se soucier de l'impact des mots. Changeant de sujet,

Peterson demanda : « Est-ce que cet effet mi-course vous interdit d'envoyer des informations vers 1963 ? »

— Il faut comprendre ceci : la distinction que nous faisons entre cause et effet est une illusion. Cette petite expérience dont nous venons de discuter est une *boucle de causalité* : ni commencement ni fin. C'est ce que Wheeler et Freynmann entendaient par "description logiquement cohérente". C'est la *logique* qui domine la physique, et non le mythe de la cause et de l'effet. L'ordre que nous imposons aux événements est régi par *notre* point de vue. Un point de vue bizarre, à mon sens. Les lois de la physique ne sauraient en dépendre. Telle est notre nouvelle conception du Temps — un ensemble d'événements en complète corrélation, liés de manière cohérente. Nous *pensons* que nous suivons le cours du Temps, mais ce n'est qu'une idée reçue.

— Mais nous savons que les choses se produisent *maintenant*, pas dans le passé ou l'avenir.

— Maintenant, c'est "quand" ? Lorsque vous dites que "maintenant" est "cet instant", vous tournez en cercle. Chaque instant est "maintenant" lorsqu'il se "produit". La question est de savoir comment vous pouvez mesurer la vitesse de déplacement d'un instant à un autre. Et la réponse est que vous ne le pouvez pas. Quelle est la vitesse du passage du Temps ?

— Éh bien..., commença Peterson.

— Comment le Temps peut-il passer ? Sa vitesse est d'une seconde par seconde ! Il est impossible, en physique, de concevoir un système de coordonnées qui permette de mesurer l'écoulement du Temps. Donc il ne s'écoule pas. Pour ce qui concerne cet univers, le Temps est figé.

— Mais alors... » Peterson, déconcerté, leva l'index.

Le patron du *Whim* surgit instantanément. « Oui, monsieur ?... demanda-t-il avec une courtoisie affectée.

— Euh... Une autre tournée.

— Bien, monsieur. »

L'homme s'éloigna en hâte et Peterson se divertit de ce petit intermède. Montrer un minimum d'autorité pour un tel résultat était pour lui un jeu familier dont il tirait pourtant encore quelque plaisir.

« Mais », il se retourna vers Markham, « vous persistez à croire que l'expérience de Renfrew a un sens ? Toute cette conversation à propos de boucles et d'interrupteurs qui ne se ferment pas vraiment... »

— Bien sûr qu'il réussira », dit Markham. Il s'interrompit pour prendre le verre de bière brune que lui tendait le patron. Celui-ci posa cérémonieusement une chope de blonde devant Peterson et commença : « Monsieur, je désirerais m'excuser pour... »

— Ça va », dit Peterson d'un ton sec, sans quitter Markham des yeux. Il leva la main pour intimer silence au patron qui se replia.

Markham le suivit du regard. « Très efficace, dit-il. Est-ce qu'ils enseignent cela dans les grandes écoles ? »

— Bien entendu, dit Peterson en souriant. Les cours d'abord, ensuite les exercices sur le terrain dans des restaurants spécialement choisis. L'essentiel est de prendre le coup de main. »

Markham leva son verre et porta un toast silencieux.

« Oui, Renfrew, dit-il. Ce que Wheeler et Freynmann n'avaient pas noté, c'est qu'il n'y a aucun problème si vous expédiez un message qui n'a rien à voir avec l'interrupteur de transmission. Admettons que je veuille parier dans une course de chevaux. J'ai décidé d'envoyer les résultats à un ami, dans le passé. Et cet ami n'a plus qu'à jouer et à encaisser l'argent. Cela ne change pas l'issue de la course. Mon ami me remettra ensuite les gains. Mais cela ne m'empêchera pas d'envoyer les résultats — en fait, je peux très bien m'arranger pour ne toucher l'argent qu'après avoir envoyé le message.

— Pas de paradoxe.

— Exact. On *peut* changer le passé, mais seulement si *l'on n'essaie pas de susciter un paradoxe*. Si l'on essaie, l'expérience reste suspendue dans cette phase intermédiaire.

— Mais à quoi cela ressemblerait ? dit Peterson d'un air songeur. Je veux dire, à quoi ressemblerait le monde si l'on pouvait le modifier ?

— Personne ne le sait. Et personne n'a encore jamais essayé.

— Il n'existait pas d'émetteurs tachyon jusqu'à présent.

— Et il n'existait non plus aucune raison de vouloir entrer en contact avec le passé.

— Soyons nets. Comment Renfrew compte-t-il éviter la formation d'un paradoxe ? S'il leur transmet suffisamment d'informations, ils pourront résoudre le problème et il n'aura alors aucune raison d'envoyer son message.

— Toute l'astuce est là. Eviter le paradoxe, sous peine de bloquer l'interrupteur. Renfrew leur fera donc parvenir *une partie* de l'essentiel. Assez pour qu'ils commencent la recherche, mais pas suffisamment pour résoudre tout le problème.

— Mais que se passera-t-il pour nous ? Le monde va changer sous nos yeux ? »

Markham se mordit la lèvre. « Je le crois. Nous serons dans une situation différente. Le problème sera atténué, les océans moins gravement atteints.

— Mais *cette situation* ? J'entends celle où nous sommes assis là ? Nous savons parfaitement que les océans sont en danger.

— Vraiment ? Mais comment savons-nous que ce n'est pas le résultat de l'expérience que nous allons tenter ? Je veux dire que si Renfrew n'avait pas existé, s'il n'avait pas eu cette idée, ce serait *peut-être pire*. Le problème, avec les boucles de causalité, c'est que notre

notion du Temps les réfute. Mais pensez à notre interrupteur bloqué. »

Peterson secoua la tête comme pour s'éclaircir les pensées. « C'est difficile.

— C'est comme si l'on faisait des noeuds avec le Temps, fit Markham. Ce que je vous ai donné est une interprétation mathématique. Nous savons que les tachyons existent, mais ce que nous ne savons pas, c'est ce qu'ils impliquent. »

Le regard de Peterson parcourut lentement le *Whim*, à présent presque désert. « C'est étrange de penser que tout cela peut être le résultat de ce que nous n'avons pas encore fait. Tout est relié en boucles, comme dans un tapis au crochet. »

Il s'interrompt, songeant au passé, aux années où il était venu manger ici même, autrefois.

« Ce poêle à charbon. Depuis combien de temps est-il là ?

— Depuis des années, je pense. C'est un peu leur emblème. Il fait toujours bon, ici, en hiver, et c'est plus économique que le gaz ou l'électricité. Et ça permet de cuisiner à n'importe quelle heure de la journée, pas seulement dans les tranches d'énergie autorisées. Et puis, les clients ont quelque chose à regarder en attendant d'être servis.

— Oui, c'est vrai, murmura Peterson. Le charbon est le combustible à long terme pour la vieille Angleterre. Volumineux, cependant...

— Vous avez fait vos études ici ?

— Dans les années 70. Je ne suis pas souvent revenu depuis.

— Les choses ont beaucoup changé ? »

Peterson eut le sourire de celui qui se souvient. « Je pense que mon studio n'a guère changé. Vue pittoresque sur la rivière, humidité garantie et vêtements moisis... » Il parut sortir de sa rêverie. « Il va bientôt falloir que je regagne Londres. »

Ils se levèrent et se frayèrent un chemin entre les derniers groupes d'étudiants. Ils surgirent dans le soleil de juin et restèrent un instant immobiles, éblouis, sur le trottoir exigu. Les passants les évitaient machinalement en descendant sur la chaussée, entre les sonnettes des bicyclettes. Ils prirent à gauche en direction de King's Parade. Au coin de la place, en face de l'église, ils s'arrêtèrent devant les vitrines de la librairie Bowes & Bowes.

« Vous me permettez d'entrer une minute ? demanda Peterson. J'ai quelque chose à voir.

— Bien sûr. Moi aussi. Je suis un rat de librairie. Je n'en manque pas une. »

Bowes & Bowes était aussi bondé que le *Whim* lorsqu'ils y étaient entrés, mais ici, les conversations étaient feutrées. Ils s'insinuèrent prudemment entre les pyramides de bouquins et les étudiants en robe noire. Peterson désigna une table, dans le fond du magasin. Il s'en approcha et tendit un ouvrage à Markham.

« Vous connaissez cela ? demanda-t-il.

— Le bouquin de Holdren ? Non, je ne l'ai pas encore lu, bien que je lui en aie parlé. C'est bon ? »

Il lut le titre, en rouge sur le fond noir de la couverture : *Géographie de la calamité : Une géopolitique du flétrissement humain*, par John Holdren. Dans le coin inférieur droit, on avait reproduit en réduction une gravure médiévale : un squelette grimaçant avec une faux.

Markham feuilleta quelques pages, s'arrêta pour lire, puis tendit le livre à Peterson.

		Décès imputable (Estimation)
1984-1996	Java	8 750 000
1986	Malaisie	2 300 000
1987	Phillipines	1 600 000
1987-aujourd'hui	Congo	3 700 000
1989-aujourd'hui	Indes	68 000 000
1990-aujourd'hui	Colombie, Équateur, Honduras	1 600 000
1991-aujourd'hui	République Dominicaine	750 000
1991-aujourd'hui	Égypte, Pakistan	3 800 000
1993-aujourd'hui	Sud-Est asiatique dans son ensemble	113 500 000

« Regardez cela. »

C'était une table de statistiques. Peterson la parcourut en hochant la tête.

« Ces chiffres sont exacts ? chuchota Markham.

— Oh, oui. Peut-être même sous-estimés. »

Peterson s'avança un peu plus loin dans le fond du magasin. Une fille, juchée sur un haut tabouret, introduisait une colonne de chiffres dans un autocomptable. Ses cheveux lui cachaient le visage. Peterson l'épia discrètement, tout en affectant de feuilleter quelques livres. Jolies jambes. Accoutrement de falbalas style fermière mode qu'il détestait. Une écharpe Liberty artistement nouée. Encore mince, mais pas pour très longtemps, sans doute. Dix-neuf ans à première vue.

Comme si elle sentait le regard de Peterson, elle leva les yeux sur lui. Il continuait de l'observer franchement. Oui, elle ne devait pas avoir plus de dix-neuf ans, elle était très jolie et elle le savait parfaitement.

Elle se laissa glisser du tabouret et s'approcha, pressant une liasse de paperasses contre sa poitrine.

« Puis-je vous être utile ? »

— Je ne sais pas, dit-il avec un sourire léger. Peut-être. Je vous le dirai. »

Elle prit cela pour une première avance et y répondit dans un style qui, sans doute, devait faire des ravages dans la jeunesse locale. Tout en s'éloignant, elle regarda Peterson par-dessus l'épaule et dit d'une voix rauque : « N'hésitez pas. »

Elle lui décocha un long regard, les cils mi-clos, puis, avec un sourire effronté, elle se dirigea vers l'avant du magasin, la démarche sinuante. Peterson en fut amusé. Un instant, il avait cru qu'elle prenait au sérieux son numéro de séduction, ce qui aurait été ridicule si elle n'avait pas été aussi jolie. Mais son sourire lui avait révélé qu'elle jouait la comédie. Il se sentit tout à coup de bonne humeur et repéra en quelques secondes le livre qu'il cherchait. Il se mit ensuite en quête de Markham. La fille avait rejoint deux camarades et elle lui tournait le dos. Les deux autres riaient en regardant Peterson à la dérobée. Il était évident qu'elle venait de leur parler de lui. Comme il s'approchait, elle se retourna. Oui, elle était exceptionnellement jolie. Il se décida brusquement. Markham farfouillait dans le rayon science-fiction.

« J'ai encore quelques courses à faire, lui dit Peterson. Et si vous me précédiez pour dire à Renfrew que je serai là-bas dans une demi-heure ? »

— Très bien, d'accord. »

Peterson le regarda s'éloigner d'une démarche athlétique et disparaître dans l'allée, derrière le bâtiment appelé Les Écoles.

Peterson reporta son attention sur la fille. Elle s'occupait d'un étudiant et il observa son manège. Elle se penchait plus que nécessaire pour rédiger un reçu et permettre à son client d'avoir une vue plongeante dans son chemisier. Puis elle se redressa et lui remit le livre soigneusement enveloppé avec la plus totale indifférence. L'étudiant gagna la sortie, l'air déconcerté. Peterson attira le regard de la fille et brandit son livre. Elle ferma la caisse et s'approcha.

« Oui ? Vous vous êtes décidé ? »

— Je crois. Je prends ce livre. Mais peut-être pourrez-vous m'aider pour autre chose. Vous habitez Cambridge, n'est-ce pas ? »

— Oui. Pas vous ? »

— Non, je suis de Londres. Je fais partie du Conseil. »

Il n'avait pas plus tôt dit cela qu'il se le reprocha. Pas très élégant

de tirer le lapin au canon. En tout cas, maintenant, il retenait pleinement son attention et il valait mieux en profiter : « Je me demandais si vous pourriez m'indiquer quelques bons restaurants par ici ?

— Éh bien, il y a le *Blue Boar*. Et aussi un restaurant français à Grantchester que l'on dit bien, *Le Marquis*. Et un nouvel Italien, *Il Pavone*.

— Vous êtes déjà allée à l'un ou l'autre ?

— Éh bien... non. »

Elle rougit discrètement. Il savait qu'elle avait mentionné les trois restaurants les plus chers. Celui qu'il préférait était moins coûteux et moins à la mode, mais la cuisine y était excellente.

« Lequel choisiriez-vous ? demanda-t-il.

— Oh ! Le *Marquis*. C'est très joli comme endroit.

— À ma prochaine visite, si vous n'êtes pas prise par quelque chose, vous me feriez un grand plaisir si vous acceptiez de dîner avec moi. » Il eut un sourire intime. « C'est tellement ennuyeux de voyager seul, de manger seul.

— Vraiment ? s'exclama-t-elle. Oh ! je veux dire... »

Elle luttait furieusement pour réprimer son excitation.

« Oui, ce serait avec plaisir.

— Très bien. Si vous me donniez votre numéro de téléphone... »

Elle hésita et il se dit qu'elle n'avait pas le téléphone.

« Si vous préférez, je peux passer vous prendre ici un peu avant...

— Oh ! oui, ce serait mieux.

— Très bien. Je viendrai. »

Il paya son livre à la caisse. En quittant Bowes & Bowes, il tourna dans Market Square et, à travers la vitrine, il aperçut la fille. Elle était en grande conversation avec ses deux camarades. Comme c'était facile, songea Peterson. Seigneur, je ne sais même pas son nom.

Il traversa la place, s'infiltra dans la foule de badauds de Petty Cury et sortit en face de Christ's. À l'entrée, un gardien lisait le journal. Peterson eut un aperçu du carré de pelouse et, plus loin, de la bordure fleurie dont les couleurs vives contrastaient avec le mur gris de la Loge du Maître. Un groupe d'étudiants s'était agglutiné autour du panneau d'affichage. Peterson poursuivit son chemin et tourna bientôt dans Hobson's Alley. Il découvrit enfin ce qu'il cherchait : Foster et Jagg, Marchands de charbon.

CHAPITRE 10

John Renfrew passa la matinée du samedi à installer de nouveaux rayons sur le grand mur de la cuisine. Depuis des mois, Marjorie était après lui. Ses réflexions pleines de douceur sur la disposition (« quand tu en auras le temps, mon chéri ») s'étaient accumulées en un poids oppressant. C'était désormais un devoir pleinement accepté, inéluctable. Les jours de marché hebdomadaire avaient été réduits. L'explication la plus courante, diffusée lors des informations du soir, étant qu'il fallait « éviter les fluctuations des cours d'approvisionnement » — et, avec les coupures de courant, la réfrigération était désormais impossible. Marjorie avait décidé de mettre les légumes en conserve et elle se constituait une collection de bocaux qui, pour l'heure, attendaient dans leurs cartons les rayonnages promis.

Renfrew rassembla méthodiquement ses outils, avec autant de soin qu'il l'eût fait dans son laboratoire. Leur maison était ancienne et plus tout à fait droite, comme si elle s'inclinait sous un vent imperceptible. Renfrew s'aperçut que le fil à plomb, accroché au lambris, accusait huit bons centimètres d'écart par rapport au chambranle écaillé. Le plancher se comportait comme un matelas très usagé.

Il s'écarta des murs en surplomb, ferma un œil et constata que toutes les perspectives de sa maison étaient de guingois. Il se dit qu'il suffisait d'investir de l'argent dans n'importe quelle construction pour se retrouver avec un labyrinthe de poutres, de chevrons et de corniches, tous un peu déformés par le poids de l'Histoire. Un léger affaissement dans ce coin-ci, là une diagonale faussée. Une image de son enfance lui revint : assis sur le carrelage, il levait les yeux vers son père qui, lui, observait le plafond comme s'il se demandait dans combien de temps il leur tomberait sur la tête.

Il en était là de son problème quand ses propres enfants déboulèrent à travers la maison. Les lattes de bois poli qui encadraient la moquette résonnèrent sous leur course. Ils jouaient à « chat » et ricochèrent au-dehors par la porte principale. Renfrew songea qu'il devait avoir la même expression inquiète que son père, autrefois.

Il disposa ses outils et se mit au travail. Le tas de planches, sous le porche, diminuait régulièrement, au fur et à mesure qu'il découpait ses lattes de parquet. Pour le toit, il devait faire une découpe en diagonale à la scie à refendre. Le bois avait tendance à éclater mais la

lame ne dévia pas. Johnny, fatigué de jouer à « chat » avec sa sœur, vint près de lui et il lui demanda de lui passer au fur et à mesure les outils dont il avait besoin. Par la fenêtre, il entendait la radio. On annonçait que l'Argentine venait de rejoindre le club nucléaire.

« Qu'est-ce que c'est, un club nucléaire, papa ? demanda Johnny.

— Des gens qui peuvent lâcher des bombes. »

Johnny jouait avec une lime à bois, frottant son pouce sur la lame.

« Je pourrais en faire partie ? »

Renfrew hésita, passa la langue sur ses lèvres, les yeux perdus dans le ciel bleu profond. « Il n'y a que les fous qui en font partie », dit-il enfin, et il reprit son travail.

Le Brésil avait rejeté une proposition d'accords commerciaux préférentiels qui aurait amené la création d'une Super-Amérique avec les États-Unis. On rapportait que les Américains considéraient une réduction des prix à l'importation comme une condition à leur assistance dans l'affaire de la floraison du littoral atlantique.

« Une floraison, papa ? Mais l'océan, ce n'est pas une fleur ?

— C'est un autre genre de floraison », grommela Renfrew d'un ton bourru.

Il rassemblait des planches et les prit sous le bras.

Il était occupé à poncer les bords quand Marjorie revint du jardin avec la radio qu'elle avait eu la bonne idée d'emporter au-dehors. Elle la posa sur la table de la cuisine. Elle ne s'en séparait jamais, se dit Renfrew. Elle semblait incapable d'être seule dans le silence.

« Pourquoi cela déborde-t-il ? demanda-t-elle en guise de bonjour.

— Les rayons sont d'aplomb. Ce sont les murs qui penchent.

— Ça me paraît bizarre. Tu es vraiment sûr ?...

— Regarde par toi-même. »

Il lui tendit son niveau de charpentier. Elle le posa sur un rayon, l'air concentré. La bulle se plaça très exactement entre les deux repères.

« Tu vois ? dit Renfrew. Parfaitement de niveau.

— Je veux bien le croire, dit Marjorie à regret.

— Ne t'en fais pas, tes bords ne tomberont pas. »

Il en prit quelques-uns qu'il disposa sur les rayons. Cet acte rituel concluait le travail. Le coffrage de pin contrastait avec les panneaux de chêne ancien. Johnny tapota le bois, comme s'il s'émerveillait d'avoir participé un peu à cette réussite.

« Je crois que je vais aller faire un tour au labo, dit Renfrew en rassemblant la scie et les ciseaux.

— Éh, là ! Et tes devoirs de père ? Il faut que tu accompagnes Johnny à la chasse au mercure [7].

— Bon sang ! J'avais oublié. Je pensais...

— Passer l'après-midi à bricoler, acheva Marjorie d'un ton

légèrement grondeur. Mais je crains bien que non...

— Écoute. Je vais juste récupérer quelques notes sur le travail de Markham.

— Alors Johnny pourrait t'accompagner. Est-ce que tu ne pourrais pas prendre un week-end ? Je croyais que tout était arrangé depuis hier.

— Nous avons rédigé un message avec Peterson. Il concerne surtout les problèmes de l'océan. Nous avons laissé tomber tout ce qui concernait la fermentation du sucre de canne comme carburant de remplacement.

— Pourquoi ? Il y a un danger ? L'alcool me semble pourtant plus sûr que cet affreux pétrole qu'ils nous vendent tous ces temps. »

Renfrew se nettoyait les mains dans le lavabo. « C'est vrai en partie. Mais il y a un pépin. Les Brésiliens ont fait trop de coupes dans la jungle pour planter la canne à sucre. Du coup, il y a moins de plantes pour absorber le gaz carbonique de l'atmosphère. Si tu réfléchis sur les conséquences logiques, cela explique les variations de climat, l'effet de serre et le régime des pluies, etc.

— C'est le Conseil qui a décidé ça ?

— Non, non, ce sont les équipes de recherche. Le Conseil a seulement défini la politique à suivre pour aborder tous ces problèmes. Le mandat de l'ONU, des pouvoirs spéciaux... tout ça...

— Ton Peterson doit être un type très influent. »

Renfrew haussa les épaules. « Il dit que le Royaume-Uni a bien de la chance de pouvoir se faire entendre. La seule raison, c'est que nous avons des groupes de recherche qui travaillent sur des problèmes très apparents. Autrement, nous nous retrouverions entre le Nigeria ou l'Union Viet, c'est-à-dire avec les moins-que-rien.

— Mais ce que tu fais est... Comment as-tu dit : "apparent" ?... »

Il rit. « Non, je dirais plutôt que c'est affreusement transparent. Peterson a détourné quelques fonds pour moi, mais pour lui ce n'est qu'une petite folie personnelle, je pense.

— C'est très gentil de sa part, non ?

— Gentil ? » Renfrew, songeur, s'essuyait lentement les mains. « Intellectuellement, cela l'intéresse, j'en suis certain, bien que je ne le voie pas en intellectuel. Disons que c'est d'accord. Tout cela l'amuse et je reçois de l'argent en échange.

— Mais il pense certainement que tu vas réussir.

— Tu le penses ? Peut-être. Moi-même, je n'en suis pas certain. »

— Marjorie parut choquée : « Mais alors, pourquoi fais-tu cela ?

— C'est une belle expérience de physique. Mais j'ignore si nous pouvons transformer le passé. Tout le monde l'ignore. En physique, dans ce domaine, c'est le néant. Si l'on n'avait pas virtuellement fermé le robinet de la recherche, tu peux être certaine que n'importe qui

voudrait travailler là-dessus. J'ai cette chance de pouvoir diriger des expériences décisives. Voilà "pourquoi". Pour la science, mon amour. »

Marjorie fronça les sourcils mais ne dit rien. Il revint à son rangement tandis qu'elle disposait les bocaux sur les rayons. Ils étaient tous fermés par un joint de caoutchouc et un collier de métal. Renfrew trouvait que la vision de tous ces légumes flottants n'avait rien d'appétissant.

Marjorie s'interrompit brusquement, l'air crispé. « Mais tu le trompes, en quelque sorte ?

— Mais non, mon amour, je... comment dire ? J'entretiens ses espoirs.

— Il *espère* donc...

— Voyons, Peterson s'intéresse au problème, bien sûr. Ce n'est pas ma faute si je devine ses vrais motifs. Bon Dieu ! Tu voudrais qu'on le fasse étendre sur le divan pour qu'il nous parle de sa petite enfance, la prochaine fois ?

— Je ne l'ai jamais rencontré, dit Marjorie d'un air roide.

— Bon, écoute, cette conversation est absurde.

— Mais nous parlons *de toi*. Tu...

— Attends. Ce que tu ne comprends pas, ma petite Marj, c'est que *personne ne connaît rien* de cette expérience. Tu ne peux pas m'accuser d'avoir dupé qui que ce soit. Et d'ailleurs, Peterson semble aussi intéressé que moi par cette interférence que nous recevons. Donc, je me suis peut-être trompé sur son compte.

— Quelqu'un émet une interférence ?

— Non, non, *quelque chose*. C'est un bruit que nous recevons, très fort. Mais je vais le filtrer. J'ai justement l'intention de travailler là-dessus cet après-midi.

— La chasse au mercure », lui rappela Marjorie d'un ton ferme.

Elle mit la radio et un jingle publicitaire tonitrua dans la pièce : « *Votre argent est notre argent, dans ce nouveau plan d'épargne-participation !* Oui, un ménage avec un seul salaire *peut dès aujourd'hui...* »

Renfrew éteignit brusquement.

« Sois gentille. Va dehors », dit-il d'un ton inflexible.

Il pédalait en direction de la Cav' avec Johnny. Ils passaient devant les fermes investies par les squatters et Renfrew grimaçait à intervalles réguliers. Il en avait récemment fait la tournée pour essayer de retrouver le couple qui avait tant effrayé Marjorie. Ils l'avaient regardé de haut et il avait eu droit à un « fous l'camp » sans appel. L'intervention du commissaire n'avait pas eu plus d'effet.

Ils longèrent les murs effondrés d'une grange et il sentit soudain une odeur âcre : quelqu'un, là-dedans, brûlait du charbon de mauvaise qualité. C'était illégal mais il n'y avait pas le moindre filet de fumée

bleue pour attirer l'attention du commissaire. Tout à fait typique. Les gens dépensaient leur argent pour des appareils qui supprimaient la fumée et récupéraient sur le charbon à bas prix. Renfrew avait entendu des gens parfaitement respectables se vanter de cela, tout comme des enfants se livrant à quelque doux vice interdit par les parents. C'étaient les mêmes qui entassaient leurs bouteilles et leurs boîtes de conserve vides dans les bois plutôt que de les stocker pour le recyclage. Renfrew se disait souvent que les classes moyennes, de moins en moins nombreuses, étaient les dernières à se plier aux lois.

À l'université, pendant que son père rassemblait ses notes, Johnny se lança dans l'exploration des couloirs obscurs. Il avait insisté pour qu'ils fassent un saut à l'Institut d'astronomie, qui se trouvait de l'autre côté de Madingley Road. Johnny y avait joué souvent dans le passé mais, à présent que l'institut était fermé, il n'y allait plus que rarement. En 96, les tanks étaient intervenus pendant les émeutes et il restait de grands trous dans Madingley. Renfrew passa dans l'un d'eux et récolta une belle tache de boue sur le pantalon. Il s'engagea dans le bâtiment administratif de l'institut. C'était une construction typique du style américain, autrefois populaire, au temps de la richesse pétrolière : longue et basse, avec d'immenses fenêtres. Puis, il grimpa jusqu'au bâtiment principal, un monument de grès ocre qui datait du XIX^e siècle. L'antique coupole de l'observatoire surmontait les bureaux, la bibliothèque et les baies d'observation. En roue libre, ils passèrent près de la petite coupole du télescope de 90 millimètres, puis dans les hangars de construction mécanique dont les fenêtres étaient envahies par les herbes. Renfrew s'engagea dans la grande allée et le gravier crissa sous les pneus de son vélo. Les encadrements blancs, sur les façades, ne faisaient que mettre en évidence les ténèbres des intérieurs. Il s'apprêtait à prendre le tournant qui le ramènerait vers Madingley lorsque les portes du devant s'ouvrirent brusquement. Un homme apparut. Il était de petite taille, vêtu d'un costume strict, avec gilet et cravate aux couleurs de son régiment. Il devait avoir la soixantaine et portait des lunettes à double foyer.

« Mais vous n'êtes pas le commissaire ! » s'exclama-t-il.

Renfrew s'arrêta sans le moindre commentaire.

« Monsieur Frost ! s'écria Johnny. Vous vous souvenez de moi ? »

L'homme hésita, fronçant les sourcils, puis se dérida brusquement.

« Oui, Johnny ! Cela fait des années que je ne t'ai vu. Tu venais à nos Nuits de l'Observatoire aussi régulièrement que les étoiles.

— Jusqu'à ce que vous arrétiez, dit le garçonnet d'un ton accusateur.

— L'institut a été fermé, dit Frost en se penchant vers Johnny. Il n'y avait plus de sous.

— Mais vous, vous êtes encore là.

— C'est vrai. Mais nous n'avons plus d'électricité et les gens ne peuvent plus entrer sous peine de tomber dans le noir... »

Renfrew s'avança.

« Je suis John Renfrew. Le père de Johnny...

— Oh ! oui. Je vous avais pris pour le commissaire. Je lui ai écrit ce matin. »

Frost montra une fenêtre brisée. « Il leur a suffi d'un coup de pied.

— Ils n'ont rien pris ?

— Des tas de choses. J'avais déjà demandé que l'on remplace ces fenêtres quand on a mis des barbelés dans le couloir. Je leur avais bien dit que la bibliothèque était une tentation trop forte. Mais moi, un simple concierge, ils n'ont même pas voulu m'écouter... Non, bien sûr.

— Ils ont volé le télescope ? demanda Johnny.

— Non, il est sans valeur, pour ainsi dire. Ils ont raflé les bouquins.

— Alors, je pourrai encore regarder dans le télescope ?

— Quel genre de bouquins ? » intervint Renfrew qui avait de la peine à imaginer que les ouvrages de l'institut puissent être de quelque valeur désormais.

« Les exemplaires de collection, bien entendu, déclara Frost avec l'orgueil d'un conservateur. Ils ont pris une deuxième édition de Kepler, une de Copernic, l'édition originale de l'atlas astrométrique du XVII^e siècle — vraiment tout. C'était certainement des spécialistes. Ils ont délaissé tous les tomes plus récents. Et ils ont su distinguer les cinquièmes éditions des troisièmes sans même ôter les jaquettes. Ce qui n'est pas si facile quand on doit faire vite, avec une lampe de poche. » Renfrew était impressionné, surtout parce qu'il venait pour la première fois d'entendre quelqu'un employer le mot « tome » dans la conversation.

« Pourquoi étaient-ils pressés ?

— Parce qu'ils savaient que j'allais revenir. Je venais de sortir pour ma promenade du soir. Je fais l'aller-retour jusqu'au cimetière.

— Mais vous habitez ici ?

— Quand l'institut a été fermé, je n'avais nulle part où aller. » Frost se redressa avec dignité. « Nous sommes plusieurs. La plupart sont de vieux astronomes, rejetés de leurs collèges. Ils se sont installés dans l'autre bâtiment — c'est plus chaud en hiver. Vous comprenez, ces briques retiennent le froid. Je vais vous dire : il fut un temps où les collèges se souciaient encore du sort de leurs membres. Lorsque Boyle a fondé l'institut, nous avions tout. À présent, tout cela a été jeté à la poubelle avec le passé. Il n'y a que la crise qui compte et...

— Voilà le commissaire, dirait-on », fit Renfrew en tendant le doigt.

Un personnage s'approchait à bicyclette, à point nommé pour endiguer le flot de lamentations académiques. Durant ces dernières

années, Renfrew avait tant de fois entendu les mêmes paroles qu'elles ne suscitaient plus rien en lui, sinon un ennui profond. L'arrivée du commissaire, suant et soufflant, fit que Renfrew se retrouva avec le seul volume délaissé par les voleurs, une ancienne édition de Kepler. Il le feuilleta pendant que Frost accueillait le commissaire, exigeant une alerte générale et des barrages routiers. Les pages du livre étaient sèches et craquantes au toucher. Les livres modernes lui avaient fait oublier les caractères lourds, l'encre d'un noir profond. Les lignes apparaissaient en relief au verso des pages, comme si le poids de l'Histoire avait tenu lieu de presse. Les marges amples, la précision des cartes célestes, le poids du volume, tout cela lui évoquait un temps où la fabrication du livre était une borne sur le chemin de l'avenir.

La foule des pères de famille avait un air de vacances, on bavardait et on riait, on tapait dans un ballon de football, on courait sur le pavé gris.

C'était la fête mais surtout un moyen de ramener un peu d'argent pour la municipalité démunie de Cambridge. Un fonctionnaire avait appris que plusieurs villes d'Amérique s'étaient lancées dans la chasse au mercure et, le mois dernier, Londres avait suivi leur exemple.

Voilà pourquoi ils descendaient maintenant dans les égouts. Les lampes-torches repoussaient les ombres et, sous les usines et les laboratoires, les tunnels de pierre permettaient de se tenir debout. Renfrew pressait son masque à gaz sur son visage tout en souriant à Johnny qui le regardait derrière sa coupelle de plastique transparent.

Les pluies de printemps avaient nettoyé les lieux et l'odeur était supportable. Le tunnel bourdonnait des commentaires excités des chasseurs.

Le mercure était devenu excessivement rare depuis quelque temps. Il cotait près de 1000 livres nouvelles le kilo. Pendant la période faste du milieu de siècle, le mercure avait été déversé dans les évier et les canalisations. Il était moins coûteux et tellement plus pratique de se débarrasser du mercure usagé et d'en racheter. C'était le plus lourd des métaux et il s'était déposé dans les tréfonds des égouts. Un litre récupéré justifiait la peine que l'on se donnait.

Ils atteignirent bientôt les canalisations plus étroites. Les faisceaux des lampes se reflétaient dans les mares d'eau ridée.

« Éh, papa ! Par là ! » appela Johnny.

Sa voix résonnait dans le tunnel. Renfrew se retourna brusquement et trébucha. Il glissa en jurant dans une flaque boueuse. Johnny s'approcha. Le faisceau de la lampe accrocha un filet de mercure terni. La botte de Renfrew avait buté à l'intersection de deux tuyaux mal sertis. Sous la surface d'eau trouble, le métal avait un éclat chaud et flou. Ce serpentin de vif-argent valait sans doute plusieurs centaines de guinées.

« Du mercure ! Du mercure ! » chantonna Johnny.

Ils aspirèrent le métal dans les bouteilles sous vide. La découverte les mettait d'humeur joyeuse. Renfrew partit d'un grand rire sonore. Ils reprirent leur exploration, découvrirent des caves inexplorées, pénétrèrent dans des recoins ténébreux dont les murailles humides brillaient dans la lumière jaune des lampes. Johnny découvrit une niche en surplomb. À l'intérieur, il y avait un vieux matelas moisi.

« Ça devait être la maison d'un clochard », murmura Renfrew.

Ils découvrirent des restes de bougies et de vieux bouquins de poche.

« Éh ! s'exclama Johnny. Celui-là est de 1968 ! »

Renfrew le prit, le trouva vaguement pornographique et le rejeta sur le matelas.

« On devrait rentrer, maintenant », dit-il.

Ils suivirent le tracé du plan qui avait été remis à tous les chasseurs et trouvèrent une échelle métallique qui accédait à la surface. En clignant des yeux, ils surgirent dans le soleil de fin d'après-midi. Comme tous les autres, ils prirent la queue afin de livrer leur butin à l'Accompagnateur de Chasse. Un titre qui obéissait aux théories à la mode, songea Renfrew. Désormais, les groupes sociaux étaient accompagnés et non dirigés. Déjà, Johnny bavardait et chahutait avec deux gamins de son âge. Il quittait peu à peu cette période de la vie où l'on est profondément influencé par ses parents et pénétrait dans le domaine de la compétition, avec ses rites immuables : épater les copains, dédaigner les filles, assumer un rôle à mi-chemin de la brute et du souffre-douleur, affecter une certaine désinvolture et une connaissance nécessairement vague des choses du sexe, du fonctionnement de ces mystérieux organes que l'on voyait rarement mais dont la présence se faisait souvent sentir. Bientôt, il affronterait les problèmes brûlants de l'adolescence : comment sortir pour de vrai avec sa première fille et franchir le cercle de feu pour devenir un homme tout en évitant les chausse-trapes de la société... Mais sans doute ce panorama cynique était-il révolu. La vague de libéralisme sexuel qui avait déferlé sur les deux générations précédentes avait sans doute facilité les choses.

Mais Renfrew n'en était pas convaincu. Pis encore, il n'envisageait aucune intervention directe à ce sujet. Le mieux était sans doute de faire confiance à l'intuition de son fils. Quel conseil pouvait-il donc donner à Johnny ? « N'oublie jamais une chose, mon garçon : n'écoute les conseils de personne... » Et Johnny ouvrirait tout grands les yeux pour lui demander : « Mais c'est idiot, papa. Si je t'écoute toi, je fais exactement le contraire. »

Renfrew eut un sourire tranquille : les paradoxes fleurissaient de tous côtés.

Un orchestre d'étudiants préluda bruyamment à l'annonce du palmarès : plusieurs kilos de mercure au total. Les garçons applaudirent. Non loin de Renfrew, un homme marmonna : « On vit sur le passé.

— Pourvu que ça dure », fit Renfrew, ironique.

Mais c'était vrai, songea-t-il. On récupérait le savoir du passé comme ses débris. Personne ne faisait plus rien de neuf. Il se dit que c'était à l'image du pays tout entier.

Sur le chemin du retour, Johnny voulut s'arrêter au Bluebell Country Club. Le nom convenait atrocement mal au cottage de pierre du XVIII^e siècle que miss Bell avait transformé en pension pour chats. Marjorie avait eu autrefois la bonne idée d'adopter un chat particulièrement désagréable que Renfrew avait exilé en permanence au Bluebell, tout simplement parce qu'il n'avait pas eu le courage de le jeter dans la Cam. Les lieux étaient d'une humidité de caveau et sentaient fortement l'urine de chat.

« On n'a pas le temps ! » lança Renfrew en réponse à la demande de Johnny, et il dépassa en pédalant à vive allure la forteresse des chats. Son fils devint silencieux, le visage fermé, et il se demanda s'il ne s'était pas montré un peu rude. Depuis quelque temps, il en était conscient, cela lui arrivait de plus en plus fréquemment. Il était très souvent absent de la maison. En fait, il passait la majeure partie de son temps au labo, ce qui le rendait plus sensible à la présence de Marjorie et des enfants. Ou bien il avait atteint cette période de l'existence où l'on réalise confusément que l'on commence à ressembler à ses propres parents, que ses réactions sont de moins en moins originales. Les gènes et l'environnement ont leur vitesse acquise.

Renfrew aperçut un drôle de petit nuage jaune, bas sur l'horizon et il se souvint de ces après-midi d'été où il avait regardé, avec Johnny, les sculpteurs de nuages au-dessus de Londres.

« Regarde là-bas ! » s'exclama-t-il en tendant la main. « Les anges vont pisser, comme disait mon père. »

Ils sourirent ensemble à ce souvenir.

Plus loin, ils s'arrêtèrent chez Fitzbillies, une boulangerie de King's Parade. Johnny fit son devoir de petit Anglais affamé et Renfrew s'arrangea pour avoir deux pains, mais pas plus. Sur la porte d'un agent de presse, les informations à la craie lui apprirent que le supplément littéraire du *Times* venait de couler, ce qui était une nouvelle à peine moins intéressante que la dernière production de bananes à Bornéo. Les grands titres ne donnaient aucune raison mais Renfrew avait tendance à penser que la raréfaction des bons livres, plus encore que les conditions financières, était à l'origine du naufrage du journal.

Johnny se rua dans la maison, déclenchant instantanément les pleurs de sa sœur. Renfrew le suivit plus lentement. Il se sentait bizarrement déprimé en même temps que fatigué par le vélo.

Il s'assit dans le living, essayant pour une fois de ne penser à rien. Mais il n'y parvint pas.

La moitié de cette pièce lui semblait absolument étrangère. Sulfure presse-papiers, chandelier discrètement terni, fragile abat-jour à motif de fleurs, reproduction de Gauguin, bizarre cochon chinois rayé trônant sur la cheminée, gravure en taille douce d'une dame du Moyen Âge, cendrier chinois beige avec citation d'un poème... Il n'y avait pas un centimètre carré qui ne fût *joli*. Il en était là de son constat quand le son ténu de la radio de Marjorie lui parvint. Il était question de l'affaire du Nicaragua. Une nouvelle fois, les Américains attendaient le verdict des mille et un gouvernements voisins à propos de leur projet de canal. À première vue, il pouvait sembler facile de concurrencer le vieux Panama qui était embouteillé six mois sur douze. Renfrew se souvint d'un débat à la B.B.C. sur le sujet. Un quelconque crétin d'Argentine ou d'ailleurs s'en était pris à l'ambassadeur des États-Unis en lui demandant pour quelle raison seuls les Américains des U.S.A. avaient droit au nom d'Américains. Il avait conduit sa démonstration logique jusqu'à laisser entendre que, du moment que les États-Uniens s'étaient réservé l'exclusivité du nom d'Américains, ils pouvaient tout aussi bien s'approprier n'importe quel canal. L'ambassadeur, peu rodé à la télé, s'était lancé dans une grande explication rationnelle, faisant remarquer qu'aucune nation d'Amérique du Sud ne comportait le mot « Amérique » dans son nom et que, par conséquent, nulle d'entre elles n'avait la moindre prétention à émettre. La pauvreté de l'argument, face au déferlement d'énergie psychique et latine du représentant argentin, avaient conduit l'ambassadeur au tréfonds de l'indice de satisfaction lorsque les téléspectateurs avaient appelé. Le porte-parole des Américains était resté muet face à la caméra, avec un sourire douloureux, conscient qu'il n'aurait plus jamais le moindre impact média.

Renfrew passa dans la cuisine. Marjorie était toujours occupée à ranger ses bocaux, pour la troisième fois peut-être.

« Tu sais, j'ai *vraiment* l'impression que ce n'est pas droit », dit-elle avec une note d'irritation absolue.

Il se mit à table et se servit un peu de café. Comme d'habitude, il lui trouva un goût de poil de chien.

« Je pense que tu as raison », murmura-t-il.

Il l'observait, songeur, tandis qu'elle disposait les grands bocaux sur les rayons et... oui, il fallait bien l'admettre, les rayons n'étaient pas droits. Il les avait impeccablement, rationnellement, géométriquement positionnés selon la radiale tirée à partir du centre de la planète.

Leur maison s'était déformée avec les années. Ces derniers temps, la science n'était plus rien. En fait, la cuisine constituait un repère fixe local, l'invariant de Galilée. Oui, c'était certain. Les yeux fixés sur sa femme toujours plongée dans ses bocaux dressés dans un garde-à-vous prussien sur les planches de pin, il prit soudain conscience que l'ensemble des rayonnages était incliné et que seuls les murs étaient d'aplomb.

CHAPITRE 11

Peterson s'éveilla et regarda par le hublot. Le pilote avait décrit une boucle au-dessus de l'océan pour aborder San Diego. À cette altitude, le littoral nord, en direction de Los Angeles, était parfaitement visible. La ville était enveloppée dans une brume permanente, mais la journée était claire et lumineuse. Le soleil éveillait des étincelles dans les baies des grands immeubles de bureaux. Peterson posa un regard rêveur sur l'océan. La lointaine dentelle des vagues venait balayer doucement le rivage. Tandis que l'avion amorçait sa descente, il découvrit de longues crêtes d'écume qui se détachaient sur le bleu profond et songea que cet océan était bien différent de celui qu'il avait survolé la veille.

Il avait pris un vol commercial. La floraison de diatomées, sur l'Atlantique, était atrocement visible du haut des airs. Elle s'étendait maintenant sur une bonne centaine de kilomètres. Floraison était bien le mot qui convenait, se dit-il avec amertume. C'était vraiment comme une fleur géante, un camélia écarlate qui s'épanouissait au large des plages brésiliennes. Cette vision avait excité les autres passagers. Ils avaient tous quitté leur siège pour courir d'un hublot à un autre afin de ne rien perdre du spectacle, tout en posant frénétiquement des questions. Rouge, avait pensé Peterson. Étrange comme la couleur du sang éveillait immédiatement la notion de danger dans l'esprit humain. Sinistre paysage marin, que cette blessure ouverte dans l'océan, ces lames roses autour du caillot sombre.

Son esprit, peu à peu, s'était éloigné de la réalité de cette image pour la transformer bientôt en œuvre d'art surréaliste. Avec des jaguars mauves et des arbres jaunes, il voyait un Jesse Allen. Et avec des poissons orange dans le ciel...

Quel était ce poème de Bottomley ? Dans la deuxième strophe, il était question d'oiseaux que l'on forçait à voler trop haut. *Là où rôdent les vapeurs innaturelles. Les roches vives pour sûr périront quand les oiseaux jamais ne redescendront...* Des vers pompiers du XIX^e siècle. Par les temps qui couraient, on se raccrochait vraiment à n'importe quel lambeau de civilisation.

Il y avait eu des émeutes à Rio. L'habituelle réaction politique : groupes marxistes et tumeurs locales réveillées par la floraison atlantique.

Un hélicoptère attendait Peterson à l'aéroport pour le transporter

jusqu'au lieu d'un rendez-vous secret, à bord d'un immense yacht ancré près du littoral nord. Il y avait retrouvé le président du Brésil et son cabinet. McKerrow, de Washington et Jean-Claude Rollet, un de ses collègues du Conseil. Ils avaient été en conférence durant toute une journée, de 10 heures jusqu'à tard dans l'après-midi, ne s'interrompant que pour un rapide déjeuner sur place.

Toutes les mesures possibles allaient être prises pour contenir la floraison. L'essentiel était d'inverser le processus. Des expériences étaient en cours dans l'océan Indien et dans quelques bassins d'essai en Californie du Sud. Un plan d'assistance alimentaire avait été voté pour le Brésil, afin de compenser l'interruption de pêche en Atlantique. Le Président ne manquerait pas de le mettre en valeur pour tenter d'éviter une panique générale. C'était le style tout-le-monde-sur-le-pont, serrons-nous-les-coudes, fragile rempart face à l'assaut de la mer empoisonnée qui nous cerne, etc. Lorsqu'ils se séparèrent, Rollet partit directement pour faire son rapport au Conseil.

Peterson avait dû se faufiler pour éviter d'être submergé par les démarches hasardeuses, les ingérences et autres petits travaux accessoires. Pour essayer de mettre un peu d'huile dans cette crise, il fallait avant tout avoir un bon jeu de jambes. Les nations libres avaient besoin d'être rassurées, mais il ne devait pas oublier les intérêts de l'Angleterre (quoique ce ne fût pas sa tâche essentielle) et l'inévitable présence des types des médias qui fourraient leur groin partout. Il avait démontré avec succès qu'il était nécessaire pour le gouvernement d'avoir un œil sur les expériences en cours en Californie. C'était une chose que de travailler dans la bonne direction, encore fallait-il qu'on le voie. Cela lui octroyait le temps dont il avait besoin. En fait, il pensait à une petite expérience dont il avait eu l'idée.

Ils venaient de toucher le sol. La musique revint aussitôt tandis que tous les passagers se ruaient sur leurs bagages. C'était le plus désagréable moment du voyage et, une fois encore, Peterson regretta de ne pas avoir fait appel à sir Martin afin de disposer d'un avion particulier pour cette mission. D'accord, c'était coûteux, déraisonnable, etc., mais tellement mieux que ce genre de transport en avion-à-bestiaux. L'argument de base — un moyen de transport privé équivalait au repos, donc à l'économie de toutes les facultés — n'avait pas résisté aux restrictions de l'époque.

Il fut le premier à descendre d'avion par la porte d'avant, ainsi qu'il avait été prévu. Le service de sécurité l'attendait et il en apprécia l'importance. Les hommes étaient casqués et vêtus de cuir. Il s'aperçut que les pistolets automatiques portés sans gaine lui étaient devenus familiers.

Dans la limousine, il trouva un officier du protocole et parvint

assez rapidement à s'abstraire de son bavardage dénué de sens pour observer le paysage qui défilait. La voiture du service de sécurité ne les lâchait pas. Au passage, il remarqua quelques impacts de gros calibre sur une bretelle de la route 405, quelques immeubles noircis mais, à part cela, les récentes journées de « mécontentement » n'avaient guère laissé de trace. Il ne percevait aucune tension. Les rues étaient calmes et l'autoroute pratiquement déserte. Depuis que les gisements pétroliers mexicains s'étaient épuisés, bien avant les prévisions notoirement optimistes, la Californie n'était plus le paradis des adorateurs de l'automobile. La pression politique des Mexicains qui entendaient réaliser les promesses fracassantes d'essor économique n'avait fait qu'accélérer le bouillonnement. Désormais, le couvercle de la marmite bougeait.

Les cérémonies d'usage ne prirent qu'un temps minimum. L'Institut d'océanographie Scripps, avec ses dallages bleus, l'odeur de marée, etc., paraissait à la fois indestructible et usé par le temps. Le staff avait l'habitude des passages de dignitaires. Les gars de la T.V. purent faire leurs prises — on ne disait plus cela, se souvint Peterson : désormais, on employait le mystérieux terme de « dexteurs » — avant d'être évacués. Peterson souriait, serrait des mains, émettait quelques phrases par-ci par-là. Le paquet du Caltech destiné à Markham lui fut remis et il le glissa dans sa mallette. Markham avait un besoin urgent de cet appareil. Il lui avait dit qu'il était en rapport avec leur travail sur les tachyons, et Peterson avait finalement accepté de jouer les bons offices auprès des Américains. Aucun rapport n'avait encore été publié, ce qui était une ruse habituelle pour ne rien laisser filtrer, mais, néanmoins, quelques notes avaient circulé.

La matinée s'écoula comme prévu. Un exposé général par un océanographe, une projection de diapos et de cartes devant une vingtaine de personnes. Puis un colloque, plus ouvert et plus pessimiste, limité à cinq. Et, finalement, Alex Kiefer, qui était à la tête du programme, seul en privé.

« Vous ne voulez pas ôter votre veste ? Il fait plutôt chaud, aujourd'hui, vous ne trouvez pas ? Belle journée. »

Kiefer s'exprimait rapidement, presque nerveusement. Tout en parlant, il cillait sans cesse. À présent qu'il était libéré de la foule, il semblait retrouver un trop-plein d'énergie. Il marchait sur la pointe des pieds, sans ralentir, saluant spasmodiquement les gens qu'il croisait, son regard cherchant sans cesse quelqu'un qu'il ne trouvait jamais. Il précéda Peterson dans son bureau.

« Entrez, entrez... » dit-il en se frottant les mains. « Prenez un siège. Donnez-moi votre veste. Non ? La vue est splendide, n'est-ce pas ? Splendide. »

Peterson, en fait, n'avait émis aucun commentaire, mais il s'était

immédiatement approché des grandes fenêtres d'angle qui ouvraient sur l'étendue brasillante du Pacifique.

« Oui, dit-il enfin, c'est une vue splendide. Est-ce que vous arrivez à vous concentrer avec cela devant le regard ? »

La grande plage de sable fin se déployait jusqu'à La Jolla avant de s'incurver jusqu'à un promontoire incrusté dans les palmiers, environné de rochers et de petites anses. Là-bas, les surfers flottaient patiemment entre les vagues comme de grands oiseaux noirs.

Kiefer eut un rire tranquille : « Si je n'arrive pas à me concentrer, je me mets en combinaison de plongée et je cours là-bas. Rien de tel pour nettoyer l'esprit. En fait, j'essaie de le faire tous les matins. Pour dire vrai, tous ces jours, il n'y a même pas besoin de combinaison. L'eau est déjà chaude. Mais les jeunes n'ont pas l'air de la supporter. » D'un mouvement de menton, il montra quelques surfers qui pagayaient devant une grande lame. « Autrefois, l'eau était vraiment froide. Avant l'installation des centrales nucléaires multi-mégawatts de San Onofre. Vous êtes certainement au courant, bien sûr. C'est votre travail, ce genre de choses, non ? En tout cas, la température de l'eau a légèrement augmenté sur cette partie de la côte. Intéressant : on dirait que ça a stimulé la vie aquatique. Nous observons cela en permanence, bien entendu. En fait, c'est une de nos principales activités. Si cela augmentait, quelques cycles pourraient être altérés mais, pour autant que nous le sachions, nous avons atteint le point culminant. Il n'y a pas eu la moindre augmentation de la température depuis plusieurs années. »

Comme il en venait à parler de son travail, le débit de Kiefer se fit moins nerveux et ses gestes moins spasmodiques. Peterson se dit que l'homme devait approcher de la cinquantaine. Ses cheveux bouclés et noirs étaient marqués de blanc aux tempes et il avait de profondes rides autour des yeux, mais il restait mince et il avait l'air en forme. Il aurait pu passer pour un ascète, se dit Peterson, s'il n'y avait eu son bureau. Avec ce mélange d'envie et de mépris qu'il éprouvait souvent en Amérique, Peterson avait déjà remarqué l'épaisse moquette vert olive, le somptueux bureau au dessus en bois de rose, les fougères aux frondes humides, les estampes japonaises, les magazines de luxe sur la table basse revêtue de céramique et, bien sûr, les vastes fenêtres de verre teinté qui donnaient sur le Pacifique. Il eut brièvement la vision de l'antré encombré de Renfrew à Cambridge. Kiefer, cependant, ne semblait afficher aucun orgueil ni même avoir conscience du confort des lieux. Ils s'assirent l'un et l'autre dans des fauteuils profonds, devant la table basse. Peterson décida que la manœuvre d'intimidation du visiteur avait suffisamment duré et qu'un signe d'indifférence était nécessaire.

« Cela vous ennuie-t-il si je fume ? » demanda-t-il en sortant un

cigare et un briquet en or.

« Oh... je... oui, bien sûr. » Kiefer était soudain fébrile. « Certainement... » Il se leva brusquement, ouvrit un peu plus la fenêtre, puis gagna son bureau et se pencha sur l'intercom. « Carrie ? Voudriez-vous nous apporter un cendrier, je vous prie ? »

— Je suis désolé, dit Peterson. J'ai l'impression d'avoir violé un tabou. Je pensais qu'il était permis de fumer dans les bureaux privés.

— Mais oui... bien sûr. Il n'y a pas de mal. Mais je ne fume pas et j'essaie même d'en décourager les autres. »

Il décocha à Peterson un sourire douloureux, désarmant. « J'ai confiance, vous verrez bientôt la lumière. Mais j'apprécierais si vous pouviez rester à contrevent, pour ainsi dire. »

Peterson se fit la réflexion que le « pour ainsi dire » correspondait à l'habituelle préoccupation des Américains de s'exprimer en anglais-anglais, la tentative, cette fois, étant réduite à néant par la faute qui l'avait précédée.

La secrétaire de Kiefer fit son entrée avec un cendrier qu'elle vint poser devant Peterson. Il la remercia tout en évaluant ses caractéristiques physiques qui méritaient un 8 sur 10. Il savourait l'idée que son statut de membre du Conseil avait empêché Kiefer de lui interdire de fumer dans son bureau.

« Bien », fit Kiefer en revenant s'asseoir, « dites-moi comment vous avez trouvé la situation en Amérique du Sud. »

Il se frotta énergiquement les mains tandis que Peterson exhalait une longue bouffée.

« Mauvaise. Non pas désespérée, mais sérieuse. Ces dernières années, le Brésil est devenu plus dépendant de la pêche. C'est une des conséquences de sa politique à courte vue d'il y a une vingtaine d'années, des coupes claires à tort et à travers... Et, bien sûr, la floraison affecte directement et sérieusement la pêche. »

Kiefer se pencha un peu plus en avant comme une maîtresse de maison avide de détails et de ragots et, aussitôt, Peterson passa en automatique. Il révéla ce qu'il devait révéler et apprit de Kiefer quelques informations techniques qu'il lui faudrait garder en mémoire. Ses connaissances étaient un peu plus étendues en biologie qu'en physique et il se débrouilla un peu mieux qu'avec Markham et Renfrew. Kiefer aborda bientôt le chapitre du financement — maigre, bien entendu : jamais Peterson n'avait entendu un autre son de cloche — et il dut ramener la conversation vers des sujets plus pratiques.

« Nous considérons que toute la chaîne alimentaire peut être menacée, déclara Kiefer. Le phytoplancton est détruit par les hydrocarbures chlorés, ceux que l'on emploie dans les engrais. » Il feuilleta les rapports. « La manodrine, tout particulièrement.

— La manodrine ?

— Un type d'hydrocarbure chloré utilisé surtout dans les insecticides. Elle a ouvert une nouvelle niche dans le milieu des diatomées. Une nouvelle variété s'est développée. Elle génère une enzyme qui décompose la manodrine. La silice de la diatomée excrète aussi un agent qui interrompt la transmission de l'influx nerveux chez les animaux. Les connexions dendritiques sont neutralisées. Mais vous avez dû survoler tout cela pendant la conférence, non ?

— Nous nous sommes maintenus au niveau politique, vous savez : les démarches les plus urgentes pour endiguer la crise... Ce genre de choses.

— Et qu'est-ce qui va être fait ?

— Ils vont tenter d'exploiter au mieux les résultats des expériences qui ont été tentées dans l'océan Indien pour contenir la floraison, mais j'ignore encore si cela peut être efficace. Les tests ne sont pas finis. »

Kiefer pianota sur la table avant de demander abruptement : « Et la floraison, vous l'avez vue ?

— Je l'ai survolée en avion. C'est laid comme le péché. Quant à la couleur... je comprends que les villages de pêcheurs soient terrorisés.

— Je pense que je vais aller y faire un tour », marmotta Kiefer, plus pour lui-même que pour son interlocuteur.

Il se leva et arpenta la pièce. « Je ne sais pas si vous me suivez bien, mais je n'arrête pas de me dire qu'il y a autre chose...

— Oui ?

— L'un de mes gars, au labo, croit qu'il se passe quelque chose de spécial, comme si le processus pouvait s'altérer de lui-même ou je ne sais quoi... » Il eut un geste vague. « Mais tout ce machin est hypothétique, c'est sûr. Si on ne se plante pas, je vous tiendrai au courant.

— Vous planter ?

— Je veux dire : si on n'en tire rien.

— Oui, je comprends. »

Peterson quitta le Scripps plus tard qu'il ne l'avait prévu. Il avait accepté l'invitation à dîner de Kiefer, histoire de maintenir leurs relations au niveau ami-ami, ce qui était toujours préférable. Et puis, un type avait toujours un peu plus de mal à vous doubler quand il avait fait un bon petit repas avec vous, bu un peu trop et raconté quelques histoires. Même si la conversation n'avait pas été trop passionnante.

Un trajet en limousine, quelques contrôles de sécurité, et il se retrouva au centre de La Jolla pour le rendez-vous suivant, à la San Diego First Federal Savings. C'était un immeuble trapu, planté au sein d'un complexe de boutiques mornes. Un instant, il songea à ramener une espèce de souvenir-d'un-pays-lointain. Plus jeune, il l'avait

souvent fait mais, cette fois-ci il abandonna l'idée après trois secondes de délibération avec lui-même. Les boutiques étaient du genre luxe quasi universel et, malgré la défaillance du dollar, la livre restait une mauvaise affaire. Et cela même n'aurait eu aucune importance si les boutiques avaient présenté le moindre intérêt. Mais Peterson ne voyait que des lampes tarabiscotées, des bibelots affreux et autres cendriers dorés. Il eut une grimace et se dirigea vers la banque.

Dès qu'il aperçut le service de sécurité, le directeur se porta à sa rencontre. Oui, il avait été prévenu de l'arrivée de M. Peterson, et oui, ils avaient rassemblé les archives.

Dès qu'ils furent dans le bureau du directeur, Peterson demanda brusquement : « Oui, et alors ? »

— Ah ! monsieur, croyez bien que ce fut une surprise pour nous. Un coffre de dépôt dont la location a été payée il y a plus de trente ans. Ce n'est pas une situation courante.

— Je le pense.

— Je... On m'a dit que vous n'aviez pas la clé ? »

Le petit homme avait apparemment espéré que Peterson, malgré tout, serait peut-être entré en possession de la clé, lui épargnant de longues explications avec ses supérieurs.

« C'est exact, je ne l'ai pas. Mais le coffre n'a-t-il pas été enregistré à mon nom ? »

— Oui, bien entendu. Mais je ne comprends pas...

— Disons simplement qu'il s'agit d'une question de... sécurité nationale.

— Pourtant, sans clé, le propriétaire lui-même...

— Sécurité nationale. Le temps compte. Je pense que vous me comprenez, n'est-ce pas ? »

Peterson eut à l'adresse du personnage son sourire le plus distant.

« Éh bien... le sous-secrétaire me l'a expliqué au téléphone, du moins en partie, et j'ai consulté mon supérieur immédiat mais...

— Très bien, je suis heureux de constater que tout s'est bien passé. Permettez-moi de vous féliciter pour votre rapidité. Cela fait toujours plaisir de rencontrer des gens efficaces.

— Nous avons...

— J'aimerais maintenant vérifier rapidement le contenu, dit Peterson avec une certaine fermeté dans le ton.

— Éh bien... par... par ici. »

Ils s'engagèrent dans un absurde parcours rituel, avec signatures, coups de tampon, enregistrement de l'heure exacte de passage et portes électroniques bourdonnantes. L'ultime portail d'acier s'ouvrit enfin sur une muraille brillante de coffrets de métal. Le directeur, d'un geste fébrile, prit les clés adéquates dans la poche de son gilet. Puis il s'empara d'un des coffrets et eut une hésitation très nette avant de le

remettre à Peterson.

« Merci infiniment », murmura ce dernier avant de se retirer dans la petite pièce adjacente.

L'idée était de son cru et elle lui plaisait. Si Markham ne se trompait pas, il était possible d'entrer en contact avec quelqu'un dans le passé afin de modifier le présent.

Mais l'effet précis de cette intervention sur le présent n'était pas clair. Étant donné que le passé tel qu'il était conçu maintenant pouvait très bien être celui que Renfrew avait créé, comment était-il possible de le distinguer de tel ou tel autre passé qui, tout en n'ayant jamais existé, aurait pu être ? Selon Markham, une telle approche était totalement fausse, puisque deux points du Temps pouvaient être liés en boucle, éternellement, par un faisceau tachyon. Mais, pour Peterson, il était essentiel de savoir s'ils avaient réussi. Dans les expériences idéalisées de Markham, au milieu des leviers et des claviers, des fiches et des cadrans, tout devenait confus. Peterson avait donc proposé une manière de vérification. D'accord, il fallait avant tout transmettre les informations préliminaires sur la situation océanique et tout ça. Mais on pouvait en profiter pour demander à ceux du passé de laisser une sorte de borne témoin. Une preuve évidente que les signaux avaient été bien reçus — ce qui suffirait à convaincre Peterson que toutes ces idées n'étaient pas un fatras d'absurdités. Deux jours avant de quitter Londres, il avait donc appelé Renfrew pour lui dicter un message précis à transmettre. Markham avait une liste des groupes expérimentaux susceptibles de recevoir un message tachyon par l'intermédiaire de leurs appareils de résonance nucléaire. Un message avait donc été lancé vers chacun d'eux : à New York, à La Jolla, à Moscou. Il demandait que l'on place un message à l'intérieur d'un coffret de dépôt dûment enregistré au nom de Peterson. Cela serait suffisant.

Peterson ne pouvait se rendre à Moscou sans donner ses raisons à sir Martin. New York était temporairement écarté en raison des terroristes. Restait La Jolla.

Quand le coffret s'ouvrit avec un cliquetis, Peterson sentit son poulx s'accélérer. Le couvercle se souleva et il ne vit qu'une feuille de papier jaune pliée en trois. Il la prit et la sentit craquer sous ses doigts en la dépliant.

LA JOLLA MESSAGE REÇU

C'était tout. C'était suffisant. À cette seconde, Peterson éprouva deux émotions contraires : du soulagement et un brusque désappointement de ne pas en apprendre plus. Qui avait rédigé cette note ? Qu'avaient-ils reçu d'autre ? Il prit conscience avec un peu de

tristesse qu'il s'était dit que le type qui avait reçu le message expliquerait dans quelles circonstances, ce qu'il en avait déduit ou au moins, nom de Dieu, qui il était... Mais non, il n'avait rien fait de tout cela, se dit-il en s'asseyant. Il n'y avait que ça. Et ces quelques mots prouvaient que cette colossale entreprise avait été justifiée. Incroyable. Bien sûr, les implications étaient encore floues mais il existait au moins cette certitude, ce message.

Avec une bouffée de fierté, il se dit qu'il avait réussi cela lui-même et il se demanda si ce n'était pas ce qu'éprouvaient les scientifiques à l'instant de la découverte, quand les portes secrètes du monde s'ouvraient, ne fût-ce que pour un moment très bref.

Le directeur frappa discrètement à la porte, mais ce fut suffisant pour dissiper les pensées de Peterson. Il glissa la feuille de papier jaune dans sa poche.

Au *Valencia Hotel*, il prit une suite qui avait vue sur la baie. L'océan gagnait du terrain : le parc, en dessous, était peu à peu grignoté par les vagues et plusieurs chemins se terminaient en cul-de-sac. Le conglomerat du littoral était miné par le ressac. Dans l'indifférence générale, les hauts-fonds apparaissaient entre les lames, à la limite de l'effondrement.

Peterson donna congé pour la nuit aux hommes de la sécurité et à son chauffeur. Avec eux, il ne risquait pas de passer inaperçu et la journée lui avait semblé longue. L'instant de victoire qu'il avait connu à la banque continuait d'occuper ses pensées. Il dépensa une part de son trop-plein d'énergie dans la piscine de l'hôtel et dans quelques explorations infructueuses des boutiques alentour. Il était surtout intéressé par les vêtements. Mais ici, on ne se contentait pas de présenter ce que l'on avait à vendre. Toutes les vitrines proposaient des scènes de manoir anglais ou de château français. On sentait qu'il y avait encore de l'argent, mais qu'il était sans doute mal employé. Tous les gens étaient propres et nets, pleins de santé. En Angleterre, songea Peterson, la prospérité vous garantissait au moins un statut à part. Ici, elle n'impliquait même pas l'assurance du bon goût.

Les gens âgés étaient très nombreux et, sur les trottoirs, ils se montraient plutôt acariâtres si l'on ne s'écartait pas à temps. Quant aux plus jeunes, ils étaient athlétiques, resplendissants. Bien sûr, il s'intéressait plus particulièrement aux femmes. Elles étaient toutes merveilleusement élégantes, soignées et maquillées. Pourtant, il émanait d'elles une certaine langueur, la trace indéfinissable de l'indifférence du bonheur. Pour une part, il enviait cette existence. Il savait bien que tous ces gens qui arpentaient Girard étaient, comme les Anglais, limités par d'innombrables restrictions. En Californie du Sud, elles touchaient l'automobile, l'emploi, l'achat immobilier, l'alimentation en eau... Mais ils avaient l'air tellement libres. Sur les

visages, on ne lisait pas encore la fatigue due au fardeau du monde et que les Européens confondaient souvent avec la notion de maturité.

De la même manière, les femmes manquaient de cette complexité qu'il avait toujours appréciée en elles. Ici, elles semblaient interchangeables, toutes aussi ouvertes et équilibrées. Avec elles, les rapports sexuels étaient sans problème, efficaces et sains. Jamais elles n'étaient surprises, encore moins choquées lorsqu'on leur faisait des avances. Quand elles disaient oui, c'était oui. Et non, c'était vraiment non. Peterson se prenait à regretter le non qui pouvait vouloir dire peut-être dans le jeu subtil de la séduction. Mais les Américains ne pratiquaient pas ce genre de jeu. Ils étaient énergiques ou habiles, jamais retors, secrets ni rusés. Ils aimaient les questions directes auxquelles ils donnaient des réponses directes. Ou plutôt, se dit-il, ils aimaient tout simplement conduire le jeu.

Il en était là de ses réflexions quand il s'arrêta devant une boutique de vins fins et décida de se faire expédier quelques bouteilles de vin de Californie. On ne savait jamais si la chance se représenterait.

Il attendait Kiefer dans un bar quand la pensée s'imposa à lui : Et s'il s'était contenté d'expédier une lettre à Renfrew, avec le message ? Vu la situation de la poste, ces derniers temps, il pouvait tout aussi bien ne pas l'avoir encore reçue et encore moins avoir réagi. Dans ce cas, après avoir pris possession de la feuille de papier jaune, aujourd'hui même, il aurait pu téléphoner à Renfrew et lui donner l'ordre de ne pas émettre le message. Qu'est-ce que Markham pourrait bien en dire ?

Il finit son gin et se souvint de l'histoire des boucles dans le Temps. Oui, c'était ça... Son plan ramènerait toute chose à un stade indéterminé. C'était la réponse. Mais quel genre de réponse ?

« Les rues deviennent impossibles, fit Kiefer. Quel chantier ! »

Il amorça un virage brusque et les pneus miaulèrent.

Pour Peterson, c'était un virage bénéfique dans la conversation : depuis un moment, Kiefer chantait les louanges des légumes frais qui arrivaient à une vitesse frisant celle de la lumière d'une mystérieuse région appelée « la vallée », une espèce de corne d'abondance qui, apparemment, n'avait pas besoin d'autre nom.

Peterson s'aventura donc timidement sur ce nouveau terrain et déclara : « Pourtant, tout m'a l'air plutôt prospère.

— Oui, bien sûr, on ne voit rien tant que l'on roule sur les avenues. Mais les conditions de vie sont de plus en plus difficiles à maintenir. Tenez : regardez autour de vous. Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose qui vous frappe ? »

Ils étaient à présent dans les collines, suivant des routes étroites et sinueuses qui, de virage en virage, offraient des vues du Pacifique entre des ranches espagnols et des châteaux français miniatures.

« Vous voyez tous ces murs ? dit Kiefer. Quand nous sommes arrivés ici, il y a... oh ! presque vingt ans, toutes ces demeures étaient ouvertes à tous les vents. Aujourd'hui, impossible de rencontrer votre voisin sans appuyer sur des tas de boutons pour lui parler par l'intercom. Et je ne vous parle pas des systèmes de sécurité ! Des trucs électroniques qui font le travail d'une bonne centaine de bergers allemands. Ils ont même prévu des accus pour les coupures de courant !... »

— Et le taux de criminalité ? demanda Peterson.

— Terrible. Trop de monde, pas assez de travail. Et les immigrés clandestins. Ils pensent tous qu'ils ont droit à une existence de luxe — ou au moins au confort. Alors, quand leurs rêves s'effondrent, ils en veulent à l'univers entier. »

Peterson décida alors de modifier son programme. Le temps de se procurer le meilleur système électronique de sécurité qu'il pourrait trouver. C'était idiot de ne pas y avoir pensé plus tôt. Ce genre de truc était la grande spécialité des Américains. Il lui fallait un bon système, pratique et solide. Si c'était possible, il pourrait même l'emporter avec lui en avion. Ce qui l'amena à regretter une fois encore de ne pas disposer d'un appareil privé.

« Toute la ville est découpée en enclaves fortifiées, poursuivait Kiefer. Ça concerne surtout les vieux. »

Et il cita quelques statistiques qui plaçaient la Californie immédiatement au second rang derrière la Floride quant à la moyenne d'âge. Depuis la faillite du système de retraites, le lobby du Mouvement des doyens avait accentué les pressions pour des privilèges spéciaux, des dégrèvements d'impôts et autres dérogations. Peterson avait la certitude de mieux connaître l'évolution démographique que son interlocuteur : le Conseil avait fait une projection à l'échelle mondiale deux ans auparavant seulement, projection à laquelle s'étaient ajoutées des prévisions ultra-secrètes. Les États-Unis et l'Europe avaient atteint le degré de croissance zéro, et la courbe de population se rapprochait de l'âge de la retraite. Tous ces gens attendaient chaque mois un chèque confortable que l'on ne pouvait qu'extraire à coups d'impôts sur la population plus jeune et de plus en plus réduite. Ce qui conduisait inévitablement à un « syndrome d'obligation ». Les gens âgés considéraient qu'ils avaient payé des impôts énormes toute leur vie durant et qu'ils avaient été mis au rancart avant de bénéficier des salaires somptueux qui étaient désormais ceux des plus jeunes cadres. La société devait cracher, déclaraient les doyens du Mouvement, c'était une « obligation ». Les gens âgés votaient de plus en plus souvent dans le seul souci de leurs intérêts. Ils avaient un certain pouvoir et, en Californie, les cheveux gris étaient devenus le symbole de l'activisme politique.

« ... pendant des semaines ils ne sortent pas, avec les complexes télévidéo qu'ils se payent. Ils n'ont même plus à faire leurs courses ni à aller à la banque. Ils ne voient plus que des gens de plus de soixante ans. Ils font tout électroniquement. Et ça, ça tue la ville. Le plus vieux cinéma de La Jolla, La Licorne, a dû fermer le mois dernier. C'est vraiment une honte. »

Peterson acquiesça vaguement, mais il continuait à penser à un nouvel emploi du temps. La voiture s'engagea dans une allée montante et un portail s'ouvrit. Ils approchaient d'une grande villa blanche que Peterson classa immédiatement dans la catégorie : espagnol bâtard. Hors de prix mais sans le moindre style. Dans le parking, il remarqua la présence de bicyclettes et d'un petit chariot. Seigneur ! Des enfants ! Est-ce qu'il allait dîner avec une horde de morveux américains ? Ses craintes se réalisèrent lorsqu'ils furent accueillis sur le seuil par deux garçonnetts qui sautèrent sur Kiefer en hurlant tous les deux en même temps. Leur père parvint à les faire taire le temps de présenter Peterson qui eut immédiatement droit à leur attention. L'aîné lui demanda sans ambages : « Est-ce que vous êtes un savant, comme papa ? », tandis que le plus jeune l'observait fixement, en se balançant d'un pied sur l'autre de façon particulièrement irritante. Des deux, se dit Peterson, il était potentiellement le plus bruyant et le plus redoutable. L'aîné avait un genre qui lui était plus familier : direct, bavard, sûr de lui et vraisemblablement indestructible.

« Pas exactement... commença-t-il, mais il n'alla pas plus loin.

— Mon papa étudie les diatomées de l'océan, lança le garçon sans lui accorder le moindre intérêt. C'est très important. Moi aussi je serai un savant quand je serai grand, peut-être un astronome, et David sera astronaute, mais il a seulement cinq ans et il ne sait pas encore vraiment. Est-ce que vous voulez voir le modèle de système solaire que j'ai construit pour le cours de science ?

— Non, Bill, intervint Kiefer. Je sais qu'il est très joli mais M. Peterson ne veut pas qu'on l'ennuie maintenant. Nous allons boire un verre et parler de choses adultes. »

Il se dirigea vers le living, suivi par Peterson et les deux gosses. Oui, songea Peterson, Kiefer était tout à fait le genre de père à parler de « choses adultes ».

« Moi aussi, je peux parler de choses adultes ! s'exclama Bill avec indignation.

— Oui, oui, bien sûr. Mais ce que je voulais dire, c'est que nous allons parler de choses qui ne t'intéresseront pas. Peterson, que voulez-vous boire ? Je peux vous proposer du whisky avec ou sans soda, du vin, de la tequila... »

Peterson allait répondre mais Bill le devança :

« Comment est-ce que tu sais que ça ne m'intéresserait pas ? Il y a

des tas de choses qui m'intéressent. »

La situation fut résolue par une voix douce mais ferme qui venait d'une pièce voisine : « Les garçons ! Venez ici, immédiatement ! »

Bill et son frère s'éclipsèrent instantanément et Peterson ravala momentanément la réplique qu'il venait de préparer. Elle lui serait sans doute utile plus tard.

« Je vois que vous avez du Pernod, dit-il. Est-ce que je peux vous en demander un, avec de la tequila et un trait de citron ?

— Grands dieux, quel mélange ! C'est bon ? Je ne pratique pas trop les alcools forts. À cause de mon foie, vous comprenez... Asseyez-vous, je suis certain que nous devons avoir du jus de citron. Ma femme le sait mieux que moi. Est-ce que cela porte un nom ou bien l'avez-vous inventé ? »

Une fois encore, Kiefer perdait ses moyens.

« Je crois que cela s'appelle un macho », dit Peterson d'un ton sec.

Il examina la pièce. Simple, élégante, absolument blanche à l'exception de quelques meubles orientaux. Sur le mur du fond, il remarqua un superbe paravent. À droite de la cheminée, un kakemono et, dans une niche, un bouquet raffiné.

En face de la cheminée, les fenêtres sans rideaux ouvraient sur le Pacifique, par-delà les toits et les arbres. L'océan était un tapis obscur entre les archipels de lumières déployés tout au long du littoral. Il décida de s'asseoir sur un sofa blanc et bas, en diagonale, afin de pouvoir observer à la fois la pièce et le large. Il émanait du décor une certaine sérénité, se dit-il, en dépit de quelques liasses de feuillets qui traînaient çà et là et qui appartenaient sans doute à Kiefer.

« J'espère que ça ira. Moitié Pernod, moitié tequila. Bon, je vais essayer de trouver du citron. Oh !... voici ma femme. »

Peterson tourna la tête, et resta un instant immobile, silencieux. Puis il se leva lentement. Il ne parvenait pas à détourner son regard. Elle était japonaise, jeune, gracieuse et très belle. Il essaya de dissiper ses premières émotions confuses. Elle devait approcher de la trentaine, peut-être, ce qui expliquait l'âge des enfants. Pour Kiefer, c'était sans doute un second mariage. Elle portait un Levis blanc et une sorte de chemisier à col haut, blanc et soyeux. Rien dessous, remarqua-t-il avec approbation. Ses cheveux étaient longs, souples et lisses. Ils lui arrivaient presque à la taille et ils étaient si noirs qu'ils semblaient avoir des reflets bleus. De la voir ainsi, toute vêtue de blanc dans cette pièce blanche à peine éclairée lui donnait le sentiment étrange que sa tête flottait librement. Elle s'était arrêtée sur le seuil, sans doute sans le moindre calcul, se dit-il, mais l'effet était saisissant. Et il restait là, paralysé, attendant qu'elle fit un mouvement. Kiefer se précipita, le geste nerveux.

« Mitsuoko, ma chérie, viens, entre. Je veux te présenter notre

invité, Ian Peterson. Peterson, voici ma femme, Mitsuko. »

Il les regarda l'un et l'autre, tout comme un enfant qui vient de ramener un prix d'excellence à la maison.

Elle s'avança enfin, avec une grâce fluide qui bouleversa Peterson. Elle lui tendit la main et il la prit. C'était un contact frais et lisse.

« Hello », fit-elle. Et, pour une fois, Peterson put répondre en toute sincérité : « Enchanté. »

Il retint son regard à peine plus longtemps que ne le voulait l'usage et un sourire effleura ses lèvres pour souligner le simple mot qu'il venait de murmurer. Puis elle retira sa main et vint s'asseoir sur le sofa.

« Chérie, avons-nous du jus de citron ? » demanda Kiefer. Toujours aussi emprunté, il se frottait les mains. Il ajouta : « Et toi ? Tu veux boire quelque chose ? »

— Oui aux deux questions, fit-elle. Il y a du jus de citron dans le frigo et je prendrai un peu de vin blanc. »

Elle se tourna en souriant vers Peterson : « Je ne peux pas boire beaucoup. Ça me monte tout de suite à la tête. »

Kiefer quitta la pièce.

« Comment cela se passe-t-il en Angleterre, monsieur Peterson ? » demanda-t-elle en penchant légèrement la tête. « Les nouvelles sont inquiétantes.

— Ça se passe *très mal*, bien que le plus grand nombre n'en ait pas encore conscience. Vous connaissez l'Angleterre ?

— J'y ai passé un an. C'est un pays que j'aime beaucoup.

— Vraiment ? Vous y avez travaillé ?

— J'avais une chaire au Collège impérial de Londres. Je suis mathématicienne. Actuellement, j'enseigne à l'université de Californie. »

Elle l'observait, guettant une réaction de surprise qui ne vint pas.

« Vous vous attendiez sans doute à un diplôme de philosophie.

— Oh ! non, dit-il, rien d'aussi conventionnel. »

Il s'était exprimé d'une voix calme, tout en lui souriant. Pour lui, les philosophes étaient des gens qui dépensaient des trésors de temps sur des questions aussi profondes que « si Dieu n'existe pas, qui me passera le prochain Kleenex ? ». Il était sur le point de traduire cela en une épigramme quand Kiefer réapparut avec un verre de vin blanc et un petit flacon.

« Chérie, voici ton verre. Et... » Il se tourna vers Peterson : « un peu de jus de citron. Combien en voulez-vous ? Un trait ? »

— Merci. Formidable. »

Kiefer se rassit. « Mitsuko vous a-t-elle dit qu'elle avait passé une année à l'université de Londres ? C'est une fille assez brillante que j'ai épousée. Elle a eu son doctorat à vingt-cinq ans. Brillante et jolie. Je

crois que j'ai de la chance.

Il lui sourit avec fierté.

« Ça suffit, Alex. » Les mots étaient durs mais elle sut les envelopper d'un sourire affectueux. Elle se tourna vers Peterson avec un petit haussement d'épaules : « Alex vante toujours mes mérites devant ses amis. C'est embarrassant.

— Mais je le comprends. »

Peterson était souriant mais ses pensées s'accéléraient. Il ne disposait que d'une seule soirée. Est-ce qu'ils vivaient librement ? Accepterait-elle des avances directes ? Et comment faire en présence de Kiefer ?

« Votre mari m'a dit qu'ici non plus les choses ne s'arrangent guère, bien que cela ne soit pas évident pour un visiteur. »

Que voulait donc dire son sourire ? C'était presque comme s'ils partageaient un secret. Peut-être lisait-elle dans ses pensées ? À moins qu'elle ne flirte, simplement ? Ou encore — la pensée s'imposa brusquement à lui — elle était nerveuse... Il était certain qu'elle lui adressait des signaux.

« Il existe une incapacité psychologique à abandonner le luxe, disait Kiefer. Les gens ne renonceront pas à un style de vie qu'ils considèrent comme... euh... sublimement américain.

— Est-ce un slogan à la mode ? demanda Peterson. Je l'ai relevé dans certains des magazines que j'ai feuilletés dans l'avion. »

Kiefer prit un air concentré. « Sublimement américain ? Oui, je suppose. J'ai lu un papier à ce propos cette semaine. Oh ! excusez-moi, je vais jeter un coup d'œil sur les garçons ! »

Il disparut avec l'air décidé d'un chien de chasse fidèle. Quelques secondes après, Peterson l'entendit parler à ses enfants d'une voix basse mais ferme. Ils l'interrompaient régulièrement du ton péremptoire du gamin-qui-sait-tout. Peterson aspira une gorgée et se demanda s'il était sage d'aller un peu plus loin avec Mitsuoko. Non seulement Kiefer était un maillon important de la chaîne d'information de Peterson, mais il était aussi l'élément essentiel de tout un appareil administratif. Bien sûr, on était en Californie, et le XIX^e siècle était loin, mais nul ne pouvait être certain des réactions d'un mari à ces circonstances, quelles que fussent ses théories à ce propos. Au-delà de ces spéculations, Peterson ne pouvait se dissimuler le fait que ce type l'agaçait avec ses positions fanatiques à l'égard du tabac et de l'alimentation biologique et l'adoration qu'il semblait vouer à ces gamins déplorables.

Mais après tout, c'était un administrateur, et il était censé prendre des décisions rapides et justes, non ? Exact, se dit Peterson.

Il se tourna vers Mitsuoko, se demandant comment tirer parti de ces quelques secondes de solitude. Elle regardait vers l'océan et il se

dit que l'image devait être en elle depuis le plus lointain passé.

Avant qu'il ait pu prononcer un mot, elle dit sans le regarder : « Où êtes-vous descendu, monsieur Peterson ? »

— Au *Valencia*. Et mon nom est Ian.

— Ah ! oui... Il y a un très joli bout de plage, là-bas, au sud de la baie. Je vais souvent m'y promener dans la soirée... » Elle le regarda droit dans les yeux. « Aux alentours de 10 heures. »

Il sentit son poulx battre dans sa gorge. Il demeurait impassible. Dieu du ciel ! c'était venu d'elle... Elle lui avait donné rendez-vous presque au nez et à la barbe de son mari. Seigneur ! Ça c'était une femme.

Kiefer était de retour.

« La crise se développe », dit-il.

Peterson transforma habilement son rire en un simple toussotement et déclara : « Je crois que vous avez raison. » Il n'osait pas regarder Mitsuoko.

Durant le long vol transpolaire, Peterson eut tout le temps d'explorer le dossier de Caltech. Il était détendu et heureux. Il éprouvait en vérité cette sensation d'apaisement de celui qui a été jusqu'au bout de son plaisir. Et sans regret, c'était le jeu. Autrement dit, ils n'avaient rien eu à se refuser, l'un comme l'autre. Mais le souvenir leur resterait jusqu'à leur dernier instant de vie.

Mitsuoko avait honoré et bien au-delà les promesses de leurs premiers regards. Elle l'avait quitté au bout de trois heures. Sans doute, songeait-il, avec un bon alibi ou, mieux encore, avec la promesse tacite du silence de son époux. Et le tout était le doux achèvement d'un voyage par ailleurs bien austère.

Quant au dossier Caltech, c'était encore autre chose. Il contenait de sinistres rapports internes, un casse-tête de mots et de symboles mathématiques. Plutôt pour Markham, songea-t-il. Il y serait comme un poisson dans l'eau.

Certains indices prouvaient que tout ce dossier n'avait pas été constitué tout à fait régulièrement. Une photocopie de lettre officielle, qui soutenait le Conseil en des termes inspirés par Peterson lui-même, portait une mention griffonnée : *Faites-les mariner — qu'ils ne mettent pas le nez dans nos affaires*. Il était évident que l'auteur de ce commentaire aurait pris soin de l'effacer avant de diffuser le document. L'explication était claire : le gouvernement américain disposait d'un service de sécurité efficace. Plutôt que de négocier l'échange de certains documents avec Caltech, il avait préféré reproduire clandestinement tout ce qu'il pouvait trouver. Peterson eut un soupir : la méthode était douteuse mais, une fois encore, ce n'était pas son problème.

Le seul document vraiment compréhensible était une lettre

personnelle qui avait sans doute été retenue parce qu'elle contenait des mots clés.

Cher Jeff,

Il ne me sera pas possible de venir pour Pâques ; j'ai vraiment trop à faire ici, à Caltech. Les dernières semaines ont été plutôt surchargées. Nous travaillons à trois et nous ne pouvons vraiment pas interrompre les calculs, même pour un week-end à Baja. Je suis vraiment navré parce que je me faisais un plaisir de me retrouver avec vous deux (si tu vois ce que je veux dire !). Je sens que les grands cactus féroces et la délicieuse chaleur torride vont me manquer. La prochaine fois, peut-être, je l'espère. Dis à Linda que je l'appellerai pour bavarder un peu d'ici à quelques jours si j'ai un moment. Est-ce que vous comptez venir nous voir un de ces jours ? (ou plutôt devrais-je dire une nuit ?)

Après avoir brisé une promesse comme celle-là, je suppose que je dois vous parler de ce qui m'absorbe autant. Il est possible qu'un biologiste des milieux marins aussi distingué que toi ne comprenne pas l'importance de la chose : la cosmologie n'a guère d'importance dans ton monde d'enzymes et de solutions titrées à tant pour cent, je suppose. Mais pour nous qui travaillons sur la théorie gravitationnelle, nous avons l'impression qu'il se prépare une espèce de révolution. À moins qu'elle ne se soit déjà produite.

Tout cela est en relation avec un problème qui absorbe depuis pas mal de temps les astrophysiciens. S'il existe une certaine quantité de matière dans l'univers, il possède donc une géométrie finie — ce qui signifie qu'il cessera son expansion et commencera à se contracter sous l'effet de l'attraction gravifique. Et les gens qui travaillent dans la même direction que nous se sont demandé depuis quelque temps s'il existe suffisamment de matière dans notre univers pour en fermer la géométrie. Jusque-là, les mesures directes de quantité de matière contenue dans notre univers n'ont pas été probantes [8]. Le relevé des étoiles lumineuses ne nous donne qu'une quantité restreinte de matière, insuffisante pour fermer notre espace-temps. Mais il ne fait aucun doute qu'il existe une masse de matière non visible : poussière stellaire, étoiles mortes et trous noirs.

Nous sommes pratiquement certains que la plupart des galaxies comportent de grands trous noirs en leur centre. Ce qui nous fournirait la matière qui nous manque pour fermer la géométrie de cet univers. Il y a plus nouveau : ce sont les dernières données qui mettent en évidence les regroupements de galaxies lointaines. Ces agglutinations à l'échelle cosmique signifient que la densité de la matière est soumise à des fluctuations importantes dans tout l'univers. Si des galaxies s'agglomèrent quelque part et que leur densité croisse suffisamment, la géométrie de leur espace-temps local se refermera sur elle-même, comme ce pourrait être le cas pour tout notre univers.

Nous avons maintenant suffisamment d'éléments pour adhérer à la

vieille idée de Tommy Gold : qu'il existe des secteurs de notre univers dans lesquels les galaxies se sont agglomérées jusqu'à former leur propre géométrie fermée. Ça n'est pas évident à l'observation. Ce ne sont que de petites régions qui émettent une faible lumière rouge. Ce rouge est dû à la matière qui continue à tomber vers ces agglutinations. Ce qui est sensationnel, c'est que ces fluctuations de densité locales se présentent comme des univers indépendants. Et le temps de formation d'un univers séparé est indépendant de sa taille. Ça se ramène à la racine carrée de Gn , G étant la constante gravitationnelle et n la densité de la région en contraction. Il n'existe donc pas de rapport avec la taille du mini-univers. Un petit univers se fermera aussi vite qu'un grand. Cela implique que tous ces univers de tailles différentes ont été formés dans le même « temps ». (Tenter de définir ce qu'est exactement le « temps » dans ce problème t'incitera à la boisson si tu n'es pas mathématicien — et peut-être même si tu l'es.)

Ce qui compte c'est qu'il peut exister des univers fermés à l'intérieur du nôtre. En fait, ce serait une remarquable coïncidence si notre univers était le plus grand de tous. Nous pouvons aussi n'être qu'une agglutination à l'intérieur d'un autre univers. Rappelle-toi ce vieux dessin animé avec le petit poisson qui était avalé par un poisson un peu plus gros que lui, qui à son tour était dévoré par un autre un peu plus gros et ainsi de suite ? Éh bien, il se pourrait que nous soyons l'un de ces poissons.

Ces dernières semaines, j'ai essayé de savoir comment obtenir des informations de ces univers qui sont à l'intérieur du nôtre. Comment en tirer des informations. Il est évident que la lumière ne peut se propager d'un univers à l'autre. Pas plus que la matière. C'est ce que l'on entend par géométrie fermée. La seule possibilité pourrait être un certain type de particule échappant aux contraintes imposées par la théorie d'Einstein. Il existe plusieurs candidats à ce rôle mais Thorne (notre grand homme) refuse de s'aventurer dans ce marécage.

Selon moi, ce sont les tachyons qui constituent la réponse. Ils peuvent s'évader des « univers » plus petits situés à l'intérieur du nôtre. Leur découverte implique des répercussions énormes sur le plan Cosmologique. Ils sont difficiles à détecter et nous n'en connaissons pas grand-chose. Mais ils constituent un lien direct avec ces secteurs d'espace-temps scellés. C'est pour cela que je travaille dur sur cette question. Il y a une chance pour que nous fassions une découverte de premier plan. Et le travail n'est pas facile avec la pénurie alimentaire et le grand incendie de L.A. Le monde est dans un tel état que personne ne se souciera probablement de ce que nous aurons trouvé, mais la vie académique est soumise à ce destin.

Désolée d'avoir été si longue sur ce sujet et sans doute pas très claire mais tout cela me passionne tellement que j'ai tendance à me laisser emporter. En tout cas, je suis désolée pour Baja. J'espère bien vous revoir bientôt tous les deux.

Une seconde, Peterson ressentit un sentiment de culpabilité en lisant une lettre privée. Le Conseil s'était maintenant accoutumé à ce genre de méthode, bien sûr, dans le seul but de neutraliser plus vite les intérêts récalcitrants qui n'acceptaient pas la nécessité d'une action rapide. Mais il se considérait encore comme un gentleman, et un gentleman en aucun cas ne lisait le courrier des autres. Mais ses réserves ne subsistèrent pas longtemps devant l'intérêt qu'il éprouvait pour tout ce qu'avait écrit « Cathy ». Des sous-univers ? Incroyable. Le paysage scientifique atteignait à l'irréel.

Il se rencogna dans son siège et regarda les vastes étendues du Canada qui défilaient sous l'avion. Oui, c'était peut-être bien cela. Depuis quelques décennies, le monde tel que le dépeignaient les scientifiques était de plus en plus étrange, distant, incroyable. Il était donc tellement plus facile de l'ignorer plutôt que d'essayer de le comprendre. Les choses devenaient trop complexes. Pourquoi s'en faire ? Mets donc la télé, chérie. Oui, c'était ça...

CHAPITRE 12

3 décembre 1962

Cooper disposa les feuilles de graphiques les unes à côté des autres puis recula. Il observa le résultat de son travail tout en se balançant sur les orteils comme un coureur se préparant au départ. Le bourdonnement du labo renforçait encore la tension de l'instant.

« C'est ça, dit Cooper. Ils sont bien dans l'ordre.

— Ce sont nos meilleurs relevés ? murmura Gordon.

— Les meilleurs que j'aurai jamais », rectifia Cooper en se renfrognant vaguement. Il se retourna, les mains sur les hanches.

« En tout cas, ils se suivent. Trois heures de relevés.

— Ça me paraît propre et net, dit Gordon d'un ton conciliant. Du bon boulot.

— Oui. Ça n'a pas été une rigolade. S'il y avait une résonance claire, je l'aurais vue. »

Gordon suivit du doigt le tracé vert sur la grille rouge. Non, il n'était pas question de résonances ordinaires. C'étaient des noyaux atomiques qui se trouvaient dans leur échantillon maintenu à trois degrés du zéro absolu dans l'hélium en ébullition. Et chaque noyau était un aimant qui tendait à s'aligner selon le champ magnétique que Cooper appliquait à l'échantillon. L'expérience de base était simple : elle consistait à produire une brève impulsion électromagnétique qui détournait les aimants nucléaires du champ magnétique sur lequel ils se réalignaient ensuite. Par ce système de détente nucléaire, l'expérimentateur pouvait en apprendre beaucoup sur l'environnement à l'intérieur du solide. C'était un moyen relativement simple d'explorer les configurations microscopiques d'une structure complexe. C'était à cause de sa clarté, de sa simplicité que Gordon aimait ce travail, sans parler de ses possibles applications aux transistors ou aux détecteurs infrarouges. Bien sûr, cette branche de la physique des solides n'était pas aussi spectaculaire que les recherches sur les quasars ou les particules à haute énergie mais elle était précise et avait la beauté des choses simples.

Pourtant, le tracé qu'il avait sous les yeux n'était ni simple ni beau.

Çà et là, il lisait des fragments de ce qu'ils auraient dû obtenir en permanence : de belles courbes de résonance, bien régulières et bien précises. Mais sur la plupart des relevés, il ne voyait que le tracé frénétique du bruit électromagnétique qui se déchaînait un bref instant pour revenir aussi soudainement.

« Les mêmes intervalles, murmura Gordon.

— Ouais, fit Cooper. Là, ceux d'un centimètre », il posa le doigt sur un feuillet, « et là, les plus petits, ceux d'un demi-centimètre. Foutrement réguliers... »

Ils échangèrent un regard avant de revenir aux graphiques. Chacun avait espéré un résultat différent. Sans cesse, ils avaient recommencé les mêmes expériences en éliminant jusqu'à la moindre source de bruit. Mais les rafales magnétiques n'avaient pas disparu.

« Bon Dieu, c'est un message, dit Cooper. Pas possible autrement. »

Gordon acquiesça. Il commençait à ressentir sa fatigue. « Ça, on ne peut pas y échapper. Il n'est pas question de coïncidence. Pas à ce point.

— Non.

— O.K. », fit Gordon en s'efforçant de mettre dans sa voix un optimisme qu'il n'éprouvait pas. « Décodons ce satané machin. »

RÉDUCTION DU TAUX D'OXYGÈNE EN DESSOUS DE DEUX PARTS POUR UN MILLION DANS UN RAYON DE CINQUANTE KILOMÈTRES DE LA SOURCE APRÈS FLORAISON DIATOMÉES SE MANIFESTE RUADYMECO EZPEQASLK POLLUANTS MINEURS PRÉSENTS DANS POLYXTROPE 174 A UN SEPT QUATRE A DEITRICH SE COMBINE EN CHAÎNE LATTITINE AVEC HERBICIDES SPRINGFIELD AD 45 AD QUATRE CINQ OU ANALAGAN 58 CINQ HUIT DE DU PONT ÉMIS PAR USAGE AGRICOLE RÉPÉTÉ DANS BASSIN AMAZONE SUR AUTRES SITES AUTRES SYNERGIES MOLÉCULAIRES LONGUES CHAÎNES POSSIBLES DANS ENVIRONNEMENTS TROPICAUX COLONNE D'OXYGÈNE SOUMISE À TAUX D'EXTENSION CONVECTIF RUDNAZSL MASA SIOUEXW 829 CROMDQX STADE IMPRÉGNATION VIRUS ATTEINT APRÈS 3 TROIS SEMAINES SI DENSITÉ DE SPRINGFIELD AD 45 AD QUATRE CINQ DÉPASSE 158 UN CINQ HUIT PARTS POUR UN MILLION PUIS ENTRE EN RÉGIME SIMULATION MOLÉCULAIRE COMMENCE À IMITER HÔTE PEUT ALORS CONVERTIR NEURINE DU PLANCTON EN SA PROPRE FORME CHIMIQUE EN UTILISANT LE CONTENU D'OXYGÈNE AMBIANT JUSQU'À CE QUE LE NIVEAU D'OXYGÈNE TOMBE À DES VALEURS FATALES À LA PLUPART DES CHAÎNES ALIMENTAIRES SUPÉRIEURES WETSJURD À NOUVEAU AMMA YS ACTION SUR LES CHAÎNES SEMBLE RETARDER LA DIFFUSION DANS LES BANCS DE SURFACE DE L'OCÉAN MAIS CROISSANCE CONTINUE DE DIMINUER

MALGRÉ FORMATION DE CELLULES CONVECTIVES QUI ONT
TENDANCE À MÉLANGER LES BANCS DANS XMC SUHA URGENT
MADUDLO 374 LE SEUL SEGMENT LAMZSOUDP NYAL VOUS DEVEZ
EMPÊCHER PRODUITS CITÉS CI-DESSUS DE PÉNÉTRER CHAÎNE
OCÉANIQUE SUYZAM RDUCDK PAR INTERDICTION DES
SUBSTANCES SUIVANTES CALLANAN B 471 B QUATRE SEPT UN
COMPOSÉ SALEN MARINE DE MESTOFITE ALPHA A DELTA
YDEMCLN URGENT YXU FAIRE ANALYSE VOLUMÉTRIQUE DES
COMPOSANTS MÉTASTABLES PWMXSJR DUSLANHC.

Gordon ne fut pas en mesure de repenser au message avant la soirée. Sa matinée fut prise par une conférence puis par une réunion du comité à propos des admissions d'étudiants diplômés. Ils étaient tous très brillants et venaient de partout : Chicago, Caltech, Berkeley, Columbia, MIT, Cornell, Princeton, Stanford. Les hauts lieux de la sagesse. Quelques cas particuliers furent mis de côté pour un examen ultérieur : deux candidats prometteurs bizarrement venus de l'Oklahoma et un garçon calme et assez doué de l'université de Long Beach. Il devenait évident que la renommée de La Jolla allait grandissant. On pouvait admettre que c'était dû en partie aux effets du phénomène Spoutnik. Et Gordon lui-même était emporté par cette vague ; il en avait parfaitement conscience. Pour la science, ces années étaient tout particulièrement fécondes. Mais il lui arrivait de se poser des questions à propos des étudiants qui entraient en physique. Certains lui faisaient songer à tous ceux qui se dirigeaient vers la médecine ou le droit. Ils étaient moins motivés par ces disciplines que par la promesse des gros sous. Et il en venait alors à se demander quelle était la proportion de ces ingrédients chez Cooper. D'accord, il semblait avoir la flamme, ou du moins quelques étincelles sous une couche épaisse et moelleuse de calme et d'assurance. Le message lui-même paraissait peut-être un peu bizarre à Cooper, mais globalement acceptable. Tout au plus un effet aberrant que l'on ne tarderait pas à expliquer. Et Gordon ne parvenait pas à décider s'il s'agissait là d'une attitude artificielle ou de l'expression d'une sérénité sincère et profonde. Dans un cas comme dans l'autre, c'était dérangeant. En fait, Gordon s'était habitué à un style bien plus vif. Il enviait les physiciens qui avaient été à l'origine de toutes les découvertes qui avaient suivi la description de la mécanique quantique et la première fission de l'atome. Il arrivait parfois qu'Eckart et Lieberman, les doyens du département, évoquent ces jours anciens. Avant les années 40, un diplôme de physique était, par exemple, une bonne base de départ pour une carrière dans la technique électrique. Mais la bombe avait changé tout ça. Sous l'avalanche d'armements sophistiqués, de nouveaux domaines de recherche et de budgets gonflés, face aux

horizons nouveaux, tout un chacun s'était découvert brusquement un appétit féroce de physiciens. Dans les années qui suivirent Hiroshima, n'importe quel journaliste faisant référence à un physicien écrivait invariablement « ce brillant physicien nucléaire » comme si nulle autre espèce ne pouvait exister dans le champ des sciences.

Si la physique prenait du poids, les physiciens restaient cependant relativement pauvres. Gordon se souvenait d'un professeur en visite à Columbia qui avait emprunté de l'argent pour le « lunch chinois » du vendredi que Lee et Yang avaient mis sur pied. Les lunches avaient toujours lieu dans l'un ou l'autre des excellents restaurants chinois qui cernaient le campus et c'était là, bien souvent, que les résultats les plus récents étaient chuchotés. Il était bon d'y participer si l'on désirait rester dans le coup. Donc, il arrivait aux visiteurs d'emprunter, quitte à rembourser dans la semaine. Pour Gordon, ces temps-là semblaient lointains, mais il était probable, songeait-il, qu'ils préoccupaient encore certains de ses aînés. Quelques-uns, Lakin par exemple, paraissaient tendus, inquiets, comme s'ils se trouvaient dans une bulle sur le point d'éclater. Quant au public hébété, ahuri, il suffisait de lui brandir quelques ailerons chromés et une ou deux maisons-mobiles style ranch pour lui faire oublier la science et ses merveilles. La bonne vieille équation — science égale technique égale y'a bon pour le consommateur — serait oubliée. La physique avait passé beaucoup plus de temps dans la première courbe du S que la chimie — qui avait été propulsée par la Première Guerre mondiale — et elle escaladait maintenant la pente. Mais bientôt elle atteindrait le col et la deuxième courbe du S.

Gordon remuait ces pensées tout en se dirigeant vers le bureau de Lakin. Les registres du labo avaient été soigneusement mis à jour et il avait vérifié plusieurs fois le décodage du message. Pourtant, il réprimait l'envie de faire demi-tour pour échapper à l'entrevue avec Lakin.

Il avait à peine prononcé quelques mots que Lakin lui lâcha : « Franchement, Gordon, je pensais que vous seriez venu à bout de ce problème.

— Mais, Isaac, ce sont les faits.

— Non. » Lakin se leva, quitta son bureau et se mit à arpenter la pièce. « J'ai vérifié votre expérience par le détail. J'ai lu vos notes lunches — Cooper m'a indiqué où elles se trouvaient. »

Gordon se rembrunit : « Pourquoi ne pas me les avoir demandées ?

— Vous étiez en cours. Et puis, pour parler franchement, je voulais aussi consulter les notes de Cooper, de sa propre main.

Mais pourquoi ?

— Vous avez admis que vous n'aviez pas fait tous les relevés par vous-même.

— Non, bien sûr que non. Il faut bien qu'il fasse quelque chose pour sa thèse.

— Et il est en retard, je le sais. Nettement en retard. »

Lakin s'interrompt et prit une des attitudes qui lui étaient propres, la tête légèrement inclinée, haussant les sourcils tout en fixant son regard sur Gordon, comme s'il venait de chausser des lunettes invisibles. Gordon supposait qu'il entendait ainsi faire passer un message intangible mais évident, une adhésion muette entre collègues.

« Je ne pense pas qu'il triche, si c'est là ce que vous insinuez, dit-il en s'efforçant de chasser toute émotion de sa voix.

— Comment pouvez-vous en être certain ?

— Les relevés que j'ai faits moi-même correspondent à la syntaxe de la suite du message.

— Cooper aurait aussi bien pu maquiller ce genre d'effet délibérément », dit Lakin en se tournant vers la fenêtre, les mains nouées dans le dos. Mais Gordon avait relevé une trace d'hésitation dans sa voix.

« Allons, Isaac ! » dit-il.

Lakin se retourna brusquement. « *Très bien !* Alors, dites-moi donc ce qui se passe.

— Nous avons un effet mais pas d'explication. Voilà ce qui se passe. Rien de plus. » Gordon agita la liasse de feuillets dans la lumière qui filtrait par les fenêtres.

« Donc nous sommes d'accord, dit Lakin en souriant. Un très étrange effet. Quelque chose qui détourne le spin nucléaire... *bing !* Une résonance spontanée.

— De la merde, oui. » Il avait pensé un instant qu'ils allaient finir par serrer la question et voilà que l'autre lui resservait la même vieille chanson.

« J'exprime simplement ce que nous savons, dit Lakin.

— Et comment expliquez-vous cela, alors ? » Il brandit à nouveau le message.

Lakin haussa lentement les épaules. « Je ne l'explique pas. Et si j'étais vous, je n'en parlerais même pas.

— Jusqu'à ce que nous comprenions...

— Non. Nous comprenons suffisamment. Assez, du moins, pour tenir une conférence sur la résonance nucléaire. » Et Lakin se lança dans un résumé technique, comptant les différentes phases sur ses doigts. Gordon comprit qu'il avait consciencieusement cuisiné Cooper. Il savait comment présenter l'information, comment la découper et ce qu'il fallait attendre de la publication des données dans un article. Pour lui, la « résonance spontanée » ferait un papier intéressant. Mieux : excitant.

Lorsque Lakin eut fini en définissant les grandes lignes de

l'argumentation scientifique, Gordon dit d'un ton désinvolte : « Une histoire à demi vraie est encore un mensonge, vous le savez bien. »

Lakin lui répondit par une grimace. « Gordon, je vous ai trop longtemps pardonné. Depuis des mois. Il est temps d'admettre la vérité.

— Mm... Mmm... Et quelle est-elle ?

— Que les techniques que vous employez sont à revoir.

— Et comment ?

— Je l'ignore. » Lakin replaça sa mimique, tête baissée, sourcils levés, et ajouta : « Je ne peux pas être constamment dans le labo.

— Nous avons réussi à mettre les signaux de résonance en ordre...

— Pour qu'ils signifient quelque chose, dit Lakin avec un sourire de commisération. Mais ils pourraient signifier *n'importe quoi*, Gordon, pour autant qu'on se laisse abuser. Regardez... » Il leva les mains. « Vous vous souvenez de votre astronomie ? Du petit père Lowell ?

— Oui, dit Gordon avec réticence.

— Il avait “découvert” les canaux de Mars. Il les avait observés pendant des années, des dizaines d'années. Et d'autres que lui déclaraient les avoir également observés. Lowell était un homme riche. Il avait son observatoire à lui, dans le désert. Il bénéficiait d'excellentes conditions d'observation. Il avait aussi du temps devant lui et une vue excellente. Il découvrit donc des preuves de vie intelligente.

— Oui, mais..., commença Gordon.

— Sa seule faute fut une conclusion erronée. La vie intelligente existait, oui, *mais de son côté du télescope*, pas de l'autre, pas sur Mars. » Lakin posa l'index sur sa tempe. « Son esprit discernait une image floue et il a voulu la rendre nette. Il a été trompé par sa propre intelligence.

— Oui, oui », grommela Gordon d'un ton sourd. Aucun argument ne lui venait à l'esprit. Sur ce terrain, Lakin était maître. Il était riche en anecdotes et possédait un instinct subtil de la stratégie verbale.

« Je préférerais que nous ne devenions pas des Lowell.

— Alors publiez le rapport sur la résonance spontanée, dit Gordon, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses pensées.

— Oui. Il faut que nous ayons défini cette semaine notre proposition à la F.N.S. Nous pouvons présenter nos résultats sur la résonance spontanée. Je peux rédiger un mémo à partir de vos notes, de telle façon que nous puissions utiliser le même texte pour un papier dans la *Physical Review Letters*.

— À quoi cela nous servira-t-il ? » demanda Gordon, tout en s'interrogeant sur sa propre réaction.

« Dans notre proposition à la F.N.S., nous pourrions mentionner dans la page de référence que l'article a été “soumis à la P.R.L.” C'est

une marque qui indique un travail de pointe. En fait... » Il plissa les lèvres, puis les yeux, devinant l'avenir au travers de lunettes imaginaires. « ... Pourquoi ne pas mettre "À paraître dans la *Physical Review Letters*" ? Je suis certain qu'ils n'y verront pas d'inconvénient. Et "à paraître" a quand même plus de force.

— Mais ce n'est pas vrai.

— Ça le sera bientôt. » Lakin revint à son bureau et se pencha en avant, les mains jointes. « Laissez-moi vous le dire franchement mais sans quelque chose de nouveau, d'intéressant, la subvention est compromise. »

Durant un long instant, Gordon le regarda en silence. Lakin se décida à se lever à nouveau et se remit à arpenter son bureau. « Non, bien sûr, ce n'était qu'une idée. Nous en resterons à "soumis à la P.R.L." et ça devrait suffire. »

Il continuait de ruminer tout en faisant le tour de la pièce d'un pas mesuré. Il s'arrêta devant le tableau sur lequel les résultats des relevés avaient été griffonnés.

« Un effet très bizarre, dit-il. À porter au crédit de celui qui l'a découvert — vous, Gordon.

— Isaac, commença Gordon sur un ton prudent, je n'ai pas l'intention d'abandonner.

— Très bien, très bien... » Lakin le prit par le bras. « Lancez-vous dedans à fond. Je suis certain que tout s'arrangera avec Cooper. Vous savez, il faudrait vous occuper de la date de sa candidature au doctorat... »

Gordon acquiesça d'un air absent. Avant de se lancer dans un programme de recherche à plein temps pour sa thèse, un étudiant devait subir un examen oral probatoire de deux heures. Cooper avait besoin qu'on le fasse répéter : il était paralysé dès qu'il y avait deux membres de la faculté à portée d'oreille, ce qui était courant chez les étudiants.

« Je suis content que nous ayons réglé cela, murmura Lakin. Lundi, je vous soumettrai un brouillon pour le papier de la P.R.L. Jusque-là... » il consulta sa montre « le Colloque démarre. »

Gordon essayait de se concentrer sur la conférence mais il perdait sans cesse le fil de l'argument. À quelques rangées de distance, Murray Gell-Mann expliquait la « Voie Octuple » nécessaire à la compréhension des particules de base. Gordon n'ignorait pas qu'il aurait dû le suivre de près car il abordait là une question fondamentale. Les théoriciens prétendaient d'ores et déjà que Gell-Mann aurait le Nobel pour ses travaux.

L'air sombre, il se pencha un peu plus en avant et porta son regard sur les équations de Gell-Mann. Quelqu'un, dans le public, posa une question dubitative et Gell-Mann l'affronta, toujours aussi calme et

digne. Chacun suivit la discussion avec intérêt. Gordon se souvint de sa dernière année à Columbia lorsqu'il avait commencé à participer aux colloques de physique. Au fil des semaines, une constante lui était apparue, dont il n'avait jamais discuté avec quiconque. N'importe qui pouvait poser une question et capter aussitôt l'attention du public. Plus il y avait d'échanges entre conférencier et questionneur, mieux c'était. Et si un questionneur prenait le conférencier en défaut, il était salué par les sourires et les hochements de tête de tous ceux qui l'entouraient. Tout cela était évident, et ce qui était encore plus évident c'est que parmi tous ceux qui participaient aux colloques, personne ne s'y préparait.

Le sujet du colloque était annoncé une semaine à l'avance. Gordon se mettait alors à consulter quelques ouvrages et à prendre des notes. Il prenait connaissance des articles du conférencier en accordant une attention toute particulière aux « conclusions ». Là, les auteurs se faisaient quelque peu spéculatifs, ils lançaient des idées dans toutes les directions et, parfois, quelques piques à leurs concurrents. Gordon lisait aussi, d'ailleurs, les papiers des concurrents. Cela lui donnait matière à plusieurs bonnes questions. Une seule de ces questions, formulée sur un ton innocent, pouvait devenir un poignard. Le conférencier était blessé au cœur de ses théories, et murmures et regards venaient récompenser l'agresseur. Une question, même ordinaire, pouvait suggérer une compréhension profonde dès lors qu'elle était bien formulée. Gordon avait commencé depuis les derniers rangs. Puis, après quelques semaines, il s'était rapproché. Les professeurs de dernière année occupaient toujours les sièges du premier rang. Bientôt, il ne fut plus qu'à deux rangs de distance et ils commencèrent à se retourner dès qu'il posait une question. Encore quelques semaines, et il se retrouva immédiatement derrière eux. Désormais, certains professeurs lui adressaient un salut de la tête en entrant dans la salle. À Noël, Gordon était connu de tous. Il avait développé un vague sentiment de culpabilité à cet égard mais il se disait qu'après tout il n'avait fait que montrer un intérêt systématique et permanent. Tant mieux s'il en tirait un bénéfice. À cette époque, il était littéralement possédé par les maths et la physique. Les prestidigitateurs des chiffres qui tiraient des lapins analytiques de leurs chapeaux transcendants le fascinaient bien plus que n'importe quel spectacle de Broadway. Il lui était même arrivé de passer une semaine à tenter de démontrer le Dernier Théorème de Fermat. Il avait séché quelques conférences pour ça. Aux alentours de l'an 1650, Pierre de Fermat avait noté l'équation $X^n + Y^n = Z^n$ en marge d'un volume de l'*Arithmétique* de Diophante. Fermat avait écrit que si X , Y , Z et n étaient des nombres premiers positifs, il n'existait aucune solution à l'équation dans laquelle n était plus grand que deux. « La

preuve est trop longue pour que je l'écrive dans cette marge », avait noté Fermat. Et depuis trois cents ans, nul n'avait été à même de la donner. Fermat avait-il bluffé ? Peut-être n'existait-il aucune preuve ? Celui qui serait en mesure de donner une démonstration mathématique résolvant la question deviendrait célèbre. Gordon lutta longtemps avant d'abandonner. Mais il se jura de revenir plus tard à cette énigme.

Le Dernier Théorème avait une beauté mathématique indéniable, mais ce n'était pas réellement ce qui l'avait attiré. Gordon aimait résoudre les problèmes tout simplement parce qu'ils se posaient à lui. En cela, il était semblable à la plupart des scientifiques. Très tôt, ils jouaient aux échecs et se passionnaient pour les casse-tête. Avec l'ambition, cela suffisait à les définir.

Durant un moment, il se prit à réfléchir à tout ce qui le séparait de Lakin, en dépit de leurs intérêts scientifiques communs, puis il se redressa brusquement. Assez brusquement pour que quelques têtes se tournent vers lui. Il revécut toute sa conversation avec Lakin et se souvint de la façon dont le message avait été éludé. Il avait d'abord été question de Cooper, puis de l'histoire de Lowell. Ensuite, apparemment, Lakin s'était accroché au problème de la P.R.L. : « À paraître. » Il avait eu ce qu'il voulait. Gordon et Cooper seraient les coauteurs de l'article. Mais Gordon n'avait rien de plus que la transcription du message.

Dans son style précis, Gell-Mann donnait la description détaillée d'une pyramide de particules disposées selon leur masse, leur spin et leurs divers nombres quantiques. Pour Gordon, c'était un fatras incompréhensible. Il glissa une main dans la poche de son gilet. Il portait toujours un gilet, et même une veste parfois, pour les colloques. Un instant, il relut le message, puis se leva. Il y avait un public énorme pour cette conférence de Gell-Mann, sans doute le plus important de l'année. Il lui sembla que tous les regards se fixaient sur lui tandis qu'il se dirigeait vers l'allée. Il quitta la salle plutôt nerveusement, le message froissé dans sa main. Ce n'est qu'en franchissant une porte latérale qu'il échappa à l'attention générale.

« Est-ce que tout ça a un sens ? » demanda Gordon d'une voix tendue.

L'homme aux cheveux blond pâle qui se tenait derrière le bureau marmonna : « Oui, oui, plus ou moins.

— Les références chimiques sont exactes ? »

Michael Ramsey joignit les mains. « Certainement, pour autant que je sache. Mais ces marques industrielles — Springfield AD 45, Analagan 58 — ... elles n'ont aucun sens pour moi. Elles en sont peut-être encore au stade de la recherche.

— Et à propos de l'océan, et de ces produits qui réagissent

ensemble ?... »

Ramsey eut un haussement d'épaules. « Qui sait ? Dans le domaine des longues chaînes moléculaires, nous sommes encore des enfants... Ce n'est pas parce que nous fabriquons des imperméables en plastique que nous sommes des sorciers.

— Écoute. J'ai besoin de l'aide de la chimie pour tirer au clair ce message. Si toi tu ne peux pas m'aider, à qui dois-je m'adresser ? »

Ramsey se laissa aller dans son fauteuil, cligna des yeux, essayant visiblement de prendre la situation avec calme. « D'où est-ce que tu tires ces informations ? »

Gordon s'agita, soudain mal à l'aise. « Je... écoute, j'aimerais que tu gardes ça pour toi.

— Bien sûr, bien sûr...

— Je... j'ai reçu des signaux... bizarres... pendant une expérience. Des signaux qui ne devraient pas être là.

— Hon, hon..., fit Ramsey en clignant à nouveau des yeux.

— Écoute, je sais que ça ne paraît pas très clair. Ce ne sont que des fragments de phrases...

— Mais c'est à cela que tu t'attendais, n'est-ce pas ?

— Je m'attendais à quoi ?

— À un message intercepté par l'une de nos stations d'écoute en Turquie », déclara Ramsey d'un ton enjoué, et des plis se formèrent autour de ses yeux bleus.

Gordon porta un index nerveux à son col de chemise, ouvrit la bouche mais ne réussit pas à émettre le moindre son.

« Allons, ça va ! » poursuivit Ramsey, magnanime à présent qu'il avait percé à jour une histoire trop facile. « Je connais ces affaires de trucs ultra-secrets. Il y a pas mal de types qui y travaillent. Le gouvernement n'a pas assez de gens qualifiés, alors il fait appel à des consultants.

— Je ne travaille pas pour le gouvernement. Je veux dire : en dehors de la F.N.S....

— D'accord, je n'ai pas dit ça. Comment est-ce qu'ils appellent ce groupe de travail du Département de la Défense ? Jason. Oui, c'est ça... Il y a des gars brillants là-dedans. Hal Lewis de Santa Barbara, Rosenblum, qui vient d'ici... Des têtes. Est-ce que vous avez travaillé sur la récupération des I.C.B.M. [9] pour le Département ?

— Ça, je ne pourrais le dire », fit Gordon d'un ton délibérément humble. *Ce qui est l'absolue vérité*, songea-t-il.

« Ah ! Excellente réponse. *Je ne pourrais le dire*. Mais que disait Daley, justement, "Tout débiller, ça n'est pas forcément se mettre tout nu" ?... Je ne te demande pas quelles sont tes sources. »

Gordon se surprit à triturer à nouveau son col. Il remarqua que le bouton ne tenait plus qu'à un fil. Autrefois, à New York, sa mère était

obligée de le lui recoudre au moins une fois par semaine. Ensuite, il avait réussi à améliorer sa moyenne, mais, depuis quelque temps...

« Je suis surpris que les Soviets s'intéressent à ce genre de chose », marmonnait Ramsey, comme pour lui-même. Il se détendait peu à peu et redevenait le chercheur en chimie aux prises avec un nouveau problème. « Dans ce domaine-là, ils n'ont pas fait beaucoup de progrès. En fait, lorsque j'ai participé au dernier congrès à Moscou, j'ai vraiment eu l'impression qu'ils étaient très en retard par rapport à nous. Pour leur prochain plan quinquennal, ils vont utiliser des engrais. Rien d'aussi complexe que... que cela.

— Mais pourquoi des marques américaines et anglaises ? demanda Gordon. Du Pont et Springfield. Et cette phrase : “Par usage agricole répété dans bassin Amazone sur autres sites”, etc. ?

— Oui, ça paraît bizarre. Tu ne penses pas que cela ait quelque chose à voir avec Cuba, non ? C'est bien le seul endroit autour duquel les Russes tournent en ce moment, du moins en Amérique du Sud.

— Humm..., fit Gordon, plus pour lui-même que pour Ramsey.

— Éh ! Ça tient debout ! » s'exclama le chimiste sans le quitter du regard. « Est-ce que Castro n'exerce pas une petite influence en Amazonie ? Il aide les maquis pour faire de la publicité aux guérillas. Oui, ça tient debout.

— Ça me paraît un peu compliqué, non ? Si l'on tient compte des autres passages à propos de la neurine du plancton et tout le reste...

— Oui, ça, je ne comprends pas. Mais peut-être que ça ne fait pas partie de la même émission. » Ramsey le regarda brusquement. « Est-ce qu'il n'est pas possible d'obtenir une meilleure réception ? Ces écoutes radio...

— Je crains de ne pouvoir faire mieux », dit Gordon. Et il ajouta d'un ton entendu : « Tu me comprends. »

Ramsey acquiesça d'un air concentré. « Si le Département est à ce point intéressé par ce genre d'information... Ça doit signifier quelque chose. Fascinant, non ? »

Gordon haussa les épaules. Il ne pouvait prendre le risque d'en dire plus. La situation était plutôt délicate : Ramsey était lancé dans son scénario de cape et d'épée, et Gordon ne pouvait plus que lui servir des mensonges éhontés. Il était venu ici dans l'intention de tout raconter mais il prenait conscience maintenant que ça ne pouvait le mener nulle part. Mieux valait continuer dans cette direction.

« Ça me plaît », déclara soudain Ramsey d'un ton décidé. Il donna une tape sur une pile de copies d'examen. « Oui, ça me plaît beaucoup. Un drôle de puzzle... Et le Département au milieu. Il y a sûrement quelque chose là-dessous. Tu crois que nous pourrions avoir un budget ? »

Totalement décontenancé, Gordon réussit à balbutier : « Éh bien, je

n'ai... Je n'avais pas encore pensé...

— D'accord. D'accord, je comprends. Le Département n'est pas prêt à cracher pour n'importe quelle idée à la flan. Ils veulent quelque chose à l'appui.

— Une avance, dit Gordon.

— Oui... Quelques données préliminaires. Ce sera nécessaire pour consolider notre affaire... J'ai mon idée sur la façon dont on va commencer. Mais je ne peux pas m'y mettre tout de suite, tu comprends. J'ai pas mal de choses en train. » Il se laissa aller en arrière sur son siège avec un sourire confiant. « Tu m'envoies une photocopie et tu me laisses phosphorer, d'accord ? Ce puzzle me plaît vraiment. Je suis content que tu m'aies mis au courant. Ça donne un peu de piment à la vie.

— Je suis heureux que ça t'intéresse », murmura Gordon avec un sourire à la fois amer et lointain.

CHAPITRE 13

14 janvier 1963

Il descendait Pearl Street en freinant à chaque minute derrière les feux de stop. Chaque jour la circulation devenait plus dense. Pour la première fois, les autres l'irritaient. Ils se déplaçaient, ils envahissaient le paysage, ils piétinaient son coin de paradis, ils l'encerclaient. À présent qu'il s'y était installé, à quoi bon développer ce pays ?

Il eut un pâle sourire en songeant qu'il avait rejoint la légion des transplantés. La Californie, c'était *ici*, les autres venaient *d'ailleurs*. Plus qu'une autre ville, New York était une autre idée.

Penny n'était pas au bungalow. Il l'avait prévenue qu'il serait en retard à cause de la soirée cocktail que Lakin donnait chez lui à l'occasion du recrutement. Il avait secrètement espéré qu'elle aurait préparé un petit dîner léger. Il circula un instant dans l'appartement en se demandant ce qu'il allait bien pouvoir faire. Après trois verres de vin blanc, il se sentait nerveux, l'estomac creux. Il finit par tomber sur une boîte de cacahuètes. Les copies de cours que Penny devait corriger étaient soigneusement disposées sur la table du living, comme si elle était partie en toute hâte, sans même avoir le temps de les ranger. Il les regarda en fronçant les sourcils. Non, ça ne lui ressemblait pas. Tous les feuillets portaient des mentions de son écriture souple et précise. Des paragraphes étaient qualifiés de « faible » ou de « discutable ». Des capitales proclamaient DEV ? Penny lui avait expliqué que cette question angoissée à propos du développement signalait un déséquilibre entre sujet et prédicat. En tête d'un essai sur *Kafka et le Christ*, elle avait écrit : « Et King Kong est mort pour nos péchés ? » Gordon resta perplexe. Il décida de sortir pour aller acheter du vin et de quoi grignoter. Il n'avait vraiment pas envie d'attendre Penny. Il se dirigeait vers la porte quand il remarqua un sac molletonné posé contre le fauteuil où il s'asseyait généralement. Il le prit et en dénoua le cordonnet. À l'intérieur, il y avait des vêtements d'homme. Intrigué, il le reposa.

Brusquement plein d'une énergie bizarre, il délaissa la Chevrolet et marcha jusqu'à la plage de Wind'n Sea. De longues lames déferlaient

sur les rochers et il se demanda combien de temps encore ils résisteraient à l'assaut répété de l'océan. Du côté sud, des gamins bruns comme des Indiens avaient envahi la petite station de pompage municipale. Ils contemplaient les vagues d'un air alanguï en tirant sur leurs petites cigarettes. Gordon n'avait jamais pu leur arracher plus de trois mots. *Énigmatiques indigènes*, pensa-t-il en s'éloignant. En revenant à la voiture, sur Nautilus Street, il passa sous des pins de Torrey dont les racines avaient brisé l'asphalte. Le trottoir avait formé des vagues immobiles autour de l'écorce.

Près du littoral, il suivit un parcours sinueux au long des petites rues étroites. Les maisons y étaient minuscules. Elles ressemblaient à des demeures pour poupées, entassées les unes sur les autres. Les décorations étaient tarabiscotées et les coupoles et clochetons inutiles étaient le trait commun d'une architecture qui avait récupéré tous les styles. Des frises et des lambris apparaissaient entre les bégonias, les roses et les rideaux de bambous. Les rues étaient silencieuses et droites. Elles semblaient maintenir dans de rigides frontières l'effervescence de cultures et de styles de ce village de poche qu'était La Jolla. À la différence de New York, ici, tout était apparu simultanément, dans un curieux bouillonnement d'énergie et Gordon aimait cela. Obéissant à une impulsion soudaine, il fit un détour par Camino de la Costa. Le 6005 était devenu un lieu de culte, plus ou moins. Ici, entre les années 40 et 50, Raymond Chandler avait vécu et écrit. Il s'arrêta un instant pour observer la cour dallée et le petit jardin alpin qui escaladait la colline derrière la maison. Après avoir vu *Le Grand Sommeil* avec Bogart, il s'était mis à lire tous les bouquins de Chandler, jusqu'au dernier. Penny lui avait dit que c'était un des meilleurs moyens de tout apprendre sur la Californie.

Il acheta des provisions chez Albertson's et quelques bouteilles de vin blanc dans une boutique, près de Wall Street. Il faisait chaud à l'intérieur : le parquet semblait avoir retenu le brûlant soleil de la journée. Il rangea soigneusement les bouteilles dans un sac, sous le regard vaguement amusé d'un robuste caissier au teint bronzé.

En sortant, Gordon aperçut Lakin qui descendait d'une Austin-Healey à quelques mètres du magasin. Il fit rapidement demi-tour et descendit Prospect. Dans la lumière déclinante, Lakin ne l'avait sans doute pas vu. L'article sur la résonance spontanée avait été publié sans difficulté par la *Physical Review Letters*, comme Lakin l'avait prévu. Pour lui, l'incident était clos, mais Gordon continuait de se sentir mal à son aise, comme s'il émettait des chèques sur un compte à découvert. Il rangea les bouteilles dans le coffre de la Chevrolet et marcha jusqu'au *Valencia*. À La Jolla, il n'y avait pas de néons criards, pas d'usines, de salles de billards, pas de cimetières, de gares, de petits restaurants. Et l'hôtel *Valencia* arborait une très modeste enseigne. Sur

la véranda, deux femmes d'âge moyen bavardaient tout en jouant à la canasta. Elles portaient des robes en tissu imprimé, serrées à la taille, de lourds colliers de métal et au moins trois bagues à chaque main. Les deux hommes qui étaient avec elles semblaient plus âgés. Plus fatigués aussi. *Sans doute à force de signer des chèques*, songea Gordon en entrant dans le hall. On bourdonnait ferme autour du bar. Il se dirigea vers le fond de la salle entre les canapés de rotin. Il aimait particulièrement la vue de la baie. Ellen Browning Scripps avait assisté à l'arrivée sur la ville des vautours de l'immobilier et elle avait réussi à sauver une petite bande de pelouse tout autour de la baie, ce qui permettait à d'autres qu'aux riches de contempler les jeux tranquilles de la houle. Les lumières s'allumèrent, soulignant les jaillissements d'écume sur le fond sombre de l'océan, l'étreinte mousseuse des vagues sur les rochers du littoral. Les rares fois où Gordon s'était aventuré dans le Pacifique, il l'avait fait à partir d'une de ces petites plages en croissant, cernées par les récifs. Sur l'un des rochers qui se dressaient au large, on pouvait échapper au mouvement des vagues et, lorsqu'on avait acquis un certain équilibre, on pouvait observer calmement la côte. Gordon aimait cela. Il avait l'impression de jouir d'une perspective nouvelle et déchiffrait dans le paysage les signes de stuc, de bois et de chaux, jugeant de leur fragilité à partir du rocher ancré dans le temps. Chandler avait écrit que cette ville était peuplée de vieilles gens et de leurs parents. Mais il n'avait pas évoqué la mer et les rouleaux grondants qui sans cesse donnaient l'assaut au rivage et donnaient un rythme au chœur grave des vagues. C'était une force secrète et invincible qui venait du fond de l'horizon, de l'Asie pour harceler ce recoin tranquille d'américanité. Le regard de Gordon se posa sur les digues fragiles qui devaient atténuer la violence des vagues et il se demanda une fois encore comment elles pouvaient résister. Avec le temps, il n'en doutait pas, elles seraient effacées.

Lorsqu'il regagna le hall, le bourdonnement des voix, autour du bar, avait monté d'un verre. Une fille blonde lui lança un regard appréciateur puis, s'apercevant qu'il n'était pas une proie possible, elle redevint de marbre et se replongea dans la lecture de *Life*. Dans Girard Street, il s'arrêta dans un tabac pour acheter un livre de poche à 35 cents qu'il feuilleta en le reniflant : il aimait l'odeur de tabac frais des pages imprimées.

En ouvrant la porte du bungalow, il vit un homme qui se versait un verre de bourbon, assis sur le canapé.

« Oh ! Gordon ! » fit Penny en se levant, d'un ton nerveux. « Voici Clifford Brock. »

L'étranger se leva à son tour. Il portait un pantalon kaki et une chemise de laine brune à poches boutonnées. Il était pieds nus. Gordon aperçut une paire de zori [10], à côté du sac molletonné.

Clifford Brock était grand et costaud. Il plissa les yeux en un sourire indolent et dit : « Salut. C'est chouette votre maison. »

Gordon marmonna quelque chose.

« Cliff est un vieux copain de collègue, dit Penny d'un ton enjoué. C'est lui qui m'avait emmenée à Stockton pour les courses de chevaux, tu sais ?

— Oh ! » fit Gordon, comme si l'explication était lumineuse.

« Un peu de Old Granddad ? proposa Cliff en tendant la bouteille.

— Non, non, merci. Je viens juste d'aller acheter du vin.

— J'en ai aussi », dit Cliff en s'emparant de la bonbonne qui se trouvait sous la table. Gordon remarqua que c'était un vin rouge de Brookside qu'il n'utilisait que pour la cuisine.

« Je suis sorti avec lui pour acheter de quoi boire », dit Penny. Son front était brillant de sueur.

« Je vais prendre les bouteilles dans la voiture », fit Gordon pour repousser l'offre de Cliff. Il faisait plus frais, dehors. Le soir tombait. Il revint avec les bouteilles et en mit une partie au réfrigérateur. Il en ouvrit une, bien qu'elle ne fût pas assez fraîche, et se versa un verre. Dans le living, Penny ouvrait des chips et des assortiments de noix tout en écoutant les commentaires traînants de Cliff.

« Tu es resté longtemps à la soirée de Lakin ? » demanda Penny comme il s'installait dans leur fauteuil bostonien.

« Non, je me suis arrêté en route. Pour le vin. Tu sais, tout le monde se tapait sur le ventre. » Il eut soudain la vision de Roger Isaacs ou de Herb York claquant la bedaine d'un vénérable philosophe comme des vieux copains en goguette et il se dit que ça ne cadrerait vraiment pas. Mais tant pis.

« Qui était la nouvelle recrue ? demanda Penny avec un visible intérêt.

— Un critique marxiste, à ce que l'on m'a dit. Il avait tendance à marmonner et je n'ai pas compris grand-chose. Il était question de la pression du capitalisme qui nous empêchait de libérer nos véritables énergies créatives.

— C'est la spécialité des universités d'engager des cocos, déclara Cliff en clignant de l'œil comme un gros hibou.

— Je crois que c'est surtout un théoricien, dit Gordon pour éviter une discussion.

— Tu penses que tu vas l'engager ? demanda Penny qui ne voulait absolument pas changer de cap.

— Ce n'est pas à moi d'en décider. Ça regarde les types des sciences humaines. Mais tout le monde s'est montré très respectueux, en tout cas, sauf Feher. Le type disait que le capitalisme, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme. Et Feher lui a lancé que, avec le communisme, c'était *vice versa*. Ça a bien fait rire. Mais je crois que Popkin n'a pas

apprécié.

— On n'a pas besoin des rouges pour nous enseigner ce qu'on ne peut pas apprendre au Laos, dit Cliff.

— Et à propos de Cuba, qu'a-t-il dit ? insista Penny.

— La crise des missiles ? Rien.

— Mmm..., fit Penny avec une expression de triomphe. Et qu'a-t-il donc écrit, ce type ?

— Il y a avait une pile de ses bouquins... *L'Homme unidimensionnel*, et aussi...

— Marcuse. C'est Marcuse, dit Penny d'un ton sec.

— Qui est-ce ? demanda Cliff en se versant un autre verre de bourbon.

— Un penseur. Plutôt bon, fit Penny avec un vague haussement d'épaules. J'ai lu ce livre. Il...

— Au Laos, on en apprend plus sur les rouges », grommela Cliff. Il leva la bonbonne de vin jusqu'à son épaule : « Vous me passez vos verres ?

— Pas pour moi, dit Gordon en posant une main prudente sur son verre. Vous avez été au Laos ?

— Ça, pour sûr... » Cliff buvait avec avidité. « Je sais que ça n'a rien à voir avec ce que vous faites mais... je dois dire que là-bas ça vaut mieux qu'ici. C'est certain.

— Qu'est-ce que vous faisiez ? »

Cliff le fixa d'un regard neutre.

« J'étais dans les Forces spéciales. »

Gordon hocha la tête, mal à l'aise. L'université lui avait permis d'être ajourné.

« Ça se passe comment, là-bas ? demanda-t-il d'un ton mal assuré.

— C'est la merde.

— Que pensent les militaires de l'installation des missiles à Cuba ? demanda Penny avec beaucoup de sérieux.

— Cette semaine, on ne peut pas dire que le vieux Jack ait volé son fric, répondit Cliff en prenant une longue gorgée de vin.

— Cliff vient d'être libéré, commenta Penny.

— Exact. Rayé des contrôles. Je me suis posé à El Toro et je me suis dit que ma petite Penny ne devait pas être loin. Alors j'ai appelé son vieux qui m'a donné son adresse. Et j'ai pris un bus. » Il leva la main, l'air soudain sérieux. « Éh, y a rien de mal à ça, hein, vieux. Je suis un copain, juste un vieux copain. Pas de problème. Exact, Penny ? »

Elle hocha la tête. « Cliff m'a emmenée à la boum de fin d'année.

— Oui, et elle était *terrible*. Elle avait une robe du soir *rose* et je l'ai embarquée dans ma T-bird ! »

Il se mit à chanter sans prévenir et à tue-tête. « *When I Waltz Again with You*.

— Bon Dieu ! Quelle connerie... Teresa Brewer.

— J'avais horreur de tous ces trucs snobs, dit Gordon d'un ton aigre.

— Ça je l'aurais parié, fit Cliff, calmement. Vous êtes de l'Est ?

— Oui.

— Marlon Brando, hein ? *Sur les quais...* tout ça, quoi. C'est le cirque là-bas.

— Ce n'est pas si moche que ça », marmonna Gordon.

Involontairement, Cliff avait mis le doigt sur une similitude très précise. Gordon, lui aussi, avait élevé des pigeons sur son toit, comme Brando. Le samedi soir, quand il n'avait pas un rendez-vous, ce qui arrivait assez souvent, il montait leur parler. Au bout de quelque temps, il avait fini par se persuader que les rendez-vous du samedi soir n'étaient pas le centre de la vie des garçons et puis, peu après, il s'était débarrassé des pigeons. Ils étaient devenus trop sales, d'ailleurs.

Il partit chercher une autre bouteille en s'excusant. Il revint avec un nouveau verre pour Penny et tomba en pleine résurrection des bons moments du passé. Le style *Ivy League* [11], les dragsters, la *Ted Mack Variety Hour*, l'agaçante réplique : « C'est à moi de savoir et à toi de trouver », les ice-creams de *Sealtest*, *Ozzie et Harriet*, la coiffure en queue de canard, *Father Knows Best*, les élèves de dernière année repeignant entièrement le réservoir d'eau, les filles qui mâchaient leur bubble-gum en classe et qui portaient en première année, enceintes, *My little Margie*, le petit con qui était président de la classe en dernière année, les robes du soir à cerceaux, les sandwiches à dix cents, la queue de cheval, Éloïse, qui tombait dans la piscine avec ses crinolines à chaque boum, les bars où on ne vous demandait pas votre âge pour vous servir, les filles qui portaient des jupes si collantes qu'elles étaient obligées de marcher de côté pour prendre un bus, l'incendie du labo de chimie, les pantalons sans ceinture et toutes ces choses que Gordon avait uniformément détestées alors qu'il passait son temps le nez dans les bouquins à préparer Columbia. Il n'avait pas la moindre raison d'éprouver de la nostalgie. Penny et Cliff eux aussi trouvaient tout cela stupide et superficiel mais leur mépris était tout empreint de tendresse et d'une certaine fierté.

« C'est une réunion d'anciens du club ? » demanda-t-il.

Il s'était efforcé de garder un ton neutre mais Cliff perçut la désapprobation.

« Éh, vieux, on s'amusait, c'est tout ! Avant que tout s'écroule, vous comprenez ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien ne va. Allez donc faire un tour là-bas, avec le cul dans la boue, et vous verrez. Les Chinetoques nous grignotent. D'accord, les canards ne parlent que de Cuba, mais c'est là-bas que ça se passe,

vieux. »

Il expédia la dernière gorgée et remplit immédiatement son verre.

« Je vois, dit Gordon d'un ton roide.

— Cliff ! lança Penny en frétilant, raconte-lui l'histoire du lapin mort dans la classe de M. Hoskins. Tu sais, Gordon, Cliff avait pris...

— Écoutez vieux », commença Cliff d'un ton lourd, l'index levé, le regard fixe, « vous n'allez quand même pas... »

Le téléphone sonna à cette seconde précise.

Soulagé, Gordon se redressa aussitôt. En quittant la pièce, il entendit Cliff murmurer quelque chose à Penny mais il ne comprit pas le moindre mot.

Il prit le récepteur et, dans le sifflement des parasites, il reconnut la voix de sa mère : « Gordon ? C'est toi ?

— Mmm, oui. » Il regarda dans la direction du living et ajouta : « Où es-tu ?

— Où veux-tu donc que je sois ? À la maison, dans la Deuxième Avenue.

— Éh bien, je me demandais si.

— Si je n'étais pas de retour en Californie ? le coupa sa mère avec un à-propos aigü.

— Non, non... »

Il s'interrompit. Il avait été sur le point de dire « maman ». Mais c'était impossible : Cliff, l'homme des Forces spéciales, était à portée d'oreille.

« Non, je ne pensais pas du tout à ça. Tu te trompes.

— Elle est là ? »

La voix de sa mère devenait aiguë et tremblotante, comme si la communication était sur le point d'être coupée.

« Bien sûr. Elle est là, oui. Pourquoi ? Qu'est-ce que tu espérais que j'allais te répondre ?

— Qui sait ce que l'on peut espérer par les temps qui courent, mon fils. »

Ça y est. Elle l'appelait « mon fils ». Il allait avoir droit à un sermon.

« Tu n'aurais pas dû partir comme ça, dit-il. Sans un mot.

— Je sais, je sais. Ma cousine Hazel m'a dit que j'avais eu tort.

— Nous avions prévu des choses, des promenades, dit-il en parfait menteur.

— Mais j'étais tellement... » Elle ne trouvait pas le mot.

« Mais nous aurions pu discuter de... de tout ça, tu comprends ?

— Nous en discuterons. En ce moment, je ne suis pas en très bonne santé, mais j'espère bien revenir te voir sous peu.

— Pas en bonne santé ? Qu'est-ce que tu veux dire, maman ?

— Un peu de pleurésie. Rien de sérieux. J'ai dépensé pas mal

d'argent pour le docteur et les examens. Tout va bien, à présent.

— Écoute, sois prudente.

— Ça n'était pas plus grave que ton angine, tu te souviens ? Je connais très bien tout ça, Gordon. Tu sais, hier soir, ta sœur est venue dîner et nous nous sommes rappelés... »

Et elle était lancée dans le récit des événements de la semaine, le retour implicite de la sœur dans le giron familial, la soupe aux choux, le kugel, le flanken et la fameuse recette de langue à la sauce hongroise aux raisins, tout cela au dîner. Ensuite, toutes les deux, elles étaient allées au « théâtre », voir le *Luther* d'Osborne (« Tellement formidable à propos de tout » !).

Du vivant de son père, jamais la mère de Gordon n'aurait accepté qu'il dépense ainsi son argent dans les plaisirs de la ville mais, maintenant qu'elle battait le rappel des enfants, ce genre de dépense excessive semblait justifié. Avec un sourire indulgent, il écoutait vaguement le flot de paroles qui lui parvenait à travers cinq mille kilomètres tout en se demandant si Philip Roth avait entendu parler du Laos.

Il voyait très bien sa mère à l'autre bout du fil, la main crispée sur le combiné. Comme sa voix se faisait plus douce, il devina que ses phalanges étaient moins blanches. La conversation terminée, il ressentit un grand soulagement. Lentement, il raccrocha et, à cet instant seulement, il prit conscience des sanglots étouffés qui parvenaient du living.

Cliff pleurait dans ses mains et Penny le serrait contre elle.

« Non, tu sais... On traversait la plaine des Jarres derrière une bande du Pathet Lao. On les avait suivis depuis le Viêt-nam. On était en plein dans une rizière. J'étais avec Bernie. De la même classe que moi. Avec ce tas de cons de Vietnamiens de l'armée régulière, Penny... Et ce F.M. s'est mis à nous canarder et la tête de Bernie a fait comme un saut en arrière. Alors... il s'est assis dans la boue, son casque lui est tombé dans les mains et il a voulu toucher son visage. Et... quelque chose... il a voulu prendre quelque chose qu'il y avait dans son casque et à ce moment-là il est tombé sur le côté. J'étais juste derrière lui. Le F.M. continuait à tirer. J'ai rampé. L'eau était toute rose autour de lui et c'est à ce moment que j'ai compris. J'ai regardé dans le casque et j'ai vu que ce qu'il avait essayé de ramasser, c'était un morceau de son crâne. Il y avait des cheveux dessus. Il avait été touché à la mâchoire mais c'était remonté jusqu'au cerveau. »

Cliff s'exprimait un peu plus clairement à présent, les mots venaient entre de longs soupirs mais il gardait les yeux enfouis dans la paume des mains tandis que Penny l'étreignait plus fort en murmurant des mots de consolation. Elle l'embrassa sur la joue avec un geste vague, résigné. Gordon prit conscience, brutalement, cruellement, qu'ils

avaient certainement couché ensemble quelque part durant ces années dorées du collège. Impossible de traduire autrement leur intimité.

Cliff, à cet instant, leva les yeux. Il renifla, secoua la tête et émit un grognement incertain. Puis il se redressa. « Alors, reprit-il, il s'est mis à pleuvoir, merde... » Il semblait décidé à poursuivre, quel que fût son public. « Pas d'hélicoptères pour nous. Ces enculés de Vietnamiens refusaient de piloter sous le feu. Et nous, on était pris dans ce bouquet de bambous avec les Congs et le Pathet Lao autour... Bernie et moi, on était juste des conseillers. On n'était pas censés donner des ordres. On nous avait mis avec cette section parce que personne n'avait pensé qu'on pouvait être accrochés. Tout le monde se disait qu'avec la saison des pluies, ils allaient se replier. »

Il se pencha, prit la bonbonne de Brookside et se versa un autre verre. Penny restait silencieuse, les mains jointes, les yeux humides. Gordon réalisa qu'il était rigidement appuyé au mur, entre la cuisine et le living. Lentement, il regagna le fauteuil bostonien.

Cliff expédia son verre puis s'essuya les yeux d'un revers de manche en soupirant. La pression de l'émotion diminuait, les mots se faisaient plus rares, plus lents, comme s'ils se formaient désormais à partir de gouttes de souvenir.

« Le chef de section vietnamien est devenu dingue. Il n'arrivait plus à distinguer le nord du sud. Il voulait qu'on décroche pendant la nuit. La brume commençait à tomber sur les rizières et il m'a donné l'ordre de partir en reconnaissance avec dix de ses Niaqués. Alors on y est allé. Ces petits mecs n'avaient que des M-1 et ils crevaient de trouille. On n'a même pas fait cent mètres et le gus de tête s'est ramassé un piège d'épines en plein dans la botte. Il s'est mis à gueuler et alors on s'est fait canarder par le F.M. et on a dû retourner dans les bambous en rampant. »

Cliff se laissa aller en arrière, fixant la bonbonne d'un regard vide, son bras enveloppant négligemment Penny.

« Avec la pluie, on a de la mousse dans les chaussettes. Les pieds deviennent tout blancs et tellement froids qu'on a l'impression qu'ils ne sont plus là. J'ai essayé de dormir comme ça et je me suis réveillé avec une sangsue sur la langue... »

Il s'interrompit une fois encore. Penny le regardait, la bouche entrouverte, sans rien dire. Gordon s'aperçut qu'il se balançait frénétiquement et ralentit aussitôt le rythme.

« D'abord, j'ai pensé que c'était une feuille ou un truc comme ça. J'ai pas pu l'enlever. Alors, je me suis mis à courir partout en gueulant et un des Niaqués m'a forcé à me coucher. Ce connard de chef de section croyait qu'on était *infiltrés*. On m'a foutu de la graisse pour les bottes sur la langue. J'avais la gueule dans la boue pendant qu'on me retirait cette merde de sangsue. J'ai eu ce goût de graisse pendant une

journée et y'avait de quoi vomir. À midi, un bataillon est intervenu et les Viêts ont décroché. » Il regarda Gordon. « C'est seulement en revenant à la base que j'ai repensé à Bernie. »

La soirée se prolongeait. Au fur et à mesure que Cliff vidait la bonbonne, ses souvenirs de conseiller militaire au Viêt-nam devenaient de plus en plus nostalgiques. Penny était maintenant assise en tailleur, le regard absent, dodelinant parfois de la tête. Gordon hasardait quelques brèves questions, acquiesçait ou marmonnait sans vraiment écouter. Il observait Penny.

Cliff décida enfin de partir. Il titubait légèrement, le visage rouge et luisant de sueur. En clignant de l'œil, il s'approcha de Gordon et dit : « Conduisez le prisonnier aux oubliettes. »

Gordon fronça les sourcils sans répondre, certain que cette phrase n'était qu'un effet du Brookside.

« C'est un Tom Swiftie, dit Penny.

— Un quoi ? » grommela Gordon.

Cliff hochait lentement la tête.

« Éh bien, une plaisanterie », dit Penny, et Gordon lut dans son regard qu'elle le suppliait d'achever cette soirée sur une note de gaieté.

« Il faudrait que tu enchaînes...

— Éh bien... commença-t-il, décontenancé. Je ne sais pas...

— À mon tour », intervint Penny en tapotant l'épaule de Cliff comme pour l'aider à retrouver l'équilibre. « Qu'est-ce que tu dirais de "J'en ai pas mal appris sur les femmes à Paris, dit Tom d'un ton indifférent" ? »

Cliff éclata de rire, lui donna une bourrade joyeuse et se traîna en direction de la porte.

« Gordie, annonça-t-il, tu peux garder le vin. »

Penny le raccompagna jusqu'au-dehors. Gordon, lui, resta sur le seuil. Dans la lumière jaune de la lampe extérieure, il vit qu'elle l'embrassait. Sur un ultime sourire, Cliff disparut.

Il jeta la bonbonne de Brookside dans la poubelle et rinça les verres tandis que Penny rangeait les chips.

« Écoute, dit-il, à partir de maintenant, je ne veux plus voir tes anciens petits amis. »

Penny se retourna brusquement, le regard noir. « Quoi ?

— Tu m'as bien entendu.

— Et alors ?

— Alors, ça ne me plaît pas.

— Oui, d'accord... Et pourquoi donc ?

— Maintenant, tu es avec moi. Je n'ai pas l'intention de te laisser partir avec n'importe qui.

— Grands dieux ! Et tu crois que j'étais prête à partir avec Cliff ?

Mais enfin, il était seulement *de passage* ! Je ne l'ai pas vu depuis des années...

— Ça n'était pas une raison pour l'embrasser.

— Mon Dieu ! » fit Penny en roulant des yeux.

Il se sentait désespéré et furieux. Est-ce qu'il avait trop bu ? Non, pas tellement, après tout.

« Ça ne me plaît vraiment pas, insista-t-il. Il va se faire des idées. Vous étiez là, à vous raconter vos bons vieux souvenirs de collège. Tu l'avais pris dans tes bras et il...

— Seigneur "Il va se faire des idées" ! C'est une expression snob, Gordon ! Tu n'arrives pas à t'en défaire depuis le collège, hein ?

— Tu n'as rien fait pour le décourager, dit-il.

— Merde alors ! Ce type est salement secoué. J'essayais de l'aider un peu, de l'écouter au moins. Dès que je l'ai vu là dehors, je me suis dit qu'il souffrait, qu'il avait quelque chose que ces brutes de l'armée n'avaient pas réussi à lui extirper. Il a failli mourir là-bas, Gordon. Et Bernie, son plus vieil ami...

— Oui, je sais, dit Gordon. Mais ça ne me plaît pas pour autant. »

Il était bloqué dans son élan et il tentait de s'agripper à n'importe quel argument. Mais pourquoi ? À la seconde même où il avait vu Cliff, il s'était senti menacé. Et si sa mère avait pu observer la scène par le téléphone, elle aurait certainement trouvé comment qualifier l'attitude de Penny. Elle aurait dit que...

Il interrompit le cours de ses pensées pour échapper au regard glacé et hostile de Penny. Ses yeux se portèrent sur la triste bonbonne de Brookside qui attendait sa destruction dans la poubelle. Il restait encore quelques verres de vin. Il songea qu'il avait observé Cliff et Penny avec les yeux de sa mère, avec l'esprit du passé, de New York, et il eut soudain la certitude d'être passé à côté de tout. Le discours de Cliff sur la guerre l'avait déséquilibré. Il n'avait pas su comment réagir, et à présent, bizarrement, il s'en prenait à Penny.

« Écoute, commença-t-il en hésitant, je suis navré, je... » Il venait de lever les mains : il les laissa retomber. « Je crois que je vais aller faire un tour. » Penny haussa les épaules ; il sortit. Dehors, la brume enveloppait déjà le faite des chênes. Il se mit à déambuler dans les rues de La Jolla. L'air était frais, chargé de sel. Il eut soudain conscience de la sueur sur son visage.

À deux blocs de là, sur Fern Glen, il fut soudain tiré de ses pensées par l'apparition d'une silhouette. Lakin... Il se figea. Lakin, après un rapide regard alentour, se glissa dans son Austin-Healey. Dans la maison qu'il venait de quitter, une ombre passa derrière les stores vénitiens. Gordon se souvint à cet instant que deux étudiantes en sciences humaines habitaient là. Il regarda Lakin s'éloigner avec un sourire tranquille : cette preuve de faiblesse humaine lui était allée

droit au cœur.

Il déambula longtemps entre les villas estivales désertées par leurs propriétaires, avec leurs liasses de journaux jaunis sur le perron, et les quelques demeures cossues qui brillaient encore de tous leurs feux.

Dans son esprit aussi il y avait de la brume. Tout se mêlait : le monde suscité par Cliff, sinistre, boueux, et puis l'image de Penny et la voix lointaine et oppressante de sa mère. À côté de tout cela, la physique expérimentale n'était plus qu'un jouet, une sorte de puzzle. La guerre avait lieu de l'autre côté de la planète mais les vagues qu'elle provoquait venaient déferler jusqu'à ce rivage. Il eut une vague pensée pour Scripps Pier. À quelques pas du campus, on y regroupait les tanks, les munitions et les hommes. Il se dit alors qu'il avait trop bu et qu'il commençait à avoir l'esprit embué. Impossible d'imaginer ce tranquille refuge qu'était La Jolla menacé par de petits hommes en pyjama noir. Absurde... Là-bas, ils pouvaient toujours essayer d'abattre le gouvernement de Diem... Mais ici...

Il fit demi-tour et revint vers la maison. Oui, c'était tellement facile de s'exciter sur n'importe quelle menace — Cliff, Lakin, les Viêt-congs... Mais les vagues ne pouvaient pas grignoter le littoral en une nuit. Quant aux Cubains qui déversaient leurs engrais dans l'Atlantique et tuaient la vie... Ça, c'était encore plus improbable. Ou plutôt, c'était à mettre au compte de sa paranoïa, il en était sûr... oui.

CHAPITRE 14

22 mars 1963

Gordon ouvrit le *San Diego Union* et le déplia sur la paillasse du labo. Immédiatement, il regretta de n'avoir pas pris plutôt le *Los Angeles Times*. *L'Union*, dans son style habituel de journal provincial, consacrait des colonnes entières au mariage de Hope Cook, récemment diplômée de l'université Sarah Lawrence (État de New York) avec Palden Thonup Namgyal, Prince héritier du Royaume de Sikkim. *L'Union* faisait des gorges chaudes sur ces épousailles d'un maharadjah et d'une petite fille américaine toute simple. La nouvelle la plus importante du jour n'avait droit qu'à quelques lignes en première page : Davey Moore était mort. Gordon chercha frénétiquement la page des sports et se calma en constatant qu'un long article était consacré au boxeur disparu. Sugar Ramos avait mis Moore K.O. au dixième round du combat pour le titre des poids plume, à Los Angeles. Une fois encore, Gordon regretta de n'avoir pas acheté un ticket de fauteuil de ring. Avec les cours et tout le reste, ça lui était sorti de la tête. Quand il y avait repensé, il ne restait pas une place de libre. Moore était mort d'une hémorragie cérébrale sans avoir repris connaissance. Une autre tache sur le noble art, se dit Gordon avec un soupir. À la fin de l'article, il lut les commentaires sans surprise de ceux qui, comme d'habitude, exigeaient le boycott de la boxe. Il se demanda pendant un instant s'ils n'avaient pas un peu raison.

« La dernière livraison », dit Cooper.

Gordon prit la liasse de feuillets. « De nouveaux signaux ?

— Ouais. La résonance était parfaite depuis des semaines et tout d'un coup — crac !

— Vous avez décodé ?

— Bien sûr. Il y a une répétition évidente. Je ne sais pas pourquoi. »

Gordon le suivit. Un instant, il se surprit à souhaiter que les derniers relevés soient illisibles. Ainsi, tout deviendrait plus facile. Plus de souci avec les messages. Cooper pourrait s'occuper entièrement de sa thèse et Lakin serait enfin heureux. Il ne fallait pas

se compliquer la vie, désormais. En fait, il lui arrivait d'espérer que toute cette histoire de résonance sombre dans l'oubli. L'article de la *Physical Review Letters* avait suscité un certain intérêt. Il ne s'était trouvé personne pour émettre la moindre critique et mieux valait, sans doute, laisser les choses ainsi.

Tous ses espoirs s'évanouirent dès qu'il commença à déchiffrer.

EMISSWPRY 7 DEPUIS CL998 ORIMBE 19983ZX

AD 18 5 36 DEC 30 29.2

AD 18 5 36 DEC 30 29.2

AD 18 5 36 DEC 30 29.2

L'énigmatique série de chiffres et de lettres se poursuivait durant trois feuillets. Puis elle cessait brusquement pour se poursuivre par :

DEVRAIT APPARAÎTRE COMME SOURCE PONCTUELLE DANS
SPECTRE TACHYON MAXIMUM 263 KEV PEUT ÊTRE VÉRIFIÉ PAR
RMN MESURES DIRECTIONNELLES SUIVENT PAZSUZC AKSOWLP
INTERRUPTION DANS COORDONNÉES RECTANGMZALS MISSION
DEPUIS 19BD 1998COORDGHQE

Au-delà, il n'y avait plus rien de lisible. Gordon jeta un coup d'oeil sur les notes de Cooper.

« Rien de codé, dit-il. Noir ou blanc, c'est tout. »

Cooper acquiesça tout en se grattant la cuisse. Il s'était taillé un short dans un vieux jean.

« Des traits et des points, marmonna Gordon. Bizarre... »

Cooper continua de hocher la tête. Gordon avait remarqué que, depuis quelque temps, Cooper se contentait de prendre les relevés sans émettre la moindre opinion. Il avait sans doute adopté cette stratégie agnostique depuis le clash avec Lakin. En fait, les signaux de résonance ordinaires lui convenaient mieux dans la mesure où ils étaient à la base de sa thèse.

« Et dans la première transcription, dit Gordon en se grattant le menton. Cette histoire de AD et de DEC. Ça pourrait être astronomique... »

— Hmm... Oui, c'est possible !

— Oui, c'est ça... Ascension Droite et Déclinaison. Ce sont des coordonnées astronomiques.

— Peut-être... »

Gordon eut un regard exaspéré. Il y avait vraiment des limites à la prudence. « Écoutez. Je veux que vous creusiez un peu ça. Continuez les relevés. »

Cooper acquiesça. Puis il disparut, visiblement soulagé. À son tour,

Gordon quitta le labo et grimpa deux étages, jusqu'au bureau 317, celui de Bernard Carroway. Il frappa à la porte sans succès. Ensuite, il se rendit aux bureaux du service.

« Joyce ? appela-t-il. Où est le Dr Carroway ? »

La règle voulait que l'on appelle les gens des bureaux par leur prénom tandis que les universitaires avaient droit à leur titre. Un usage auquel Gordon avait eu beaucoup de mal à se faire.

« Le petit ou le grand ? » demanda la secrétaire en haussant les sourcils. Elle était brune et Gordon réalisa qu'elle haussait toujours les sourcils.

« Le grand, dit-il. Enfin, je veux dire le gros.

— Il est au séminaire d'astrophysique. Il ne devrait pas tarder à revenir. »

Il se glissa discrètement dans la salle. John Boyle achevait de prononcer une conférence et les tableaux étaient littéralement couverts d'équations portant sur sa nouvelle théorie de la gravitation. Il finit sur une histoire écossaise et les robinets des conversations furent instantanément rouverts. Gordon aperçut Bernard Carroway qui se levait et se lançait aussitôt dans une discussion avec Boyle et un troisième partenaire qu'il ne connaissait pas, un personnage de haute taille, aux cheveux bouclés.

« Qui est-ce ? demanda-t-il en se penchant vers Bob Gould.

— Lui ? Saul Shriffer. Il vient de Yale. Il travaille avec Frank Drake sur le projet Ozma. Ils guettent les signaux radio des autres civilisations.

— Ah ! oui », fit Gordon tout en observant Shriffer qui semblait maintenant aux prises avec Boyle sur un point technique précis. Depuis des mois, il avait chassé de son esprit le problème posé par les messages, sans doute devant l'indifférence de Lakin et la disparition de l'effet. Mais tout à coup, il se sentait habité d'une énergie nouvelle. Il traquait quelque chose. Il approchait du but, maintenant.

Boyle et Shriffer étaient aux prises à propos d'une approximation que John s'était permise afin de simplifier une équation. Gordon observa avec intérêt les deux adversaires. Ce n'était pas le simple duel d'intellectuels auquel n'importe qui pouvait s'attendre mais une discussion chaleureuse, ponctuée de gestes et d'imprécations. L'un et l'autre jonglaient avec des idées mais les personnalités restaient vivantes. Shriffer était sans doute le plus bruyant. Il écrivait si nerveusement qu'il finit par casser sa craie. Il leva les bras, l'air furieux. Mais il ne cessait pas de parler une seule seconde. Il se contredisait fréquemment et commettait quelques erreurs de calcul qu'il considérait comme étant sans importance. Ce qui comptait, bien sûr, c'était l'essence du problème. La solution exacte venait au second rang. Et les équations envahissaient tout le tableau.

Boyle était totalement différent. Il s'exprimait d'un ton égal, presque monotone. Il n'avait plus rien du personnage bavard et incisif qu'il avait connu au *Limehouse*. Il assumait ici sa *persona* scientifique. Sa voix était quelquefois si faible que Gordon devait tendre l'oreille pour deviner ses paroles. La plupart des témoins faisaient de même. Une tactique habile pour capter l'attention, songea Gordon. Boyle n'interrompait jamais vraiment Shriffer. Il commençait généralement par : « Je crois que si nous essayions ceci... » ou « Saul, ne voyez-vous pas ce qui se produirait si... » Il n'affirmait pas, il ne cherchait pas à imposer une vérité : il la cherchait simplement, sans passion. Peu à peu, cependant, il devint visible qu'il avait quelque difficulté à se contenir dans ce rôle en tons mineurs. Dès lors qu'il ne parvenait pas à prouver avec rigueur que ses approximations étaient justes, il en était réduit à la défensive. Toute sa stratégie n'était qu'une invitation répétée : « Prouvez donc que je me trompe. »

Insensiblement, il élevait le ton, les traits crispés, bloqué dans son entêtement.

Tout à coup, Saul affirma qu'il savait comment réfuter les approximations de John. Son idée était de résoudre un problème-test particulier dont l'un et l'autre connaissaient la réponse. Saul se lança dans les calculs. Les approximations de John donnaient la solution exacte... mais dans l'étroite limite de certaines conditions physiques.

« Vous voyez ! Ça ne tient pas debout ! »

John secoua la tête.

« Foutaises, oui ! Ça fonctionne précisément dans le cas le plus intéressant. »

Saul s'enflamma : « Absurde ! Et qu'est-ce que vous faites des grandes longueurs d'onde ? »

Mais autour d'eux, on approuvait. John avait gagné. Étant donné que l'approximation en question n'était pas totalement inutile, elle était acceptable. Saul s'inclina à regret mais, un instant plus tard, il était de nouveau souriant et engagé dans une autre discussion. Il était stupide de se fâcher dès lors que la justesse d'une argumentation avait été prouvée. Gordon sourit. C'était là un exemple de ce qu'il appelait la Loi de la Controverse. La passion était inversement proportionnelle au taux d'information en jeu.

Il s'approcha de Carroway et lui présenta les coordonnées du message. « Bernard, est-ce que vous pourriez me dire à quelle région du ciel cela peut correspondre ? »

Carroway se pencha sur le papier en clignant des yeux.

« Non, non... Je ne retiens jamais ce genre de détail. Et vous, Saul ? »

— Près de Véga, dit Saul. Mais je vérifierai, si vous le voulez. »

Après sa conférence sur l'électrodynamique classique, Gordon décida de se mettre en quête de Saul Shriffer mais, lorsqu'il passa dans

son bureau pour y déposer ses notes, il y trouva Ramsey, le chimiste.

« Hello. J'ai fait un saut pour vous parler de cette petite devinette que vous m'avez donnée.

— Ah oui ?

— Je crois qu'il y a du solide là-dedans. Vous savez, on ne connaît pas encore grand-chose sur les longues chaînes moléculaires, mais votre puzzle m'intéresse. Il y a ce passage... "régime simulation moléculaire commence à imiter hôte". Ça fait penser à une sorte de mécanisme autoreproducteur, mais comment savoir ?

— Est-ce que cela se produit dans les chaînes moléculaires que vous connaissez ? »

Ramsey haussa les sourcils. « Non. Mais j'ai étudié certains des engrais spéciaux que fabriquent quelques sociétés et... bon, il est encore trop tôt pour en parler. C'est seulement une impression. Mais je voulais surtout vous dire que je n'avais pas oublié votre truc. Il y a les cours et tout le boulot habituel, mais je continue à ruminer là-dessus. Je vais aller me tuyauter auprès de Walter Munk pour la partie océanographique. En tout cas... » Il se leva avec un ironique salut militaire, « ça pourrait bien déboucher sur quelque chose. Muchas gracias, amigo ».

Ça, c'était bien de Ramsey, se dit Gordon. Mais sous ses manières de marchand de voitures d'occasion, l'homme avait l'esprit vif. Et Gordon était heureux qu'il n'ait pas jeté le papier à la corbeille. Finalement, c'était une bonne journée. Les choses s'enchaînaient d'elles-mêmes.

« Jusque-là, se dit-il, ça vaut un 18 sur 20. »

Il partit en quête de Shriffer.

Saul posa le doigt sur une carte stellaire. « Je l'ai repéré, annonça-t-il. Ça se trouve tout près d'une étoile F 7 appelée 99 d'Hercule.

— Ça ne correspond pas exactement ?

— Non, mais disons que c'est vraiment tout proche. Mais ça cache quoi ? Depuis quand un physicien des solides a-t-il besoin de connaître la position d'une étoile ? »

Gordon lui expliqua alors le problème des signaux et lui montra les derniers décodages de Cooper. Saul s'excita immédiatement. Avec Kadarsky, un spécialiste russe, il rédigeait un mémoire sur la détection des civilisations extra-terrestres. Ils prétendaient que les ondes radio s'imposaient à l'évidence. Mais si les signaux captés par Gordon étaient inexplicables en termes terrestres, pourquoi ne pas admettre l'hypothèse d'une source stellaire. C'est ce que semblaient indiquer les coordonnées.

« Vous voyez ? Ascension droite 18 h 5 mn 36 s. 99 d'Hercule se trouve ici, à 18 h 5 mn 8 s... Un peu à côté. Et la déclinaison de votre signal est à 30°29' 2". Ça cadre.

— Pas exactement.

— Mais presque ! »

Saul leva les mains : « Quelques secondes de différence, ça n'est rien !

— Mais comment les extra-terrestres pourraient-ils bien connaître notre système de mesures astronomiques ? demanda Gordon d'un ton sceptique.

— Et comment connaissent-ils notre langue ? Parce qu'ils écoutent nos programmes radio, bien sûr. Regardez... La parallaxe de 99 d'Hercule est de 0.06. Ce qui nous donne une distance de plus de 16 parsecs.

— Combien ?

— Disons plus de 51 années-lumière.

— Mais comment pourraient-ils émettre ? La radio ne date que d'une soixante d'années. La lumière n'a pas eu le temps de faire l'aller et retour. Cela prendrait plus d'un siècle. Il est donc impossible qu'ils aient pu répondre à nos stations de radio.

— Exact », dit Saul. Un instant, il parut décontenancé, puis son visage s'éclaira. « Vous dites qu'il y a une suite, non ? Faites-moi voir. »

Il prit connaissance du message et s'exclama : « C'est ça ! Mais oui ! Vous voyez ce mot ?

— Lequel ?

— Tachyon. C'est d'origine grecque. Cela signifie "le rapide", j'en suis certain. Ce qui indiquerait qu'ils utilisent un mode de transmission plus rapide que la lumière.

— Écoutez...

— Gordon, servez-vous un peu de votre imagination. Ça cadre parfaitement, bon sang !

— Mais rien ne peut dépasser la vitesse de la lumière.

— Ce message dit le contraire.

— Ça ne veut rien dire. Rien.

— O.K. Alors comment expliquez-vous ça ? "Devrait apparaître comme point d'origine dans spectre tachyon apogée 263 KEV." Des kilo-électronvolts ! Ils utilisent des tachyons, quoi que cela puisse, d'une énergie de 263 kilo-électronvolts !

— J'en doute, fit Gordon d'un ton sec.

— Et le reste ? "Peut être vérifié par RMN mesures directionnelles suivent..." RMN — Résonance magnétique nucléaire. Ensuite c'est incompréhensible, on trouve quelques mots et on a : "Mission depuis 19 BD 1998 COORGHQE" et ainsi de suite.

— Mais le reste, vous voyez ? Des points et des traits.

— Hmm, intéressant, marmonna Saul.

— Écoutez, Saul, je vous remercie et...

— Une seconde. 99 d'Hercule n'est pas une étoile ordinaire, Gordon. J'ai vérifié. Elle est précisément le genre d'étoile qui pourrait entretenir la vie. »

Gordon plissa les lèvres.

« C'est une F 7. Un peu plus lourde que notre soleil — je veux dire que sa masse est plus importante, avec une écosphère utile. C'est une binaire — attendez, je sais ce que vous allez dire. » Saul leva la main et Gordon se demanda ce qu'il était censé vouloir dire. « Les binaires ne peuvent pas être le centre de systèmes planétaires portant la vie, c'est cela, hein ?

— Heu... Pourquoi pas ? fit Gordon.

— À cause des perturbations orbitales. Seulement voilà : le problème ne se pose pas pour 99 d'Hercule. Ses deux composantes ont une orbite de 54,7 années. Elles sont très éloignées avec des écosphères indépendantes.

— Et toutes les deux sont des F 7 ?

— La principale, nous le savons. Une seule suffit.

— Saul, je suis très content et...

— Gordon, laissez-moi jeter un coup d'oeil à ce message. Les séries de points et de traits, je veux dire.

— Oui, d'accord.

— Rendez-moi ce service, Gordon. Je crois que nous tenons quelque chose. Peut-être que nous avons fait fausse route avec nos idées sur les communications radio et la raie 21 cm de l'hydrogène. Il faut que j'analyse ce message, O.K. ? Ne changez pas d'idée.

— O.K. », dit Gordon, quoique avec regret.

Le lendemain matin, lorsqu'il entra dans son bureau, Saul l'attendait déjà. L'excitation était lisible sur son visage, dans le regard de ses yeux bruns.

« Le message, annonça-t-il. Je suis arrivé à le décortiquer.

— Et alors ?...

— Les traits et les points à la fin... Ce ne sont pas des mots. C'est un dessin ! »

Gordon lui décocha un regard sceptique tout en se débarrassant de sa mallette.

« Vous parliez de bruit... J'ai compté le nombre de traits sur l'émission longue. Il y en a 1537.

— Oui ?

— Frank Drake, moi et pas mal d'autres, nous avons essayé de mettre au point divers systèmes pour transmettre des dessins en partant du trait-point. C'est assez simple. Il faut envoyer une grille rectangulaire.

— Vous pensez à ce passage brouillé ? COORDONNÉES RECTANGZALS ?...

— C'est ça. Pour tracer une grille, il faut pouvoir disposer du nombre exact de lignes de chaque axe. J'ai essayé avec tout un tas de multiples de 1537. Je n'en ai rien tiré *sauf* cette grille de 29 par 53. Avec cette formule, on obtient un dessin. Et 29 et 53 sont des nombres premiers — un choix qui paraît assez évident si l'on y réfléchit bien. Il n'existe que cette méthode pour résoudre 1537 en un produit de deux nombres.

— Hmmm... Très astucieux. Et ça nous donne ce dessin ? »

Saul lui tendit une feuille de graphique sur laquelle chaque carré correspondait à un trait du message. Cela se présentait comme un ensemble complexe de sinusoides, chaque courbe étant formée de groupes de points disposés selon un schéma régulier et complexe à la fois.

« Et c'est quoi ? demanda Gordon.

— Ça, je l'ignore. Les problèmes sur lesquels nous avons déjà travaillé, Frank et moi, nous donnent des images d'autres systèmes solaires avec une planète isolée — ce genre de chose. Rien qui ressemble à ça. »

Gordon reposa la feuille sur le bureau.

« Alors à quoi cela peut-il bien nous servir ?

— Mais bon sang ! Quand nous aurons tout déchiffré, ça peut être *énorme* !

— Éh bien...

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Vous croyez que je me trompe ?

— Saul, je connais votre réputation dans le domaine de — comment dit Hermann Kahn, déjà ? — l'impensable. Mais ça, vraiment !...

— Vous croyez que j'ai maquillé tout ça ?

— *Moi ? Penser cela ? Mais Saul, c'est moi qui ai enregistré ce message !* Je vous l'ai montré ensuite mais... Bon sang ! Votre explication avec ces signaux télégraphiques plus rapides que la lumière... Venus d'une autre étoile... Mais les coordonnées ne correspondent pas exactement ! Le bruit forme un dessin, d'accord. Mais ce dessin n'a pas de sens ! Voyons, Saul ! »

Saul était devenu écarlate. Il fit un pas en arrière, les mains sur les hanches. « Mais vous êtes aveugle, mon vieux ! Complètement aveugle !

— Disons seulement sceptique.

— Gordon, donnez-moi une chance.

— Une chance ? Je veux bien reconnaître que vous avez une explication possible. Mais jusqu'à ce que nous comprenions ce graphique, elle ne tient pas.

— D'accord, d'accord », fit Saul sur un ton emphatique. Il claqua le poing dans sa paume. « Je finirai bien par trouver ce qu'il signifie.

Nous allons avoir besoin des services de toute l'université, Gordon.

— Ce qui signifie ?

— Qu'il va falloir travailler au grand jour.

— Et poser des questions ?

— Oui, mais à qui ? De quelles spécialités aurons-nous besoin ? L'astrophysique ? La biologie ? Tout est possible, quand on est dans l'ignorance. Il faut garder l'esprit ouvert.

— Oui... mais... » Gordon venait brusquement de se souvenir de Ramsey. « Saul, il y a un autre message.

— Comment ?

— Je l'ai décrypté il y a des mois. Tenez... » Il ouvrit un tiroir et en tira le feuillet. « Essayez donc avec ça. »

Saul avait commencé à déchiffrer les premières lignes. « Je ne comprends pas, dit-il.

— Moi non plus.

— Et vous êtes certain qu'il est authentique ?

— Aussi certain que pour celui que vous avez déjà déchiffré.

— Merde », fit Saul en se laissant tomber sur une chaise. « Ça complique tout.

— Oui, c'est certain.

— Mais Gordon, ça n'a pas de sens.

— Pas plus que n'en a votre dessin.

— Écoutez, peut-être qu'il y a deux messages qui interfèrent l'un sur l'autre. Je veux dire que c'est un peu comme les stations de radio. Il y a de la musique sur l'une, du sport sur l'autre et des informations sur la troisième. Peut-être que votre récepteur reçoit tout à la fois.

— Mmm... »

Saul se pencha en avant, la tête dans les mains. Gordon prit soudain conscience qu'il était fatigué. Il avait sans doute passé la nuit à transcrire le tracé. Brusquement, il en éprouva une bouffée de sympathie. Saul s'était acquis la réputation de maître à penser dans le domaine des communications interstellaires et de nombreux astronomes le jugeaient trop jeune, trop impulsif, enclin à l'imagination, à la spéculation. Mais est-ce que cela signifiait pour autant qu'il se trompait ?

« O.K., Saul, j'accepte votre idée à propos du dessin — provisoirement. Ça n'est pas un accident, donc, qu'est-ce que c'est ? Il faut le découvrir. »

Il lui parla de Ramsey. Cela ne simplifiait pas les choses mais Saul avait le droit de savoir.

« Gordon, je suis sûr que nous tenons quelque chose.

— Moi aussi.

— Et je suis persuadé qu'il faut rendre ça public.

— Pour la biochimie également ? Je pense au premier message.

— Non, le second seulement. Il est clair. Il se répète sur plusieurs pages. Combien de fois avez-vous capté le premier signal ?

— Une fois seulement.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

— Alors, laissez tomber.

— Pourquoi ?

— Ça pourrait être une erreur de décodage. »

Gordon se souvint de ce que Lakin lui avait rappelé à propos de Lowell. « Ma foi...

— Écoutez, je crois avoir un peu plus d'expérience que vous dans ce domaine, Gordon. Je sais parfaitement ce que les gens vont dire. Si vous remuez la vase, personne ne viendra plus se baigner.

— Nous pourrions garder l'information pour nous.

— Oui, mais pour combien de temps ? Pas éternellement. Disons jusqu'à ce que nous ayons découvert la signification du dessin.

— Ça ne me plaît pas.

— Nous ne leur soumettrons qu'un problème à la fois, dit Saul en levant le doigt. Un seul. Plus tard, nous leur lâcherons toute l'histoire.

— Ça ne me plaît toujours pas.

— Écoutez, Gordon. Je crois que c'est comme ça que nous devons procéder. Vous voulez bien me croire ?

— Peut-être.

— Je m'en occupe. Je vais rendre ça public. Je suis connu. Je suis le dingue qui s'amuse avec les signaux radio interstellaires, ce genre de truc... Je fais autorité dans un domaine qui n'existe pas encore. À moi seul je peux retenir l'attention de toute la communauté universitaire.

— Oui, mais...

— Un problème à la fois, Gordon.

— Éh bien...

— D'abord, le dessin. Ensuite, le reste.

— C'est-à-dire... »

Saul avait une sorte de pouvoir hypnotique, se dit Gordon. Un don pour rendre n'importe quelle notion plausible et même évidente. Pourtant, songea-t-il, un poignard dans un écrin de soie restait un poignard. Il se rappela qu'il avait un cours.

« O.K. À vous de jouer, Saul. Je me cache en coulisse. »

Brusquement, Saul s'avança et lui serra la main. « Merci, Gordon. Je suis touché. Vraiment. C'est une chance formidable.

— Ouais », fit Gordon. Mais il était loin d'être rassuré.

C'était le bulletin du soir de Walter Cronkite sur la C.B.S. Gordon et Penny achevaient de dîner. Penny avait fait un soufflé et Gordon avait débouché une bouteille de beaujolais blanc. Ils se sentaient plutôt

ivres. Ils s'installèrent devant la télé dans le living. Penny ôta son corsage. Elle avait les seins petits avec de larges aréoles.

« Comment sais-tu que c'est ce soir ? demanda-t-elle paresseusement.

— Saul m'a appelé. Il a fait une interview à Boston ce matin. C'était la station locale mais il m'a dit que c'était repris par le réseau national. Peut-être qu'ils ont un trou à boucher.

— Hmm, fit Penny, j'en ai l'impression. »

La seule nouvelle importante était le naufrage du sous-marin nucléaire *Thresher* qui avait disparu en Atlantique sans le moindre message de détresse, pendant une plongée d'essai. La Marine ne pouvait expliquer cela que par une défaillance du système de sécurité qui avait pu provoquer des voies d'eau. Les circuits électriques avaient alors lâché, et le bâtiment était descendu au fond avant d'imploser avec 129 hommes à bord.

Il n'y avait rien d'important en dehors de cela. La Mona Lisa était en visite à New York avant de gagner Washington. Le Major Gordon Cooper Jr. allait tourner pendant deux jours autour de la Terre à bord de *Faith 7*, la dernière phase du projet Mercury. La Maison Blanche déclarait que l'aide au Sud-Viêt-nam allait être poursuivie et que les États-Unis pourraient gagner la guerre avant la fin de 1965 si la crise politique qui se développait là-bas n'affectait pas trop l'effort militaire. Des généraux défilèrent en souriant devant la caméra, promettant un soutien intense du Sud-Viêt-nam et une opération de nettoyage éclair dans la région du delta. À New York, tous les efforts pour la sauvegarde de Pennsylvania Station avaient échoué et le vénérable édifice allait être livré aux démolisseurs pour céder la place à un nouveau Madison Square Garden. Le building de la Pan Am, inauguré le mois précédent, semblait déjà un monument aux ravages urbains du futur. Un critique dénonça la destruction de Penn Station et déclara que le building de la Pan Am était une monstruosité architecturale qui, de plus, congestionnait un peu plus un secteur passablement saturé. Gordon était tout à fait d'accord. Spirituellement, le critique fit remarquer que, désormais, les rendez-vous sous l'horloge du *Biltmore Hôtel*, juste en face de la Pan Am, ne présenteraient plus guère d'intérêt. Sans qu'il comprit pourquoi, cela fit rire Gordon. Tout soudain, ses sympathies changeaient de camp. Il n'avait jamais donné rendez-vous à une fille sous l'horloge du *Biltmore*. Cela faisait partie de tous les rites idiots des WASP, c'était bon pour les types de Yale et les gamins qui faisaient une identification à *L'Attrape-cœur* de Salinger. Non, ce n'était pas son monde, ça ne l'avait jamais été.

« Si c'était ça le passé, je n'en ai rien à foutre », murmura-t-il. Penny le regarda d'un air perplexe mais ne dit rien. Il eut un grognement irrité. Il avait peut-être bu un peu.

Brusquement, ce fut le tour de Saul. « Une nouvelle stupéfiante nous est parvenue de l'université de Yale ce soir même, déclarait Cronkite. Le Pr Saul Shriffer, qui est astrophysicien, prétend que certaines expériences récentes auraient permis de capter un message émanant d'une civilisation étrangère à notre planète... »

Suivait une séquence où Saul montrait un point sur une carte stellaire : « Les signaux semblent provenir de l'étoile 99 de la constellation d'Hercule. Cette étoile est semblable à notre soleil et distante de 51 années-lumière. Une année-lumière représente...

— Ma parole, ils montent ça en épingle ! dit Penny, d'un ton surpris.

— Cchhtt...

— ... en une année, à une vitesse de 300 000 kilomètres-seconde. » Une vue rapide de Saul derrière un petit télescope. « Le message aurait été détecté dans des conditions que les astronomes n'avaient nullement prévues lors d'une expérience dirigée par le Pr Gordon Bernstein.

— Seigneur ! gémit Gordon.

— ... à l'université de La Jolla. Cette expérience portait sur la mesure de l'alignement des atomes dans un champ magnétique à basse température. Les travaux de Bernstein sont actuellement en cours mais rien ne prouve, en fait, qu'ils reçoivent des signaux d'une lointaine civilisation. Cependant, le Pr Shriffer, qui collabore avec Bernstein et qui a réussi à déchiffrer le code, prétend vouloir alerter les milieux scientifiques. » Cliché de Saul griffonnant des équations au tableau noir. « Ce message comporte un passage tout particulièrement intrigant. Un dessin, en vérité... »

Gordon put alors contempler une version améliorée du graphique de Saul. Et Saul lui-même fit son apparition, micro en main.

« Il faut bien comprendre, commença-t-il, que nous ne pouvons encore faire aucune déclaration décisive à ce stade. Mais nous souhaiterions que tous nos confrères de la communauté scientifique nous aident à découvrir le vrai sens du message. »

Très brièvement, on bavarda ensuite du décodage du message. Puis on recadra sur Cronkite : « Certains des astronomes interrogés aujourd'hui par la C.B.S. se montrent sceptiques. Pourtant, si les déductions du Pr Shriffer sont justes, nous nous trouvons en présence d'une information de taille, c'est certain... » Cronkite eut son bon sourire rassurant. « Et nous étions le 12 avril déjà...

— Ah ! *merde* ! fit Gordon en coupant la télé.

— C'était plutôt bien, dit Penny avec à-propos.

— *Plutôt bien* ? Mais il n'était pas question que mon nom soit prononcé !

— Pourquoi ? Tu ne veux pas être crédité pour cette expérience ?

— *Crédité ?* Mais bon Dieu ! » Il frappa la paroi du poing. « Je me suis fichu dedans sur toute la ligne, tu ne comprends pas ? Dès qu'il m'a parlé, j'en étais sûr... Et me voilà mouillé dans ces idioties !

— *Mais ce sont tes relevés...*

— Je lui avais dit de ne pas prononcer mon nom !

— Mais c'est Walter Cronkite qui l'a fait, pas Saul.

— Et quelle importance ? Désormais, on m'associe à Saul.

— Et pourquoi est-ce que ce n'est pas *toi* qui es passé à la télé ? » demanda Penny sur un ton innocent.

Apparemment, elle ne discernait pas la raison de sa colère.

« Ça, c'est son côté fort, dit Gordon avec une grimace. Simplifier en quelques phrases, leur faire dire ce qu'on veut, rabaisser le tout jusqu'au dernier des dénominateurs communs. Mais surtout que le nom de Saul Shriver soit bien en vue, sur le devant de la scène. Avec des tas de projecteurs et des néons... Merde ! Quel...

— On dirait bien qu'il t'a soufflé la vedette, non ?

— Qu'il m'a... *quoi ?* »

Il la regarda, stupéfait. Il s'était arrêté sur place. Penny semblait croire le plus sérieusement du monde qu'il était furieux de ne pas être passé à la télé.

« Mon Dieu !... » fit-il simplement. Il avait trop chaud, tout à coup, il se sentait mal. Il défit quelques boutons de sa chemise de popeline bleue et se demanda ce que diable il allait faire. Pas question de discuter avec Penny : elle était vraiment à des centaines d'années-lumière du point de vue d'un scientifique dans une telle affaire.

Il roula ses manches en soufflant, puis traversa le jardin en direction du téléphone.

Les premières paroles qu'il prononça furent : « Saul, je suis fou de colère !

Ah... »

Il devina que Saul cherchait les mots exacts qui convenaient. Il était très fort à ce petit jeu, mais cette fois ça ne lui servirait à rien.

« Gordon, je comprends ce que vous ressentez, je vous assure. J'ai vu l'émission il y a deux heures et je vous jure que j'ai été aussi surpris que vous. L'enregistrement de la station de Boston ne posait aucun problème. Votre nom n'y était pas mentionné, comme vous me l'aviez demandé. Je les ai appelés immédiatement après le truc de Cronkite et ils m'ont dit qu'ils avaient tout changé pour la rediffusion nationale.

— Mais comment pouvaient-ils *savoir*, Saul, si vous ne leur avez pas...

— Écoutez, il a bien fallu que j'explique l'histoire aux types du studio. Pour leur information, vous comprenez.

— Vous m'aviez dit qu'il n'était pas question d'en dire un mot.

— Gordon, j'ai fait ce que j'ai pu. J'allais vous appeler.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Pourquoi me laisser regarder ça sans même...

— Je me suis dit que peut-être vous ne prendriez pas les choses comme ça après avoir vu le temps auquel nous avions eu droit. » Saul changea brusquement de ton. « Gordon, c'est une émission importante ! Le public va réagir.

— Ça, pour réagir, dit Gordon d'un ton aigre.

— À partir de ça, on va pouvoir agir. Tout ce truc va éclater au grand jour, Gordon.

— Il va nous éclater à la figure, plutôt. J'avais dit que je ne voulais pas y être impliqué. Et vous m'avez dit que...

— Est-ce que vous ne voulez pas comprendre que c'était tout à fait irréaliste de votre part, Gordon ? dit Saul d'un ton calme et raisonnable. J'admets que vous êtes en colère, mais toute cette affaire devait bien être rendue publique un jour ou l'autre.

— Pas de cette façon.

— Croyez-moi, c'est comme ça qu'il faut faire. De la façon dont vous vous y preniez avant, ça ne vous menait à rien. Reconnaissez-le. »

Gordon prit une inspiration profonde. « Si quiconque me le demande, Saul, je répondrai que j'ignore d'où proviennent les signaux. Et c'est l'exacte vérité.

— Ça n'est pas *toute* la vérité.

— Et c'est vous qui allez me la dire ? Vous, Saul ? Vous qui m'avez demandé de garder secret le premier message ?

— C'est différent. Je désirais éclaircir la question.

— Éclaircir la question ! Merde, alors ! Écoutez, si on me le demande, je dirai que je ne suis pas d'accord avec votre interprétation.

— Vous allez diffuser le premier message ? »

Gordon hésita. « Je... Non, je ne tiens pas à embrouiller encore plus les choses... »

Il se demanda si Ramsey allait poursuivre ses recherches s'il venait à rendre le message public. Bon sang ! pour ce qu'il en savait, la sécurité nationale était certainement mêlée à tout ça. Mais lui, il ne tenait pas du tout à y être impliqué. Non, mieux valait laisser tomber.

« Gordon, dit Saul d'un ton un peu plus chaleureux, je comprends vos sentiments. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas contrarier ce que j'essaie de faire. Moi, je ne me mettrai pas en travers de votre chemin.

— Éh bien... commença Gordon, décontenancé.

— Et je vous répète que je suis sincèrement navré à propos de l'émission de Cronkite. Je ne voulais vraiment pas que votre nom soit cité. O.K. ?

— Euh..., O.K. », marmonna Gordon sans réellement savoir avec

quoi il était d'accord.

CHAPITRE 15

1998

Gregory Markham se tenait immobile. Ses tempes marquées de gris lui donnaient un air à la fois lointain et solennel. Pour lui, le bourdonnement du labo était une musique agréable. Il lui semblait parfois que tous ces instruments qui l'entouraient, avec leurs défauts et leurs manies électroniques, bavardaient fiévreusement tout comme n'importe quel travailleur humain. Dans le silence de la Cavendish, le laboratoire de Renfrew était une espèce d'île de son. La « Cav » était entrée dans l'âge moderne, elle avait mis à profit les travaux de Faraday et de Maxwell pour créer le miracle domestiqué de l'électricité. Mais désormais, songeait Markham, seuls quelques hommes demeuraient en son centre. Et ils essayaient d'atteindre le passé, comme des nageurs à contre-courant.

Renfrew circulait entre les pupitres et les consoles, sautant d'un problème à un autre. Markham, en l'observant, eut un sourire. Le dynamisme de Renfrew s'expliquait en partie par la présence tranquille de Ian Peterson qui, installé dans un fauteuil, gardait les yeux fixés sur l'écran de l'oscilloscope où apparaissait le signal principal. Et Renfrew avait parfaitement conscience que, derrière son calme apparent, Peterson gardait un regard vigilant.

Renfrew revint à l'oscilloscope central et jeta un coup d'œil sur la ligne sautillante du bruit. « Nom de Dieu ! Ce truc ne va donc pas s'arrêter ? »

— Écoutez, dit Peterson, il n'est pas absolument nécessaire d'émettre les signaux pendant que je suis là. Je suis seulement passé pour voir où en sont les choses. » Mal à l'aise, Renfrew haussa les épaules sous sa veste marron. Markham remarqua que ses poches étaient bourrées de pièces d'électronique.

« Non, non, dit Renfrew. Hier, ça s'est bien passé. Pas de raison que ce soit différent aujourd'hui. J'ai émis les données astronomiques pendant trois heures d'affilée.

— Je dois dire que je n'en vois pas la nécessité, si l'on tient compte du fait qu'il est déjà difficile d'émettre ce qui est réellement

important... »

Markham s'avance : « C'est pour faciliter la tâche à celui qui peut nous recevoir. » Il gardait une expression neutre mais, au fond de lui, il s'amusait du spectacle de ces deux hommes qui sautaient sur la moindre occasion de désaccord. « John pense que cela leur permettra de mieux capter notre faisceau, reprit-il. Les coordonnées astronomiques correspondent à...

— Je comprends très bien, coupa sèchement Peterson, mais ce que je ne saisis pas, c'est la raison pour laquelle vous ne consacrez pas les périodes de silence à l'émission du message essentiel.

— C'est-à-dire ? demanda Markham.

— Leur expliquer ce que nous faisons et répéter tout ce qui concerne l'océan et...

— Nous n'avons pas cessé de le faire, sans arrêt, dit Renfrew. Mais s'ils n'arrivent pas à nous recevoir, bon Dieu, à quoi cela peut-il...

— Nous avons le temps de tout faire, intervint Markham d'un ton apaisant, d'accord ? Quand le bruit s'effacera, il faudra passer en priorité votre message à propos de la banque, ensuite John pourra...

— Vous ne l'avez pas envoyé tout de suite ? s'exclama Peterson, surpris.

— Non, dit Renfrew, je n'avais pas encore achevé la transmission de la première partie... »

L'air excité, Peterson se leva et se mit à déambuler nerveusement entre les consoles. « Bien ! Je vous ai dit que j'avais trouvé le message. Ce qui est assez surprenant, je dois l'admettre.

— Oui », dit Markham. Il se souvint de l'agitation provoquée par l'apparition de Peterson, le matin même, avec le feuillet de papier jaune. Tout à coup, l'expérience leur était apparue plus réelle.

« Éh bien, poursuivit Peterson, je me demandais si... ma foi, si vous ne pouviez pas développer l'expérience.

— La développer ? demanda Renfrew.

— Oui. Ne transmettez pas mon message.

— Seigneur ! souffla Markham.

— Mais, commença Renfrew, est-ce que vous ne voyez pas que...

— Je pensais que ça pourrait être intéressant.

— Oui, bien sûr, dit Markham, très intéressant. Mais cela établirait un paradoxe.

— Telle était mon idée.

— Mais un paradoxe, dit Renfrew, c'est justement ce dont nous ne voulons pas. Ça va tout ficher en l'air. »

Markham se tourna vers Peterson. « Je vous l'ai expliqué. L'interrupteur est suspendu entre marche et arrêt, vous vous en souvenez ?

— Oui, très bien, mais...

— Alors ne proposez pas des absurdités ! lança Renfrew. Si vous voulez atteindre le passé et si vous savez que vous y êtes parvenu, alors ne touchez plus à rien !

— Vous le savez uniquement parce que *je* suis allé à la banque de La Jolla, déclara Peterson sur un ton glacial. Pour autant que je le sache, c'est *moi* qui ai apporté la confirmation de votre succès. »

Il y eut un silence gêné.

« Mmm... ma foi oui », risqua Markham. Il devait bien admettre que Peterson avait raison. C'était très exactement le genre de contrôle simple auquel Renfrew ou lui-même auraient dû penser. Mais ils avaient été formés à la conception d'expériences mécaniques avec des appareils qui fonctionnaient sans intervention humaine. La simple notion d'un accusé de réception ne leur était pas venue. Et voilà que Peterson, cet administrateur qui ne connaissait rien à rien, venait leur apporter la preuve que toute l'opération avait réussi, et cela hors de tout raisonnement sophistiqué.

Markham inspira profondément. De réaliser que vous faisiez quelque chose qui n'avait jamais été fait, quelque chose qui dépassait votre entendement tout en étant indéniablement réel, cela vous donnait un peu le vertige. On avait souvent dit que la science, parfois, vous amenait à une perception du réel qui n'avait pas d'équivalent. Ce matin même, pourtant, le feuillet de papier jaune rapporté par Peterson avait abouti au même résultat, mais de façon étrangement différente. Une expérience était réussie dès lors que vous accédiez à un nouvel étage de connaissance. Avec les tachyons, ils n'étaient pas encore parvenus à la compréhension véritable. Ils n'avaient que ces quelques mots sur un bout de papier jaune.

« Ian, je comprends vos intentions. Bien sûr que ce serait fichtrement passionnant de supprimer votre message. Mais personne ne peut dire ce que cela signifierait... Imaginez que ça nous empêche de transmettre ce que nous voulons — les informations concernant l'océan...

— Oui ! Tout à fait juste ! » lança Renfrew avant de retourner à ses instruments.

Peterson semblait réfléchir intensément, les paupières mi-closes. « Un bon point pour vous. Mais je me disais, voyez-vous, que peut-être nous pourrions en apprendre plus de cette façon...

— Nous le pourrions, oui, mais à moins de ne faire que ce que nous connaissons...

— D'accord, nous éliminons les paradoxes. Mais plus tard... »

Il y avait une expression rêveuse sur le visage de Peterson.

« Plus tard, bien sûr », murmura Markham. Il se prit à songer que les rôles des acteurs avaient été bizarrement inversés. Peterson était censé être l'administrateur battant, avide de résultats. Et voilà qu'il

était en train de modifier les paramètres de l'expérience pour s'aventurer dans de nouveaux domaines de la physique.

Et lui et Renfrew, brusquement, n'avaient plus aucune certitude quant aux effets d'un paradoxe. Quelle ironie !

Une heure plus tard, les points de logique les plus subtils n'existaient plus devant les détails épineux de l'expérience. Le bruit envahissait toujours la totalité de l'écran de l'oscilloscope. Il n'avait pas diminué, en dépit du travail intense des techniciens. Quant au faisceau tachyon, il restait faible et diffus.

« Vous savez, marmonna Markham en se laissant aller sur son siège de labo, je crois bien que votre truc du Caltech est pour quelque chose là-dedans, Ian. »

Peterson leva les yeux du dossier estampillé CONFIDENTIEL qu'il avait ouvert devant lui. Depuis un long moment, il explorait les papiers qui emplissaient sa mallette.

« Comment cela ? demanda-t-il.

— Ces calculs cosmiques... C'est du bon travail, vraiment brillant. Des agglutinations d'univers... Si nous supposons que quelqu'un, à l'intérieur d'une de ces agglutinations, émet des signaux tachyon... Les tachyons sont capables de s'échapper de ces micro-univers. Il leur suffit de franchir l'horizon événementiel de la microgéométrie fermée. Et ils sont libres. Ils échappent aux singularités gravitationnelles et nous sommes en mesure de les capter.

— Ces... ces micro-univers dont vous parlez... ils peuvent être habités ?

— Oui, bien sûr », dit Markham avec un sourire tranquille.

Il éprouvait la sérénité de l'homme qui a toujours évolué dans les mathématiques et trouvé les solutions.

Il avait acquis une espèce de certitude heureuse en comprenant pour la première fois les équations d'Einstein sur la relativité généralisée : de minuscules caractères grecs griffonnés sur une page, aussi ténus que des fils de la Vierge. Au premier regard, ils n'avaient pas de consistance. Ce n'était qu'une série de pattes de mouche. Pourtant, lorsqu'on suivait la contraction des tenseurs, les exposants et les indices qui s'appariaient puis s'effondraient mathématiquement pour former des entités concrètes et classiques — potentiel, masse, forces vectorielles d'une géométrie courbe — on vivait une expérience sublime. C'était la main de fer de la réalité dans le gant de velours des mathématiques transcendantes. Et ce que Markham lisait présentement sur le visage de Peterson, c'était le reflet de la perplexité que chacun éprouvait à visualiser des concepts qui dépassaient de loin les trois dimensions et les vieilles certitudes euclidiennes qui bornaient le monde. Par-delà les équations s'étendaient des immensités d'espace et de poussière cosmique, une matière à la fois morte et turbulente qui

était soumise à la gravité, des étoiles qui flambaient comme des cierges dans une nuit sans fin, des étincelles orange qui éclairaient de minces franges de planètes en gestation. Les mathématiques révélaient tout cela. Les images que les hommes portaient en eux étaient précieuses mais imparfaites. Elles étaient autant de caricatures d'un monde aussi subtil que la soie, changeant et varié. Si l'on comprenait tout cela, si l'on accédait à une vision exacte, il était moins difficile d'admettre ce mystère : des mondes existant à l'intérieur d'autres mondes, des univers croissant dans un autre univers. Les mathématiques étaient une bouée dans cet océan mental.

« Je pense, dit Markham, que cela pourrait expliquer ce taux anormal de bruit. À moins que je ne me trompe, la source n'est pas thermique. Le bruit vient en fait des tachyons. L'échantillon d'antimoniure d'indium ne fait pas qu'émettre des tachyons, *il en capte aussi*. Il existe un bruit de fond que nous avons négligé.

— Un bruit de fond ? demanda Renfrew. Mais d'où viendrait-il ?

— C'est ce que nous allons essayer de voir. Avec le corrélateur. »

Renfrew se livra à quelques réglages rapides avant de s'écarter de l'oscilloscope. « Ça devrait aller.

— Mais pourquoi ? demanda Peterson.

— Ceci est un analyseur de cohérence asservis, expliqua Markham. Il élimine le bruit originel de l'échantillon — c'est-à-dire l'onde sonore — et nous pouvons ainsi isoler tout autre signal par rapport au bruit de fond aléatoire. »

Renfrew observait l'onde complexe qui dansait sur l'écran de l'oscilloscope. « Cela ressemble à une série d'impulsions générées à intervalles réguliers, remarqua-t-il. Mais le signal s'affaiblit avec le temps. » Il désignait une ligne fluide qui se fondait dans le niveau de bruit en atteignant le côté droit de l'écran.

« Oui, c'est assez régulier, dit Markham. Nous avons un pic ici, puis une pause, ensuite deux pics, puis rien à nouveau, puis quatre pics presque superposés, et rien après. Bizarre...

— Qu'est-ce que ça pourrait être ? demanda Peterson.

— Ce qui est certain, c'est que ce n'est pas un simple bruit de fond, dit Renfrew.

— Impossible que ce soit naturel, observa Markham. C'est cohérent.

— Non, ça ressemble plutôt...

— À un code, acheva Markham. Faisons un relevé. » Il saisit un bloc et se mit à écrire rapidement. « L'enregistrement est en temps réel ?

— Non, j'ai simplement fait un montage pour prendre un échantillon du bruit sur un intervalle de cent microsecondes. Vous en voulez un autre ? »

Renfrew tendit la main vers les boutons de réglage. « Attendez que

j'ai copié ça.

— Pourquoi ne pas prendre une photographie ? » demanda Peterson.

Renfrew lui jeta un regard lourd de sens. « Nous n'avons pas de film. Il y a une pénurie, et les labos ne sont pas prioritaires tous ces temps, vous le savez.

— Ian, prenez-en bonne note », dit Markham.

Dans l'heure qui suivit, les résultats furent évidents. Le bruit était en fait la somme de plusieurs signaux qui se débordaient l'un l'autre. Des groupes d'impulsions apparaissaient à l'occasion, brièvement, pour s'effacer dans la tempête des sinusoïdes frénétiques.

« Pourquoi tous ces signaux qui se contrarient ? » demanda Peterson.

Markham eut un haussement d'épaules. Il fronça le nez en essayant de remettre désespérément ses lunettes en place. Ce qui lui donna une expression involontaire de profond dégoût. « Je suppose qu'il est possible qu'ils proviennent de l'avenir lointain. Mais je pencherais aussi bien pour nos mini-univers.

— Je n'accorderais pas autant d'importance à une nouvelle théorie d'astrophysique, dit Renfrew. Ces gens-là spéculent sur les idées comme des boursiers sur l'argent. »

Markham hocha la tête. « Je l'admets, John. Il leur suffit souvent du moindre grain de vérité pour aboutir à la pire bouillie intellectuelle. Mais cette fois, ils tiennent quelque chose. Il existe dans le champ galactique des sources d'infrarouges dont nous ne savons rien. Les micro-univers pourraient bien ressembler à ça. »

Il joignit les mains en un geste de prière et sourit lentement. C'était son attitude scolastique, un rien de rituel qui, dans des moments comme celui-ci, pouvait être réconfortant.

« John, le bruit ordinaire que vous attendiez est bien apparu cent fois sur cet écran. L'idée que nous ne sommes pas uniques me séduit et il existe un bruit de fond composé de signaux tachyon. Des signaux provenant de temps différents. Et de ces micro-univers.

— Pourtant, ils continuent de fluctuer, remarqua Renfrew. Je peux encore émettre pendant une fraction de temps. »

Peterson était demeuré silencieux un moment. « Très bien, dit-il. Dans ce cas, continuez comme ça.

— J'espère que nos amis de 1963 n'ont pas de détecteur pour étudier ce bruit. S'ils sont réglés sur nos signaux, tout va bien. Quand la transmission est correcte, nous nous maintenons juste au-dessus du fond.

— Greg, murmura Peterson, le regard lointain, est-ce qu'il ne faut pas envisager un autre point de vue ?

— Lequel ?

— Vous ne cessez de nous parler de ces petits univers qui existent à l'intérieur du nôtre et dont nous recevons les messages tachyon...

— Oui, c'est exact...

— Mais n'est-ce pas un peu à courte vue ? Je veux dire : comment pouvons-nous être certains que nous ne faisons pas nous-mêmes partie d'un mini-univers qui se trouve à l'intérieur d'un autre ?... »

Gregory Markham s'éclipsa de la Cav au début de l'après-midi. Peterson et Renfrew semblaient toujours aussi incapables de résister à l'envie de se chamailler. Peterson, malgré son habituelle attitude distante, participait de plus en plus à l'expérience. Si Renfrew appréciait son aide, il se montrait exigeant. Le ballet compliqué entre les deux hommes semblait plutôt comique à Markham, d'autant plus qu'ils ne semblaient ni l'un ni l'autre en avoir conscience. Avec leurs discours taillés sur mesure pour les amphis, Renfrew et Peterson s'affrontaient à propos de la moindre voyelle. Si Renfrew était resté un fils d'ouvrier, il se serait sans doute parfaitement entendu avec Peterson, chacun étant conscient que son rôle était limité dans le temps. Mais Renfrew avait plongé. Dans les eaux exotiques de l'université, où il évoluait désormais, il n'avait plus de repères. C'était une des singularités de la science que d'engendrer de tels conflits. Il était possible d'arriver en partant de rien, sans avoir même acquis une nouvelle manière d'être. Le séjour de Fred Hoyle à Cambridge avait été exemplaire à ce point de vue. Hoyle était un astronome de l'ancienne école, celle du chercheur excentrique qui passait son temps à lancer des théories aussitôt controversées tout en rejetant les attitudes pondérées et rationnelles au gré de son humeur. Si l'expérience aboutissait, Renfrew pourrait s'inscrire dans la même lignée, celle de ces saumons acharnés qui n'avaient de cesse de remonter le cours du fleuve. Depuis quelques années, la plupart des scientifiques venus de la classe ouvrière assumaient une apparence neutre, affable, sans doute parce que c'était moins risqué. Mais pas Renfrew. Les grandes équipes de recherche modernes ne se développaient que par des opérations à grande échelle, parfaitement calculées et organisées et dont la stabilité exigeait un minimum de contraintes. « Relations interpersonnelles », en jargon contemporain. Renfrew, lui, était un solitaire avec une conscience en papier de verre. Assez bizarrement, il se montrait plutôt courtois avec la plupart des gens. Mais dès qu'un Peterson mettait délibérément l'accent sur les symboles de classe, il sortait de ses gonds. À chacune de ses visites, Markham avait remarqué que les frictions sociales ne faisaient que s'intensifier en Angleterre. Avec le temps, les différences de classe s'accusaient, à la grande confusion des austères marxistes qui appliquaient tant bien que mal le programme de gouvernement. Pour Markham, l'explication paraissait évidente : depuis les années

prospères du pétrole de la mer du Nord, la pente de l'économie s'était rapidement accentuée et les gens avaient tendance à marquer plus nettement leurs différences pour conserver un sens à leur existence. La vie était devenue *nous* contre *eux*. Plutôt que d'affronter la tenaille grise du proche avenir, ils se réfugiaient dans ce jeu aussi ancien qu'excitant.

Markham haussa les épaules. Plongé dans ses réflexions, il suivait l'allée piétonne qui menait aux flèches anciennes de la cité. En tant qu'Américain, il échappait aux rites subtils des rapports de classe. Il n'était ici qu'un visiteur, avec un passeport temporaire. Il lui avait suffi d'une année pour s'habituer aux différences de langage. Désormais, il ne sourcillait plus en tombant sur des phrases typiquement britanniques. Il acceptait que *le* gouvernement s'exprime au pluriel. Il avait enfin compris que le haussement de sourcil sceptique de Peterson accompagné d'un « Humm » à la fois sec et musical était une arme sociale redoutable. Et son élocution précise et élégante était infiniment préférable au nasillement mécanique des administrateurs américains pour qui une information, quelle qu'elle fût, était une « donnée », qui « adressaient les problèmes », soumettaient les propositions sous forme de « package » sans toujours les « acheter » et qui étaient capables d'entamer des « dialogues » avec tous les publics. Si l'on faisait la moindre remarque sur ce jargon robotique, ils répondaient que ce n'était qu'une « question de sémantique ».

Markham fourra les mains dans ses poches et pressa le pas. Depuis des jours il se cassait la tête sur des calculs de mathématique physique et il avait besoin d'une promenade en solitaire pour dissiper son irritation. Il passa devant un chantier : des chimpanzés en tenue de travail assuraient les gros travaux et la maçonnerie. C'était là un des résultats remarquables des travaux sur l'A.D.N.

Il s'approchait maintenant d'un arrêt de bus et son regard fut attiré par la file d'attente. Un Noir en chaussures de tennis était en queue. Il avait l'air nerveux. Sa tête semblait littéralement montée sur pivot. Markham s'approcha de lui et murmura : « Y a un flic qui arrive » avant de poursuivre son chemin. L'homme se figea sur place.

« Quoi ? Comment ? »

Il chercha désespérément autour de lui, revint à Markham, puis se décida enfin et s'enfuit en courant. Markham sourit. La tactique classique consistait à attendre l'arrivée du bus, l'instant où tout le monde ne pensait qu'à pouvoir monter. Alors, on raflait quelques porte-monnaie et on filait. Le temps que les gens arrêtent de crier, on était sauvé. Markham avait déjà assisté à ce genre de coup à Los Angeles et il se dit, avec un rien d'amertume, que l'idée ne lui serait peut-être pas venue tout de suite, aujourd'hui, si le type n'avait pas été

noir.

Il descendit High Street. Les mains des mendiants se tendaient comme par magie lorsqu'ils reconnaissaient une veste de coupe américaine, et elles disparaissaient tout aussi vite devant son expression. Au coin de St. Andrews et de Market, il s'arrêta devant Barrett, le coiffeur. L'enseigne aux couleurs passées proclamait : « Barrett est capable de raser tous les hommes, et uniquement ceux-là, qui sont incapables de se raser eux-mêmes. » Markham sourit. C'était une plaisanterie réservée à Cambridge, une allusion aux astuces de Bertrand Russell et des mathématiciens de la fin du siècle dernier. Ce qui le renvoya à son problème, ou plutôt à l'embrouillamini de questions que les expériences de Renfrew posaient à la raison.

La question évidente était : « Et Barrett dans tout ça ? Qui peut raser le pauvre Barrett ? » Si Barrett était capable de se raser, et si son enseigne ne mentait pas, alors *il n'était pas* capable de se raser. Et s'il n'était pas capable de se raser, selon son enseigne il en était capable. Le paradoxe avait été soulevé par Russell et il avait tenté de le résoudre en inventant ce qu'il avait appelé un « métasigne », qui se traduisait par : « Barrett sera exclu du groupe de tous les hommes auquel se réfère la première enseigne. » Pour Barrett, le problème était résolu de façon élégante mais, dans le monde réel, les choses n'étaient pas aussi faciles. La suggestion que Peterson avait faite ce matin même de ne pas transmettre le message à propos de l'accusé de réception déposé en banque avait troublé Markham bien plus qu'il n'osait le montrer. L'ennui, avec la théorie des tachyons, c'est que cette idée de boucle de causalité ne correspondait en rien à la perception que l'on avait de l'écoulement du Temps. Que se passerait-il s'ils ne transmettaient pas le message ? La belle petite boucle, avec ses flèches allant de l'avenir au passé et retour, était faussée. Elle ne comportait pas d'êtres humains. Le but de toute théorie de physique moderne était de considérer la réalité comme indépendante de l'observateur — tout au moins, pour autant que l'on ne faisait pas intervenir la mécanique quantique. Mais si Peterson appartenait à la boucle de causalité, il pouvait changer d'idée à tout moment et tout bouleverser. *Le pouvait-il vraiment ?* Markham, immobile devant la vitrine, regardait sans le voir un garçon qui se faisait couper les cheveux. Dans ce puzzle, que devenait le libre arbitre humain ?

Les équations étaient muettes. Si Renfrew réussissait, comment les choses pourraient-elles changer autour d'eux ? Markham eut soudain la vision bouleversante d'un monde où il n'y avait jamais eu de floraison océanique. Renfrew, Peterson et lui émergeraient de leur labo pour découvrir que personne ne comprenait ce qu'ils racontaient. *La floraison d'algues ? Oh ! mais, c'est une histoire qui a été résolue il y a des dizaines d'années...* On les considérerait comme de doux dingues,

un trio plutôt sympathique qui entretenait un fantasme commun. Pourtant, les équations disaient que la transmission du message *ne pouvait pas* avoir un effet trop important. Par exemple, cela ne pouvait annuler le véritable motif de l'émission tachyon. Par conséquent, il devait exister un tableau cohérent, dans lequel Renfrew avait son idée de départ, approchait le Conseil mondial, et pourtant...

Markham fut parcouru par un frisson glacé et lutta pour s'arracher à une espèce de vertige. Oui, il y avait quelque chose d'autre, qui allait encore plus loin. Quelque chose de capital pour la physique.

Troublé, il s'éloigna rapidement de la boutique du coiffeur. Une paresseuse partie de cricket se déroulait sur le grand terrain en forme de tarte connu sous le nom de Parker's Piece. Markham songea rêveusement que le mathématicien G. H. Hardy avait regardé d'autres joueurs, certains après-midi, un siècle auparavant. Souvent, il s'était promené tout comme lui pour profiter du soleil et de la solitude. Si Markham comprenait la motivation de base du cricket, les détails lui échappaient et il n'avait jamais assimilé le jargon : square-leg, silly mid-on, cover point, etc. En fait, il n'était toujours pas capable de reconnaître un joli coup. Tout en passant derrière les rangées de chaises longues, il se demanda ce que les spectateurs du début du siècle auraient pensé de la situation présente de l'Angleterre. Mais sans doute, comme la plupart des gens d'aujourd'hui, ils auraient estimé que demain avait quelque chance de ressembler au présent.

Il tourna dans Regent Street et passa devant le Jardin botanique de l'université. Au-delà, il y avait une école de garçons qui, selon l'ancienne sentence du roi, *dispensait les manières et usages des classes supérieures*.

Il passa sous la voûte de l'entrée et s'arrêta pour lire le panneau d'avis. *Les élèves dont les noms suivent ont perdu leurs objets personnels. Ils seront convoqués à l'étude du Préfet de Discipline ce jeudi 4 juin.*

Ils n'étaient pas « priés de se présenter ». Aucune circonlocution superflue, un avis simple et direct. Markham imaginait très bien la brève conversation : *Je suis désolé. C'est parce que...* Puntition habituelle. Cinquante lignes, de la plus belle écriture, demain à l'aube. Et l'élève se retirait en bredouillant : *Je ne serai plus négligent désormais.*

Peu importait que chaque élève pût utiliser l'un des vocotypes de l'école : le principe demeurait.

Il était étrange de voir les formes persister alors même que tout semblait — la politique, la gloire, les villes... C'était peut-être là le secret de la force de Cambridge. Tout était intemporel, ici. Dans l'air sec de la Californie, rien n'aurait résisté.

L'été était arrivé et les coutumes des écoles et des collèges semblaient plus anciennes encore, comme si elles appartenaient à une

frange de Temps dérobée. Après la rudesse de l'interminable hiver et les pluies du printemps, il semblait à Markham que ses pensées prenaient un cours plus vif.

Elles se détachaient des problèmes du tachyon pour se réfugier dans l'aura confortable du passé. Bien sûr, dans son cas, c'était différent. Les Anglais étaient dans le passé comme des poissons dans l'eau. Pour eux, c'était une présence palpable, une annexe du réel qui réagissait aux événements. Comme le murmure d'un invisible public devant une scène. Les Américains, eux, considéraient le passé comme une parenthèse dans le torrent des sentences du présent, quelque chose qui émergeait du flot, un simple aparté.

Ses pas le ramenèrent vers les collèges tandis qu'il laissait le temps s'infiltrer en lui, peser sur son esprit, se souvenant des jours où, avec Jan, ils avaient vécu l'expérience ultime pour tout anglophile, quand ils s'étaient retrouvés à la table des professeurs de plusieurs collèges. La plaque commémorative qui brillait comme du vif-argent et les gobelets armoriés. Dans le salon lambrissé, les portraits des fondateurs étaient alignés, chacun dans son cadre doré. Jan, en pénétrant dans le vaste hall, avait été surprise par la ségrégation évidente : Ceux d'Éton étaient à une table, ceux d'Harrow à une autre, les élèves des écoles à une troisième et, enfin, les diplômés des écoles d'État avec n'importe qui, à la dernière table. Pour un Américain, dans ce temple de l'éducation, après des dizaines d'années de lutte pour l'égalité-à-tout-prix, cette répartition était bizarre. Ici l'on faisait encore cas des privilèges hérités et, tout aussi bien, on entretenait l'idée qu'un tel système était une vertu héritée. Le passé résistait. On pouvait être parfaitement dans le coup, connaître tous les riffs latins des solos de Lady Delicious et s'asseoir tranquillement, confortablement avec les autres, dans la chapelle du Collège royal, pour écouter les jeunes chérubins en fraise élisabéthaine dont les attaques suraiguës menaçaient les vitraux. De façon floue, le passé était encore là et l'on pouvait percevoir l'avenir comme quelque chose de tangible que le présent portait d'ores et déjà en lui.

Markham s'arrêta un instant et laissa l'idée dériver hors de son subconscient. Son esprit avait besoin de ces promenades tranquilles. Déjà, auparavant, il avait ressenti ce genre d'effet. Quelque chose... Oui, il s'agissait de quelque chose à propos de la réalité qui devait être indépendante de l'observateur...

Il leva les yeux. Un grand nuage jaune s'élevait au-dessus des tours grises, des ombres rapides glissaient sur les murs de St. Mary. L'air soudain plus frais lui apporta une cascade de carillons. Le grand nuage semblait boire le vent et la chaleur de l'après-midi.

Dans son sillage, des rubans de brouillard se dissipaient. Brusquement, l'idée fut là. Il la tenait. Le cœur du problème, c'était cet

observateur, ce type qui devait voir les choses objectivement. *Qui* était-il ? En mécanique quantique, les équations elles-mêmes ne vous apprenaient rien quant au sens de l'écoulement du Temps. Dès que l'on avait effectué une mesure, il fallait considérer l'expérience comme un générateur de probabilités. Tout ce que les équations pouvaient vous donner, c'était la probabilité d'un événement « plus tard ». C'était là l'essence du quantum. L'équation de Schrödinger pouvait faire évoluer les choses en avant ou en arrière dans le Temps. Ce n'était que lorsque l'observateur tendait le doigt et effectuait une mesure que quelque chose déterminait la direction du flux temporel. Si l'observateur tout-puissant mesurait une particule et la trouvait en position X, dès lors la particule, du fait même de l'observation, devait recevoir une petite impulsion de l'observateur. Tel était le principe d'incertitude de Heisenberg. On ne pouvait dire avec précision l'importance de l'impulsion donnée par l'observateur, donc la position future de la particule était plus ou moins incertaine. L'équation de Schrödinger donnait la description du champ de probabilités dans lequel la particule pouvait réapparaître. Ces probabilités étaient données par la figuration d'une onde qui se déplaçait en avant dans le Temps, ce qui rendait possible l'apparition de la particule à différents lieux de l'avenir. Une onde de probabilité. La vieille image du billard, où la particule se déplaçait avec une certitude newtonienne d'un point à un autre, était trompeuse et fausse. La position la plus probable de la particule était en fait très exactement celle du système newtonien — mais il existait d'autres parcours possibles. Moins prévisibles, mais possibles. Le problème se posait vraiment lorsque l'observateur tendait à nouveau le doigt et effectuait une deuxième mesure. Il découvrait la particule en un point unique, et non pas dans un choix de positions diverses. Pour quelle raison ? Parce que l'observateur ne cessait d'être considéré comme essentiellement newtonien, comme un « mesureur classique », selon le vocabulaire technique.

En s'engageant dans King's Parade, Markham avait un large sourire. Cette argumentation comportait un piège. L'observateur classique n'existait pas. Tout, dans le monde, était régi par la mécanique quantique. Toute chose se déplaçait selon les ondes de probabilité. Et l'expérimentateur lui-même recevait une poussée. Une poussée de force incertaine donnée par la particule outragée, ce qui signifiait que l'expérimentateur était, lui aussi, régi par la mécanique quantique. Il appartenait au système. C'était une expérience énorme et plus complexe que toutes les idées émises dans le passé. *Tout* était impliqué dans cette expérience, personne ne pouvait lui échapper. On pouvait imaginer un deuxième observateur, plus grand que le premier, qui ne serait pas affecté par l'expérience, mais cela ne faisait que décaler le

problème. La dernière démarche consistait à considérer *l'univers* tout entier comme étant « l'observateur », ce qui rendait le système cohérent. Mais cela impliquait aussi qu'il fallait résoudre *d'abord* tout le problème du mouvement de l'univers sans le diviser en expériences séparées.

L'essentiel du problème était : qu'est-ce qui fait que la particule n'apparaît qu'en un point ? Pourquoi pas dans un autre ? Tout se passait comme si, entre toutes les voies possibles, quelque chose faisait que l'univers en choisissait une en particulier.

Markham leva la tête vers les flèches de St. Mary. Là-haut, un étudiant était penché dans le vide. Il distinguait sa tête sur le fond du ciel bleu.

L'analogie était-elle exacte ?

Le faisceau tachyon soulevait le même problème. Si ses idées étaient justes, il devait y avoir une sorte d'onde de probabilité qui parcourait le Temps, en avant et en arrière. En établissant un paradoxe, l'onde formait une boucle et le système était figé dans une espèce de frénésie immobile, incapable de pencher pour un état ou l'autre. *Quelque chose* devait choisir. Était-ce donc là que se situait l'analogie ? Un observateur immobile, qui faisait s'écouler le Temps vers l'avant plutôt que vers l'arrière ?

En ce cas, le paradoxe avait une réponse. Les lois de la physique devaient bien produire une réponse. Mais les équations étaient là, muettes, énigmatiques. Comme toujours, la question de base à laquelle répondaient les mathématiques était *comment* et non *pourquoi*. Fallait-il donc faire intervenir le moteur immobile ? Qui était-il ? Dieu ? C'était fort possible.

Irrité, Markham secoua la tête. Ses pensées étaient comme autant d'abeilles qu'il ne parvenait pas à chasser, encore moins à capturer. Avec un grognement, il traversa une file d'étudiants à bicyclette et entra chez Bowes & Bowes.

Le rayon des nouveautés s'étiolait. L'édition était en crise, encerclée par la vidéo. La fille qui était à la caisse attira son regard. Elle était plutôt sexy, mais son âge la mettait hors de portée, songea-t-il amèrement. Il avait atteint ce point au-delà duquel les ambitions dépassent bien trop largement les chances de succès.

Le tachyon s'empara de nouveau de ses pensées comme il traversait la Cavendish, puis les bassins. L'après-midi était chaud et humide. Il s'arrêta un instant sur la pelouse de Lammas Land, un nom qui devait remonter loin dans le passé. Tout semblait immobile, pétrifié, comme si l'année, ayant échappé à l'étreinte de l'hiver, hésitait maintenant au sommet avant de retomber vers le froid et la pluie. Markham porta ses pas vers Grantchester. Le réacteur nucléaire était encore en construction. Avec tous les retards et les atermoiements, il semblait

bien que jamais l'on ne parviendrait à achever la construction de la balle de squash qui isolerait le réacteur. Les prairies alentour étaient comme une oasis de calme pastoral. À l'ombre des arbres, les vaches paisibles fouettaient l'air tiède de leur queue pour chasser les taons. Il y avait le sifflement lointain d'un avion dans le ciel, des roucoulements de pigeons dans le bois proche, des crissements d'insectes, des murmures et des bourdonnements. La moindre brise apportait les senteurs des chardons, de l'achillée, de la barbotine, de l'herbe de Saint-Jacques. Les couleurs crépitaient dans l'herbe lustrée : la jacinthe bleue, la camomille jaune acide et le mouron rouge que la littérature avait rendu célèbre [12].

Quand il arriva à la maison, Jan était en train de lire. Ils firent l'amour paresseusement dans la chambre aux volets clos. Plus tard, dans les draps humides de leur sueur, Markham revit la fille de chez Bowes & Bowes. Il était au seuil du sommeil, dans l'odeur musquée de leur étreinte, dans le silence. Le jour ne parvenait pas à devenir la nuit. Il fut bientôt 10 heures du soir. Markham ouvrit les yeux dans la lumière mourante. Une équation s'imposa à lui, qu'il vérifia encore, puis la pensée s'imposa à lui : quelque part sur cette même planète, tandis qu'il profitait de cette longue nuit d'été, quelqu'un d'autre était pris dans l'eau glacée d'une nuit d'hiver. *Les dettes se compensent*, songea-t-il. Et dans ce soir d'été épanoui, il eut le sentiment qu'un autre soir, plus vaste, approchait.

CHAPITRE 16

8 avril 1963

Gordon était en retard pour la réunion du comité de la faculté. Bernard Carroway surgit sur son chemin.

« Hey, Gordy, il faut que je vous parle ! »

Quelque chose dans le ton de Carroway fit que Gordon s'arrêta.

« J'ai entendu parler de votre affaire avec Shriffer. J'en ai vu un bout aux dernières infos — un de mes étudiants m'a appelé pour me dire de regarder. »

Carroway avait les mains croisées dans le dos, ce qui lui donnait un peu l'air d'un juge.

« Éh bien... je crois que Saul est allé un peu trop loin... »

— Heureux de vous l'entendre dire ! s'exclama Carroway, brusquement jovial. Je me disais que... Éh bien, Saul a tendance à exagérer ce genre de chose, vous le savez. »

Il fixait intensément Gordon, en quête d'une approbation.

« Oui, parfois. »

— Écoutez, moi-même je n'aurais pas imaginé un truc aussi improbable. Des expériences sur la résonance magnétique nucléaire, à ce qu'il dit ? Drôle de moyen de communication...

— Saul pense que le... message... contient une partie de coordonnées astronomiques. Vous vous souvenez que je suis venu vous trouver...

— Et il s'appuie là-dessus ? Simplement sur quelques coordonnées ?

— En tout cas, il a bien formé cette image à partir des relevés, fit Gordon, sans conviction.

— Oh ! ça... Des pattes de mouche, mon vieux.

— Non, il y a une structure. Et pour le contenu, nous ne...

— Gordy, je pense que vous devez être prudent avec ça. Écoutez-moi : il y a une bonne partie des travaux de Shriffer qui me plaisent, vraiment. Mais croyez-moi, je ne suis pas le seul à penser dans la communauté astronomique que... Éh bien, que peut-être il s'est un peu fourvoyé dans cette histoire de radiocommunication. Et maintenant le voilà qui trouve un message à propos d'une expérience

de résonance nucléaire ! Vraiment, à mon avis, il dépasse les bornes ! »

Carroway secoua la tête d'un air grave et peiné avant de baisser les yeux et Gordon se demanda ce que diable il pourrait bien dire. L'attitude de Bernard n'incitait pas à la contradiction. S'il accusait un excédent de poids, il en faisait usage avec une énergie excessive et agressive qui dissuadait toute contre-offensive. Il était plutôt de petite taille avec un torse assez impressionnant qui, lorsqu'il se relaxait, n'était plus qu'un estomac surélevé. Ce qui était le cas présentement : dans son attaque contre les vices de Shriffer, il avait oublié de se concentrer sur son estomac. Sa veste à chevrons était brusquement gonflée, les boutons près de craquer. Gordon eut l'impression d'entendre gémir sa ceinture. Mais cette torture vestimentaire, chez Bernard, semblait compensée par l'expression de plaisir qui se répandait sur son visage au fur et à mesure que son ventre se déplaçait vers le bas.

« C'est un mauvais point », dit-il abruptement, en levant les yeux.
« Un mauvais point pour votre histoire.

— Je pensais que jusqu'à ce que nous ayons atteint le fond...

— Le fond du problème, c'est que Shriffer vous a eu, Gordy. Je suis certain que vous n'y êtes pour rien. Je suis navré que votre département soit mêlé à cette imbécillité. Si vous êtes habile, vous vous en tirerez. »

Sur ce dernier avis, Bernard Carroway eut un dernier hochement de tête et s'éloigna.

Cooper leva la tête à la seconde où Gordon entra.

« Salut, comment ça va ? »

Avec un rien d'aigreur, Gordon se dit que les gens passaient leur temps à vous demander comment vous alliez alors qu'ils s'en fichaient éperdument.

« J'ai l'impression d'être un cracker oublié dans un vieux soda », marmonna Gordon.

Cooper fronça les sourcils mais ne dit rien.

« Vous avez regardé la télé hier soir ? demanda Gordon.

— Oui », dit Cooper en plissant les lèvres, comme s'il venait de faire une révélation importante.

« Je ne voulais pas laisser filer les choses comme ça. On dirait bien que Shriffer a pris la balle au bond.

— Éh bien... peut-être qu'il y avait faute.

— Vous croyez ?

— Non », dit Cooper avant de se pencher à nouveau sur les boutons de réglage de l'oscilloscope. Gordon secoua péniblement les épaules. Il avait l'impression qu'un poids énorme lui écrasait le dos. En tout cas, il n'avait pas l'intention de s'en prendre à l'insolence joyeuse de ce

goy, si bien dissimulée sous le manteau de l'indifférence.

« D'autres données ? » demanda-t-il en faisant le tour du labo, les poings dans les poches. Il éprouvait un plaisir particulier à la pensée que ici, au moins, il savait ce qui se passait, ce qui importait avant tout.

« J'ai de bons profils de résonance. Je travaille sur les mesures pour lesquelles nous étions d'accord.

— Ah ! oui, bien. » Vous comprenez, je ne fais que ce que nous avons décidé. Ce n'est pas moi que vous surprendrez avec un résultat inattendu, ça non, monsieur...

Gordon vérifia encore quelques appareils. Le dewar d'azote bouillonnait en glougloutant, les transformateurs bourdonnaient et les pompes soufflaient toujours comme des vaches à l'abreuvoir. Gordon parcourut rapidement le registre de Cooper en quête de quelque source d'erreur possible. Il retranscrivit de mémoire les formulations théoriques simples que les relevés de Cooper devaient recouper. Les chiffres correspondaient presque à l'estimation théorique, ce qui était rassurant. À côté de l'écriture appliquée de bon élève de Cooper, les griffonnages de Gordon étaient une intrusion barbare dans le territoire immaculé des pages quadrillées. Cooper écrivait au stylo à bille alors que Gordon restait fidèle au Parker à plume, même pour des calculs rapides. Il aimait le glissement du métal sur le papier, le trait bleu et net de l'encre. Par exemple, il en était venu à préférer les chemises bleues aux chemises blanches dans le vain espoir que les taches d'encre dans la poche de poitrine seraient ainsi moins visibles.

Il retrouvait le calme en travaillant ainsi, debout avec son bloc dans le désordre du labo. Il avait l'impression de se retrouver à Columbia, fils d'Israël acquis à la cause de Newton. Il avait vérifié tous les chiffres de Cooper, et il n'y avait plus rien à faire. Ce moment de grâce s'achevait. Il devait retomber dans le monde ordinaire.

« Est-ce que vous avez fait le résumé que je vous ai demandé pour votre examen ? demanda-t-il à Cooper.

— Oh ! oui... Je l'ai presque terminé. Vous l'aurez demain matin.

— Bien, bien... » Il hésitait. Il n'avait aucune envie de partir. « Dites... Vous n'avez que des courbes de résonance normales, n'est-ce pas ?... Aucun...

— Aucun message ? » dit Cooper avec un sourire furtif. « Non, aucun. »

Gordon hocha la tête avec un regard absent et quitta le labo.

Au lieu de regagner son bureau, il fit un détour par la bibliothèque des sciences physiques. Elle était située au rez-de-chaussée du bâtiment B. Tout y avait une allure provisoire. L'ensemble du campus de La Jolla donnait cette impression, d'autant plus si l'on avait le souvenir des couloirs austères de Columbia. Il était même question,

depuis peu, de changer le nom de l'université car La Jolla était en passe d'être annexée par San Diego. Le conseil municipal invoquait les économies au niveau de la police et de la lutte contre les incendies mais, aux yeux de Gordon, ce n'était qu'un nouveau pas dans l'homogénéisation, la Los Angélisation de tout ce qui avait été autrefois charmant et singulier. La Jolla deviendrait ainsi l'université de San Diego, et ce ne serait pas seulement un nom qui disparaîtrait.

Il consacra une heure à feuilleter les derniers journaux de physique, puis il consulta quelques références à propos d'une vieille idée qu'il avait laissé mijoter avant de l'oublier. Il restait encore une heure avant le déjeuner quand il eut terminé et il se dit qu'il n'avait vraiment pas fait grand-chose. Sans enthousiasme, il regagna son bureau. Contrairement à son habitude, il ne grimpa pas jusqu'au troisième pour prendre son courrier. Il passa entre le bâtiment de physique et celui de chimie, sous la passerelle qui était le pur produit d'un fantasme d'architecte. Il devait admettre que tous ces hexagones imbriqués attiraient le regard mais, en même temps, ils donnaient l'impression d'un nid d'insectes en construction, comme si quelque redoutable essaim allait venir s'accrocher là dans un très proche avenir.

La porte de son bureau était ouverte, comme souvent. En général, il ne fermait jamais derrière lui et cela ne le surprenait pas. C'était une des principales différences de comportement qu'il avait notées entre les humanistes et les scientifiques : les humanistes fermaient toujours les portes pour décourager les visites fortuites. Il s'était souvent demandé si cela pouvait avoir une signification psychologique profonde ou si, plus simplement, les humanistes n'essayaient pas de se cacher quand ils étaient présents sur le campus. Rarement, selon lui. Tous les humanistes travaillaient chez eux.

Isaac Lakin lui tournait le dos. Il observait la passerelle-nid de guêpes.

« Ah ! Gordon, marmonna-t-il en se retournant. Je vous cherchais.

— Je devine pourquoi. »

Lakin s'assit sur le bord du bureau. « Vraiment ?

— Oui, l'histoire Shriffer.

— Exactement. »

Lakin parut se plonger dans la contemplation des tubes fluorescents, les lèvres plissées. Gordon se dit qu'il cherchait ses mots.

« Tout cela a échappé à mon contrôle.

— Oui, je le crains.

— Shriffer m'avait assuré que La Jolla ne serait pas citée, pas plus que moi d'ailleurs. Notre seule idée était de rendre la chose publique...

— C'est allé encore plus loin.

— Comment cela ?

— J'ai reçu pas mal d'appels. Vous en auriez reçu aussi, si vous étiez plus souvent dans votre bureau.

— Des appels de qui ?

— Des collègues. Des gens qui travaillent dans le domaine de la résonance nucléaire. Ils veulent tous savoir ce qui se passe exactement. Et, si je puis me permettre, moi aussi je veux savoir.

— Éh bien... »

Gordon fit un résumé du contenu du deuxième message et rapporta sa conversation avec Shriffer. « J'ai peur que Saul ne soit allé un peu trop loin, mais...

— Ça, on peut le dire. Notre responsable budgétaire a appelé également.

— Et alors ?

— Alors ? D'accord, il n'a pas beaucoup de pouvoir, mais ce n'est pas le cas de nos collègues. Ils vous blâment.

— Encore ? Et après ? »

Lakin haussa les épaules. « Ils veulent que vous niiez les conclusions de Shriffer.

— Comment ? Mais pourquoi ?

— Parce qu'elles sont fausses.

— Mais j'ignore si elles sont fausses.

— Vous ne devriez pas faire des déclarations sans preuves.

— Je ne peux pas non plus nier sans preuves.

— Vous considérez cette hypothèse comme probable ? »

Gordon s'agita, mal à l'aise. Il avait espéré ne pas avoir à se prononcer, dans un sens ou dans l'autre. « Non, marmonna-t-il.

— En ce cas, ne la soutenez pas.

— Mais je ne peux pas nier que nous ayons reçu ce message. Il était clair et net. »

Lakin haussa les sourcils avec un dédain très britannique. Tout son visage exprimait une douloureuse interrogation : *Comment puis-je raisonner un tel individu ?*

En guise de réponse, Gordon glissa les pouces dans sa ceinture, les épaules voûtées. De façon absurde, il lui revint tout à coup l'image de Marlon Brando, dans la même attitude, fixant méchamment du regard un méchant qui venait de le provoquer. Il sortit de sa transe et chercha quelque chose à dire.

D'un ton infiniment prudent, Lakin déclara : « Réalisez-vous que cette histoire de message non seulement va vous faire passer pour un fou mais aussi jeter le discrédit sur l'effet de résonance spontanée ?

— C'est possible.

— Certains de mes correspondants s'en sont pris à ce point précis.

— Peut-être. »

Le regard de Lakin se durcit. « Je pense que vous devriez y réfléchir, Gordon.

— Il vaut mieux briller que réfléchir.

— Mais qu'est-ce que vous... »

Le téléphone sonna. Gordon décrocha aussitôt, soulagé et répondit par monosyllabes : « Oui. Très bien. 3 heures. D'accord. Mon bureau est le 118. »

Il raccrocha et regarda Lakin : « C'était le *San Diego Union*.

— Redoutable canard.

— Je sais. Ils veulent des détails.

— *Vous allez les recevoir ?*

— Bien entendu. »

Lakin soupira. « Et qu'est-ce que vous allez leur raconter ?

— Je vais leur dire que je ne sais pas qui a pu lancer toute cette histoire.

— Ça n'est pas raisonnable, Gordon. Pas raisonnable du tout. »

Après le départ de Lakin, Gordon se demanda ce qui avait bien pu le pousser à dire cette phrase : *Il vaut mieux briller que réfléchir*. Où l'avait-il déjà entendue ? Cela pouvait venir de Penny. C'était probable. Une citation littéraire, mais qui voulait dire quoi ? Qu'il courait après la célébrité, comme Shriffer ? Dans la situation qui était la sienne, il était enclin à culpabiliser — c'était le cliché en usage, non ? Tous les Juifs étaient culpabilisés : leurs mères le leur apprenaient. Mais non, il n'y avait pas de quoi en l'occurrence. Du moins, son intuition le lui disait. Il y avait quelque chose dans ce message, quelque chose de bien réel. Il était revenu là-dessus plus de cent fois et il devait encore se fier à son jugement, aux données qu'il possédait. Si toute cette affaire semblait idiote aux yeux de Lakin, si on le prenait pour un fumiste — eh bien, après tout, tant pis.

Debout, immobile, les pouces dans sa ceinture, il observait les insectes mécaniques au travail sur le chantier. Il se sentait bien, vraiment bien.

Quand le journaliste du *San Diego Union* fut parti, Gordon dut faire quelque effort pour retrouver une certaine confiance. On lui avait posé pas mal de questions absurdes, mais cela faisait partie du jeu. Il s'était attaché aux incertitudes alors que *l'Union* voulait des réponses aussi claires que simples à des questions cosmiques, si possible en une phrase. Pour Gordon, ce qui importait, c'était la science, ce qu'elle impliquait sur le plan du travail, l'aspect provisoire des réponses qui devaient toujours attendre une confirmation des expériences à venir plus tard. *L'Union* voulait de l'aventure, du sensationnel, des faits claironnants sur l'irrésistible ascension d'une université. De part et d'autre de ce gouffre, ils avaient réussi à faire passer quelques vagues bribes d'information réelle.

Il triait son courrier, glissant quelques lettres dans sa mallette pour les lire dans la soirée lorsque Ramsey entra.

Après quelques phrases préliminaires (Ramsey paraissait se passionner pour les prévisions météo), il sortit une enveloppe et présenta un feuillet à Gordon. « C'est ce que Shriffer a montré hier soir ?

— Où est-ce que vous vous êtes procuré ça ? demanda Gordon.

— C'est votre stagiaire, Cooper, qui me l'a donné.

— Et lui, d'où tient-il ça ?

— De Shriffer, à ce qu'il m'a dit.

— Depuis quand ?

— Ça remonte à quelques semaines. Shriffer était venu le trouver à propos des points et des traits, selon lui.

— Hmm... »

Gordon se fit la réflexion que Shriffer devait bien faire quelques vérifications à propos du message et qu'il aurait dû le prévoir.

« Bon, ce n'est pas important. Et alors ?

— Éh bien, je ne pense pas que tout ça tienne debout, mais je dois dire que je n'ai pas tellement eu le temps... Écoutez, ce que je veux dire c'est : qu'est-ce qu'il compte faire, ce type ?

— Il a décodé un deuxième message. Il pense qu'il provient d'une étoile appelée 99 d'Hercule qui...

— Ouais, ouais, je sais. Mais pourquoi il passe à la télé ?

— Il pense que ça peut nous aider.

— Il n'est pas au courant pour le premier message, celui sur lequel je travaille ?

— Si, bien sûr.

— Bon sang, merde... ce truc à la télé, c'était de la soupe, non ? »

Gordon eut un haussement d'épaules. « Je suis un agnostique. Je ne comprends pas ce qu'il veut dire. C'est exactement ce que je viens de déclarer au type de l'*Union*. »

Ramsey avait l'air embarrassé. « Donc, le truc sur lequel je travaille est O.K. ?

— Il est O.K.

— Et Shriffer n'est qu'un con ?

— Je suis agnostique », répéta Gordon.

Soudain, il était fatigué. Tout le monde exigeait de lui la vérité absolue et il n'avait vraiment rien à dire.

« Bon Dieu... Vous savez qu'on commence à y voir un peu plus clair du côté de la biochimie ? J'ai mis mes étudiants sur une petite expérience et je crois bien qu'il va y avoir quelque chose à en tirer. Et maintenant, voilà que...

— Ne vous en faites pas. Le message de Shriffer n'est peut-être que de la merde, pour ce que j'en sais... Écoutez, Ramsey, j'ai été plutôt

débordé et... » Gordon passa nerveusement la main sur son front « tout cela m'a échappé. Vous voulez bien continuer ?

— Oui, c'est d'accord. Mais qu'est-ce qui vous contrarie comme ça ?

— Cette histoire avec Shriffer. Il croit qu'il a réussi à décoder quelque chose et le voilà à la télé. Ce n'est pas ce que je voulais.

— Oh ! oui... Oui, ça change tout. » Ramsey parut se rasséréner l'espace d'une seconde, puis son visage s'assombrit de nouveau. « Et ce premier message ?

— Oui ?

— Vous allez le rendre public ?

— Non. Non, je n'en ai pas l'intention pour le moment.

— Bien », fit Ramsey en lui tendant la main comme s'ils venaient juste de conclure un marché. « Je vous appellerai. »

Gordon, solennellement, lui serra la main.

La petite comédie qu'il avait jouée avec Ramsey le préoccupa un instant, puis il se dit qu'après tout cela faisait partie des rapports humains. Il fallait adopter le ton des autres, voir les choses de leur point de vue si l'on désirait vraiment communiquer avec eux. Pour Ramsey, tout cela était un jeu dans lequel il disposait d'une information privilégiée : le premier message. Shriffer n'était qu'un vague intrus. S'il devait en être ainsi dans l'univers de Ramsey, tout était pour le mieux. Lorsqu'il était plus jeune, Gordon se serait montré plus cynique, il n'aurait pas hésité à jouer un rôle dans le seul but de convaincre son interlocuteur. Les choses étaient différentes à présent. Il ne mentait pas à Ramsey. Il ne faisait pas de la dissimulation d'information mais il ajustait simplement la description des faits aux circonstances. Tous les clichés de l'adolescence à propos de la beauté, de la vérité et des coeurs purs n'étaient que des définitions aussi simplistes qu'idiotes. Quand il y avait des choses à faire, il y avait des choses à dire. C'était comme ça. Ramsey continuerait de travailler sans se préoccuper des inconnues et, avec un peu de chance, il en sortirait quelque chose.

Il s'éloignait du bâtiment de physique en direction de Torey Pines Road où il avait garé sa Chevrolet quand une grande femme mince lui fit signe de la main. Il reconnut Maria Goeppert Mayer, le seul élément féminin du département. Elle avait eu une attaque récemment et, depuis, elle ne venait plus que rarement. Elle était paralysée d'un côté et souffrait de graves troubles d'élocution. Gordon l'avait croisée parfois, tel un fantôme, dans les couloirs. Son visage était marqué et elle semblait très lasse, pourtant, dans son regard, il lisait une intelligence jamais en sommeil.

« Est-ce que... croyez à vos ré... résultats ? » demanda-t-elle.

Il hésita. Il avait l'impression, sous son regard, d'être placé soudain sous le microscope de l'histoire. Cette femme était née et avait vécu en

Pologne. Elle avait connu la guerre avant de travailler sur la séparation des isotopes d'uranium dans le cadre du projet Manhattan à Columbia. Puis elle avait travaillé avec Fermi peu avant que le cancer ne l'emporte. Son mari, Joe, était brillant. Il occupait une chaire de professeur à Chicago alors que Maria devait se contenter de sa position d'assistante en recherche. Gordon se demanda si elle avait éprouvé de l'amertume durant toute cette période où elle avait travaillé sur le modèle de noyau atomique qui l'avait rendue célèbre. Il songea que ses ennuis n'étaient rien comparés à tout ce qu'elle avait pu connaître.

« Oui, dit-il enfin en se mordant la lèvre. Oui, je le crois. Quelque chose... quelque chose essaie d'entrer en contact avec nous. J'ignore ce que c'est. »

Elle hocha la tête. Il fut troublé par la sérénité de son expression. Il eut soudain les yeux humides et battit des cils dans la lumière éblouissante du crépuscule.

« C'est bien, c'est bien », murmura Maria. Et elle s'éloigna sans cesser de sourire.

Il arriva à la maison immédiatement derrière Penny. Elle était en train de se changer. Il posa sa mallette dans un coin et lui demanda : « Où vas-tu ?

— C'est l'heure du surf.

— Grands dieux ! Il fait presque nuit.

— Ça, les vagues ne s'en occupent pas. »

Il s'appuya au mur. L'énergie de Penny le dépassait.

C'était l'aspect le plus difficile du comportement californien : le côté purement physique, la force.

« Viens avec moi », reprit-elle en enfilant un T-shirt par-dessus son minuscule bikini. « Je vais t'apprendre. Tu peux y arriver.

— Bon », fit-il vaguement.

Il n'osa pas lui dire qu'il avait eu l'intention de se servir un peu de vin blanc avant de regarder les informations. Après tout, songea-t-il — et cette idée ne lui plaisait guère — il se pourrait bien que l'affaire Shriffer eût des suites.

« Allez, viens... »

Plus tard, sur la plage de Wind'n Sea, il la regarda dévaler le creux d'une lame avec un émerveillement étonné. Cette jolie fille si frêle qui maîtrisait ainsi une planche et domptait la force aveugle de l'océan, comme portée par quelque effet miraculeux des lois de Newton... Un pur mystère d'hydrodynamique... Pourtant, il se disait qu'il ne devait pas être surpris. Il n'y avait rien, là, qui ne relevât pas du domaine de la dynamique classique. La bande d'adolescents de la station de pompage était là au grand complet. Les corps bronzés déferlaient vers la plage, chevauchant de véritables murailles d'eau verte. Gordon

accomplir les exercices de routine de la Royal Canadian Air Force en essayant de se persuader qu'il en retirait autant de bien-être et de plaisir que les surfers qui fendaient les lames, là-bas. Après une dernière série de tractions et de flexions ventrales, il s'élança en courant entre les dunes. Il essayait confusément de dénouer le fil des événements de la journée. Mais il n'y parvenait pas : ce qui s'était passé ne se résoudrait pas en un simple paradigme. Il s'arrêta, haletant dans l'air salin, la sueur perlant à ses sourcils. Penny glissait vers la plage ; elle semblait flotter dans le ciel bleu et torride. Elle lui fit signe à l'instant où le creux de la vague la rattrapait et déséquilibrait sa planche. Elle bascula en arrière, battant désespérément l'air des mains. Puis l'écume l'emporta tandis que la planche tournoyait en filant sur sa trajectoire. La tête de Penny réapparut presque aussitôt. Ses cheveux ruisselants étaient collés sur son visage. Elle riait de toutes ses dents.

Ils s'habillaient. Gordon demanda : « Qu'y a-t-il pour dîner ? »

— Ce que tu voudras.

— Éh bien, disons une salade d'artichauts, puis du faisan et une charlotte au cognac.

— Tu sais faire tout ça ?

— D'accord, qu'est-ce que tu veux manger, toi ?

— Je n'ai pas faim. Je crois que je vais sortir.

— Hein ? »

Mauvaise surprise : il avait faim, lui.

« Je vais à une réunion.

— Une réunion de quoi ?

— Ça serait plutôt un meeting.

— Mais pourquoi ? insista-t-il.

— Pour Goldwater.

— Quoi ?

— Tu as dû entendre parler de lui. Il va se présenter aux élections présidentielles.

— Tu te fiches de moi... »

Il s'interrompit. Il était en train d'enfiler son short et il prit conscience qu'il devait avoir l'air plutôt comique. Il acheva l'opération avant de reprendre : « C'est un simple d'esprit comme...

— Comme Babbitt ? »

Sinclair Lewis ne lui était pas venu à l'esprit.

« Non, c'est un simple d'esprit, c'est tout.

— Tu n'as pas lu *La Conscience d'un conservateur* ? Il dit pas mal de choses, là-dedans.

— Non, je n'ai pas lu ça. Mais regarde un peu ce qu'a fait Kennedy. L'accord sur la suspension des expériences nucléaires, toutes ces idées neuves qu'il a en politique étrangère, l'Alliance pour le progrès...

— Et la baie des Cochons, le Mur de Berlin et son abruti de petit frère avec ses petits yeux de cochon...

— Oh ! ça va. Et Goldwater, est-ce qu'il n'est pas manipulé par les grandes sociétés ?

— Il résistera aux communistes. »

Gordon s'assit sur le lit. « Tu ne vas pas croire ce genre de truc, non ? »

Penny fronça le nez, ce qui indiquait qu'elle n'était pas près de changer d'idée.

« Et qui est-ce qui a envoyé nos hommes au Sud Viêt-nam ? Qu'est-il arrivé à Cliff et à Bernie ?

— Si Goldwater passe, il y aura des millions de Cliff et de Bernie là-bas.

— Goldwater gagnera cette guerre, lui. Il ne passera pas son temps à accumuler les imbécillités.

— Penny, tout ce qu'il y a à faire, *c'est d'endiguer nos pertes*. Pourquoi est-ce que nous soutenons un dictateur comme Diem ?

— Tout ce que je sais, c'est que mes amis se font tuer.

— Et Big Barry va changer tout ça ?

— Bien sûr. Je pense qu'il en a la force. Il va combattre le socialisme. »

Gordon se laissa aller en arrière avec un « Pff ! » de résignation.

« Penny, je sais bien que tu me considères comme une espèce de communiste new-yorkais, mais je n'arrive pas à comprendre comment...

— Je suis en retard. C'est Linda qui m'a invitée à ce cocktail pour Goldwater et j'y vais. Tu veux m'accompagner ?

— Grands dieux, non.

— Bon, je m'en vais.

— Toi, une étudiante en lettres, tu es pour Goldwater ? Sois sérieuse...

— Je sais parfaitement que je ne corresponds pas à tes clichés, Gordon, mais ça, c'est ton problème.

— Seigneur !

— Je ne rentrerai pas trop tard. »

Elle rejeta ses cheveux en arrière, tapota sa jupe plissée et quitta la chambre avec vigueur et raideur. Gordon la regarda partir. Il ne savait pas si elle était vraiment sérieuse. Elle claqua la porte du devant avec violence et il décida que, après tout, elle était sans doute sérieuse.

Dès le début, tout avait été improbable. Ils s'étaient rencontrés à une soirée avec des frites et du vin, dans une villa côtière sur Prospect Street, à moins de deux cents mètres du musée de La Jolla. (Lorsque Gordon l'avait visité pour la première fois, il n'avait pas lu l'inscription sur le frontispice, certain de se trouver dans une galerie

de peinture comme les autres, peut-être un peu meilleure. Que l'on pût comparer cet endroit au Metropolitan Muséum relevait purement et simplement de la plaisanterie.)

Quand il la vit, il eut tout d'abord une impression d'ordre et de netteté : les dents parfaites, la peau lisse, les cheveux souples. Un contraste saisissant avec les filles maigres et nerveuses qu'il avait connues à New York, qu'il avait « fréquentées », comme l'on disait alors — à son grand dommage. Penny lui était apparue comme lumineuse, accessible. Elle pouvait parler avec sincérité de choses légères : sa tête n'était pas encombrée par des opinions puisées dans le *New York Times* ou les idées à la mode du dernier congrès d'étudiants. Elle portait une robe de cocktail à fleurs, à l'encolure droite, avec un collier de perles. Dans la faible clarté des lieux, sa peau dorée avait un éclat chaud qu'il trouva aussi fascinant que les radiations d'une lointaine étoile.

Il était en compagnie d'une bouteille de mauvais vin rouge et il avait sûrement exagéré la magie de cet instant mais, vraiment, il lui avait semblé alors que Penny était seule dans la pénombre et le bourdonnement des conversations. Un peu plus de lumière et rien, peut-être, ne se serait produit entre eux. À la différence de toutes celles qu'il avait connues, elle se montra habile et vive. Son accent californien musical lui faisait oublier le ton pâteux de l'Est. Ses phrases s'enchaînaient avec une aisance fluide qui le bouleversait.

Oui, elle était tout : naturelle, féminine, ardente, simple et claire. Et puis, sous sa robe de soie, ses cuisses étaient pleines et frémissantes, comme prisonnières de l'étoffe. À chaque seconde, tout son corps semblait promettre d'exultantes escapades. Il se fit la réflexion qu'il ne connaissait pas grand-chose des femmes — défaut notoire inhérent à Columbia — et, tout en engloutissant quelques verres de plus, il se posa des questions : à propos d'elle, à propos de lui et de ce qui leur arrivait. C'était comme un rêve, à la fois agréable et dérangeant.

Quand ils quittèrent la villa et s'enfuirent en Volkswagen, il sentit son souffle s'accélérer — et ses espoirs se réalisèrent. Ensuite, ce furent les moments passés ensemble, les restaurants, les livres et les disques que l'on avait aimés et qu'on redécouvrait. La grande et belle Liaison, en somme. La seule chose dont il avait toujours été persuadé à propos des femmes, c'est qu'il y avait de la magie derrière tout ça. Et brusquement elle était là, elle n'était pas encore très puissante, mais il se laissa envoûter.

Et voilà que, dans ce lendemain métaphorique, il lui découvrait des amis qui s'appelaient Cliff, des parents à Oakland et une passion pour Barry Goldwater. D'accord, d'accord, songea-t-il, il y avait des détails qui clochaient. Mais peut-être qu'après tout cela faisait partie de la magie.

CHAPITRE 17

15 avril 1963

Gordon prit son breakfast chez Harry's, sur Girard. Il essaya de récapituler ses notes de cours et de mettre au point quelques sujets de devoirs. Mais il lui était difficile de travailler avec les bruits de vaisselle et la radio qui diffusait des chansons du Kingston Trio qu'il détestait. Le dernier succès de pop-music qu'il avait pu supporter était *Dominique*, une chanson bizarre enregistrée par une nonne belge à la voix angélique [13]. De toute façon, il n'arrivait pas à se concentrer sur les problèmes de cours. Le papier du *San Diego Union* sur la prestation de Saul à la télé avait dépassé toutes ses craintes. Ils avaient exploité à fond le sensationnel. Et plusieurs personnes du département lui avaient fait des réflexions.

Tout en remontant Torey Pines, il continua de ruminer sans aboutir à aucune conclusion. Il fut distrait de ses pensées par une Cadillac qui roulait pleins phares. Le conducteur avait l'allure caricaturale du quadragénaire : feutre sur la tête, l'air ahuri. Gordon se rappela que le Conseil pour la sécurité nationale avait fait toute une affaire de l'utilisation des feux en plein jour. Apparemment, l'idée avait fait son chemin parmi les conducteurs lents puisque, après plusieurs années, on les rencontrait encore, tous feux allumés, persuadés que leur lenteur était une garantie d'invulnérabilité. Ce genre de raisonnement stupide provoquait irrémédiablement la colère de Gordon.

Lorsqu'il arriva au labo, il y trouva Cooper. Il songea : *De plus en plus actif. La date de l'examen approche.* Puis, il se reprocha son cynisme. Cooper semblait réellement intéressé par son travail, à présent, probablement parce que l'énigme des messages n'avait rien à voir dans sa thèse.

« Vous avez essayé les nouveaux échantillons ? » demanda Gordon. Il se sentait encore un peu coupable de sa réflexion d'entrée et son ton était un rien trop amical.

« Ouais. C'est bon. Je me disais que les impuretés ajoutées pouvaient tout expliquer. »

Gordon hocha la tête. Il avait mis au point une méthode de dopage

des échantillons afin d'obtenir la concentration voulue d'impuretés. Pour la première fois, il semblait avoir la confirmation que tous ces mois d'efforts allaient aboutir. « Aucun message ?

— Aucun, dit Cooper avec un soulagement visible.

— Euh, pardon... on m'a dit..., fit une voix sur le seuil.

— Oui ? » Gordon se retourna. Il découvrit un personnage aux pantalons flottants, en veste style Eisenhower. Il semblait avoir passé la cinquantaine, le teint extrêmement bronzé, comme s'il travaillait à l'extérieur.

« Vous êtes le professeur Bernstein ?

— Oui. »

Gordon fut sur le point d'ajouter l'une des plaisanteries familières de son père mais il se contenta de poursuivre : « Oui, j'ai cet honneur. »

L'homme n'avait vraiment pas l'air à son aise.

« Je m'appelle Edwards... Jacob Edwards. Je suis de San Diego, vous savez ? J'ai fait un petit travail qui pourrait peut-être vous intéresser ? »

Chacune de ses phrases était une question.

« Quel genre de travail ?

— Éh bien, à propos de vos expériences, du message et tout ça... Dites, c'est là que vous les recevez, les signaux ?

— Euh, oui... »

Edwards s'avança dans le labo, posant la main sur quelques appareils avec une expression d'émerveillement.

« C'est impressionnant, très impressionnant. »

Il s'arrêta devant quelques-uns des nouveaux échantillons d'indium posés sur le plan de travail.

« Hé ! lança Cooper en relevant la tête de l'enregistreur. Ces échantillons sont revêtus de... Oh, merde !

— Non, ne craignez rien, j'ai déjà les mains sales. Vous avez un sacré matériel, les gars, hein ? Est-ce que vous avez payé tout ça ?

— Nous avons une subvention de... écoutez, monsieur Edwards, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Éh bien, j'ai résolu votre problème, voyez-vous ? Oui, je l'ai résolu... »

Edwards ignorait délibérément le regard noir de Cooper.

« Et comment ?

— Le secret, dit Edwards sur un ton soudain confidentiel, c'est *le magnétisme*.

— Ah oui ?

— Le magnétisme de notre Soleil, voilà à quoi ils en ont ?

— Mais qui ? » demanda Gordon tout en essayant d'imaginer quelque moyen d'empêcher Edwards de toucher au matériel.

« Les gens qui vous envoient ces lettres ? Ils veulent voler notre magnétisme. C'est ce qui fait que la Terre tourne autour du Soleil. C'est ce que j'ai prouvé.

— Écoutez, je ne pense pas que le magnétisme ait quoi que ce soit à voir avec...

— Mais votre expérience, professeur », il tapota l'une des grosses bobines, « utilise bien des *aimants*, non ? »

Gordon ne voyait aucune raison de le nier. Mais, avant qu'il ait pu dire quelque chose, Edwards reprit : « C'est par *votre* magnétisme qu'ils ont été attirés, professeur Bernstein. Ils cherchent de nouvelles sources et ils ont trouvé la vôtre. Ils vont venir la prendre.

— Je vois, dit Gordon.

— Et ils vont prendre aussi le magnétisme du Soleil. »

Edwards agita les mains et son regard se fixa sur le plafond, comme s'il y découvrait tout à coup une vision.

« Ils vont tout prendre, *tout*. Et nous allons *tomber dans le Soleil*.

— Je ne pense pas que...

— Mais je peux prouver tout ça, vous savez », dit Edwards sur un ton parfaitement raisonnable. « Vous avez devant vous l'homme qui a résolu — oui *résolu* — le mystère du champ unifié. Vous savez ? D'où viennent les particules et ces messages ? J'ai réussi ?

— Seigneur ! » gronda Cooper.

Edwards se tourna vers lui.

« Qu'est-ce que tu veux dire par là, mon gars ?

— Dites-moi, est-ce qu'ils viennent en soucoupe volante ?

— Qui c'est qui te l'a dit ? demanda Edwards, l'air méfiant.

— Je l'ai deviné, dit Cooper, calmement.

— Alors vous tenez un truc que vous ne voulez pas raconter aux journaux ?

— Non, pas du tout », fit Gordon.

Edwards montra Cooper du doigt : « Alors, pourquoi il a dit... Ah ! mais ! » son regard se fixa sur Cooper « tu n'as pas l'intention d'en parler aux journaux, par hasard ?

— Il n'y a rien à leur...

— Tu ne vas pas leur souffler un mot du magnétisme, hein ?

— Mais nous...

— Tu ne vas pas me chiper mon idée, non ? La théorie du magnétisme unifié est à moi, elle m'appartient, et ce n'est pas vous les... » Il ne trouva pas le mot qu'il cherchait, renonça et reprit avec véhémence : « C'est pas parce que vous êtes là, dans votre université, que vous allez m'empêcher de...

— Écoutez...

— ... m'empêcher d'aller trouver les journaux pour leur dire ce que j'ai découvert, *moi*. Parce que moi aussi j'ai fait des études, vous savez,

et...

— Et vous écriviez avec une fourche ? demanda Cooper, sarcastique.

— Espèce de... »

Edwards s'étrangla avec les mots. Ils devaient être trop nombreux à lui venir à l'esprit.

« Espèce de... »

Cooper s'avança, tranquille et puissant. « Allez, mon vieux. Fichez le camp.

— Comment ?

— Dehors.

— Vous ne me volerez pas mes idées !

— On n'en veut pas ! lança Gordon.

— Attendez seulement de lire les journaux. Vous allez voir...

— Dehors, répéta Cooper.

— En tout cas, je ne vous montrerai pas mon motor magnétique. J'en avais l'intention... »

Les mains sur les hanches, Gordon s'avança vers Edwards, escorté de Cooper. La seule issue était la porte du labo, et Edwards battit en retraite sans cesser de vociférer. Il les fixait tour à tour d'un regard furieux, cherchant une ultime phrase que son imagination lui refusa. Avec un dernier grondement, il fit demi-tour et disparut dans le couloir.

Gordon et Cooper se regardèrent.

« L'une des lois de la Nature, dit Gordon, c'est que la moitié des gens doivent être au-dessous de la moyenne.

— Pour la répartition gaussienne, dit Cooper. Mais c'est quand même triste. »

Il secoua la tête en souriant et retourna à ses occupations.

Si Edwards fut le premier, il ne fut pas le dernier. Dès que le papier du *San Diego Union* eut été repris dans d'autres journaux, ils se succédèrent à un rythme régulier.

Certains venaient d'Eugène ou de Fresno, avec la certitude de pouvoir déchiffrer le message. Ils avaient tous la réponse sans même avoir vu la moindre preuve. Quelques-uns apportaient des manuscrits où ils développaient leur conception personnelle de l'univers ou une théorie scientifique particulière. Einstein semblait leur cible favorite, mais ils s'attaquaient parfois aux expériences de Gordon. Il était stupéfait de découvrir ainsi de véritables traités qui avaient été rédigés à partir d'un simple article de journal.

Quelques visiteurs avaient aussi leurs propres articles. Ils les avaient fait imprimer et relier à leurs frais, sous des couvertures atroces. Les pages étaient recouvertes de définitions et de phrases sans queue ni tête. Les équations fleurissaient à chaque page, ou bien dans

les marges, décorées de symboles inconnus qui évoquaient des guirlandes de Noël. Les rares théories que Gordon tentait de déchiffrer commençaient nulle part pour se conclure de même. Elles étaient sans le moindre rapport avec le domaine de la physique, violaient régulièrement les règles scientifiques les plus élémentaires et se soustrayaient à toute démonstration. La plupart de ces génies amateurs semblaient considérer que la formulation d'une nouvelle théorie consistait avant tout à inventer de nouveaux termes. Avec l'« énergie », le « champ », le « neutrino » et autres noms courants, on trouvait le « macron », le « superon » et la « force de flux » — tout cela restant dans le flou, dans l'aura magique de la Foi.

Gordon était arrivé à les identifier assez rapidement. Ils l'appelaient chez lui, ou bien se présentaient directement à son bureau, ou au labo, et en moins d'une minute il savait qu'ils n'étaient pas des visiteurs comme les autres. Les dingues avaient toujours un peu les mêmes préambules. Ils déclaraient d'emblée qu'ils avaient tout compris, qu'ils avaient résolu tous les problèmes de l'homme en une vaste et unique synthèse. La « théorie unifiée » était une véritable carte d'identité. De même que l'utilisation immédiate et soudaine de mots appartenant au Vocabulaire de l'Illuminé, tels que « superon ». Dans un premier temps, Gordon s'était souvent contenté de rire et d'expédier tel ou tel dingue sans faire d'histoire, quelquefois avec une plaisanterie. Mais la troisième marque d'identité du dingue était sa totale absence d'humour. Les génies ne riaient jamais, ils restaient immuablement sur leurs positions. À la rigueur, le ridicule pouvait venir à bout des pires éléments mais, tous, ils étaient enfermés dans la certitude qu'il n'était pas un scientifique au monde qui ne fût prêt à les dépouiller de leurs idées. Il y en avait d'ailleurs un nombre considérable pour l'avertir qu'ils avaient pris la précaution de faire breveter leurs idées. Le fait que la chose fût possible pour une invention mais pas pour une idée leur échappait complètement. À ce point de la conversation, Gordon tentait toujours de s'éclipser avec élégance. C'était très facile au téléphone, beaucoup moins quand on avait le génie fêlé devant soi. Dès que l'on mettait en doute leurs idées de base, on se heurtait à la menace de l'arme ultime et totale — accompagnée d'un sourire sinistre : la presse. Ils allaient aller trouver dans l'heure les principaux journaux. À leurs yeux, la presse avait tout pouvoir dans le domaine de la science. N'était-ce pas le *San Diego Union* qui avait hissé Gordon Bernstein au pinacle ? Dès lors, il ne pouvait que trembler de se voir attaqué dans ses pages sacro-saintes.

Dans un dernier temps, Gordon réussit à mettre au point divers systèmes de défense. Au téléphone, il raccrochait presque immédiatement. C'est ainsi qu'il lui arriva de raccrocher alors que c'était sa mère qui appelait. Dans les flots de parasites, il n'avait pas

tout de suite reconnu sa voix. Pour les lettres et manuscrits, c'était tout aussi facile. Gordon avait rédigé une note dans laquelle il disait que les idées étaient « intéressantes » (par excellence le terme qui n'engage à rien) mais qu'elles dépassaient sa compétence et que, par conséquent, il n'était pas en mesure de les commenter. À cela, il ne reçut jamais la moindre réponse. Mais les dingues qui arrivaient sans prévenir étaient les pires. Il apprit donc à se montrer abrupt, voire grossier. Il se débarrassa ainsi de la plupart. Les plus coriaces — de l'espèce d'Edwards — il décida de les dérouter, de les dévier vers d'autres sujets de préoccupation... Avant de les diriger vers la porte avec quelques phrases lénifiantes — mais sans jamais promettre de lire un manuscrit, de participer à une conférence ni se prononcer en faveur d'une théorie. C'était une autre façon d'hypothéquer son temps à laquelle il se refusait. Finalement, il arrivait toujours à les reconduire et ils partaient tous — souvent en grommelant, mais ils partaient tout de même.

Le défilé des illuminés finit par provoquer quelques remarques des autres membres du département. Au début, les visites avaient été accueillies avec une certaine curiosité, puis avec de l'amusement. Gordon, de son côté, avait rapporté les plus bizarres des théories et mimé le comportement des plus dingues. Au fil des jours, le climat changea. Le reste de l'université n'appréciait guère l'image du département que répandait le *San Diego Union*. Bientôt, on ne questionna plus Gordon à la pause café de l'après-midi et il eut lourdement conscience de ce changement.

Notes de textes

[1] Conteneur à double paroi revêtue d'Argent conçu par James Dewar pour le stockage des gaz à l'état liquide (N.d.T.).

[2] Phénomène d'astrophysique connu sous le nom d'effet Doppler-Fizeau, appliqué pour la première fois en 1912 à l'étude de la nébuleuse d'Andromède, puis, plus tard, par Hubble, à l'élaboration de la théorie d'un univers en expansion (N.d.T.).

[3] Massachussets Institute of Technology (N.d.T.).

[4] White Anglo Saxon Protestant, mais aussi... guêpe (N.d.T.).

[5] Enovid était la marque de pilules contraceptives la plus populaire aux U.S.A. dans les années 60 (N.d.T.).

[6] Greenwich Village, bien sûr (N.d.T.).

[7] Il s'agit de récupération antipollution, bien sûr (N.d.T.).

[8] Ce qui pourrait être infirmé depuis les premiers mois de 1980, par la découverte de la masse du neutrino (N.d.T.).

[9] I.C.B.M. : Intercontinental Ballistic Missiles (N.d.T.).

[10] Sandales d'inspiration japonaise, à semelle plate et lanière unique maintenue par le gros orteil (N.d.T.).

[11] À l'origine à vocation sportive, la Ivy League regroupe huit universités des États du Nord-Est des U.S.A., dont Harvard et Yale.

[12] Les Aventures du Mouron Rouge, de la baronne Orezy (N.d.T.).

[13] Il s'agit de sœur Sourire, depuis longtemps retombée dans l'oubli (N.d.T.).